John Carter Brown

By Antoine Joseph Pernety

EXAMEN

DES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR L'AMÉRIQUE

ET LES AMÉRICAINS,

ET DE LA DÉFENSE

DE CET OUVRAGE.

PREMIERE PARTIE.

A BERLIN,

CHEZ G. J. DECKER, IMPR. DU ROI,

1771.

JOHN CARTER BROWN

PRÉFACE.

Quand on ſe détermina à compoſer la Diſſertation ſur les Américains, on n'avoit d'autre deſſein que de rendre juſtice à la vérité, & de prémunir le Public contre les fauſſes impreſſions, que la lecture des Recherches philoſophiques ſur le même objet, auroient pu inſinuer dans l'eſprit de ceux qui ne connoiſſent pas le nouveau Monde. La vérité auroit pu ſoufrir

du trop de ménagement. Comment pallier l'altération d'une foule des textes, cités dans l'ouvrage de M. de P.? pouvoit-on s'empêcher de laver nombre d'Auteurs reſpectables, du vernis de ridicule, d'ignorance, d'inexactitude &c. dont celui des Recherches philoſophiques a affecté de les couvrir. On eſtimoit les talens de M. de P. mais, *amicus Plato, magis amica veritas.* Ce zele a déplu à l'Auteur des Recherches philoſophiques; il en a pris amérement la Défenſe. On n'a pas été ſurpris de l'y trouver conforme à lui-même. On ſavoit, quoiqu'*ignorant & abſo-*

lument aveugle dans la ſcience de l'Hiſtoire naturelle (Défenſe page 82.) qu'on ne change pas aiſement de caractere. Si. S. S.

C'étoit un motif ſuffiſant pour diſpenſer l'Auteur de la Diſſertation, de répondre à cette Défenſe. On auroit même gardé le ſilence, ſi M. de P. ne l'avoit accuſé *d'avoir cherché à le noircir injuſtement par des imputations odieuſes* (ibid. p. 187.) *d'avoir, au lieu de faits intéreſſans, donné tant de mauvaiſes raiſons, dites avec tant de dureté,* (ib. p. 4.) *d'avoir altéré les faits & ſon texte* (ib. p. 6. 16. & 57.) *de lui avoir dit des injures,*

& ajoute, qui plus eſt, *qu'il ſçait les pardonner* (ib. p. derniere). Le ton de ſa Défenſe eſt la preuve de cette aſſertion.

Ceux qui ont lu la Diſſertation peuvent juger ſur ces imputations vraiment odieuſes de la part de M. de P. mais ceux qui n'auroient lu que ſa Défenſe, pourroient l'en croire ſur ſa parole; & ils auroient tort.

Ayant travaillé neuf ans pour mettre au jour ſes Recherches philoſophiques, affectant même de nous le dire plus d'une fois, il a pu être ſenſible aux répréſentations d'un *enfant de deux ou trois heures* (ib. p. 6. & 57.)

qui lui démontroit des défauts essentiels dans le sien de neuf ans. *Deponi plumas non patiuntur aves. Veritas odium parit, obsequium amicos....* L'objet de la Dissertation étoit uniquement de montrer que l'Auteur des Recherches philosophiques, pendant un laps de tems si considérable, avoit oublié de respecter la vérité, en alterant les textes des Auteurs, en leur prêtant des sentimens & des idées qu'ils n'ont jamais eûs; qu'il pouvoit se faire, que son imagination vive & peut-être un peu trop ennyvrée de tendresse pour nôtre Hémisphère & ses habitans, lui eût fait

tracer du nouveau Monde, au lieu d'un portrait, une charge outrée, & qu'enfin il n'eſt pas vrai que la nature aît tout oté à l'Amérique, pour le donner à nôtre continent.

Doit-on avec M. de P., faire un crime à l'Auteur de la Diſſertation, de n'avoir pas contredit la plûpart des faits, rapportés dans les Recherches philoſophiques? Il ne ſçait pas contredire cequi lui paroît vrai; mais ſans vouloir applaudir par ſon ſilence à cequ'il n'a pas relevé, il n'ignoroit pas, qu'on ne peut jamais poliment nier des faits avancés par quelqu'un; & que ſans les

traiter de contes & de fables (Déf. page 180.) on doit ſuſpendre, tout au plus, ſon jugement juſqu'à la preuve.

Uſer de recrimination, & dire que le critique des Recherches philoſophiques en a altéré le texte, eſt une vaine déclamation. Que l'on confronte, cette recrimination deviendra plus qu'odieuſe. L'Auteur de la Défenſe avoit promis de ſe juſtifier ſur ce chef d'accuſation intentée contre lui. Il n'a pas tenu parole. Au lieu d'exécuter ſa promeſſe il a cru ſans doute, nous en dédommager par les ecclairciſſemens, dont il a enrichi ſa Défenſe ſur

beaucoup de choſes que tant de perſonnes n'ignoroient pas; par exemple, ſur la diſpute des Jeſuites & des Récollets Miſſionnaires au Canada, dont on trouve le détail dans l'Hiſtoire générale des Voyages & ailleurs; ſur les animaux rares amenés en Europe; ſur le Tapir, les Souris; touchant la ſuperiorité de la vie ſociale, ſur la vie errante de quelques peuplades de l'Amérique; point qu'on ne lui diſputoit pas; touchant encore le mérite & la ſupériorité des Européens, éclairés par l'étude des ſciences & des Arts, ſur le génie des Indigenes du nouveau Monde, inſtruits

par la nature ſeule & par l'expérience; & cela n'étoit pas en queſtion: enfin ſur pluſieurs autres articles, dont les détails diſtribués avec art, en quarante ſix Chapitres, pouvoient faire oublier au Lecteur de la Défenſe, l'objet de la Diſſertation & les objets de la juſtification, qu'on devoit attendre de l'Auteur des Recherches philoſophiques.

En jugeant des autres par lui-même, il s'eſt imaginé que celui de la Diſſertation s'étoit faché contre lui, ſur une objection ſi frivole & ſi legere, au ſujet de l'exiſtence des Patagons Géans, que le moindre ſoufle l'a diſſippée.

Il peut ſe tranquilliſer; ſur le compte de l'Auteur de la Diſſertation: la maladie du Pere Delvio, qu'il raporte pour exemple à cet égard (Défenſe p. 179.) n'eſt contagieuſe que pour les eſprits boüillans, & les imaginations trop vives. L'Auteur de la Diſſertation ſent, mais il ne s'étonne pas du bruit. Il ſçait que quand on creuſe, qu'on fouille, qu'on remue un terrein nitreux & ſulphureux, il s'en éleve des vapeurs acres & fétides en abondance, dont la réunion forme quelquefois des nuages orageux & menaçans, qui ſe diſſippent en vains éclats, & pro-

duiſent ces lueurs qui ne ſont d'autre mal que déblouir les yeux foibles; car elles ne ſont jamais ſuivies de la foudre.

Il ne ſe fachera pas: il ſe contentera de témoigner à M. de P. ſa ſenſibilité, & ſa reconnoiſſance, pour les complimens polis, gratieux, & pour les éloges ſans nombre, dont l'Auteur de la Défenſe l'a gratifié prèsque à chaque page. Mais l'amour de la vérité l'engage tant à ſe juſtifier qu'à prier M. de P. de ſe juſtifier lui-même.

Cumque mones aliquem, nec ſe velit ipſe moneri,
Sit tibi ſit charus, noli deſiſtere cœptis.

C'eſt en conſéquence de ce principe, que l'on a entrepris cet examen. Après ſa lecture réfléchie & celle de la Diſſertation, on ſera en état d'apprécier les Recherches philoſophiques ſur le Sol de l'Amérique & ſur ſes habitans. Nous aurions pu nous contenter de renvoyer le Lecteur aux ouvrages, dont nous avons rapporté ſouvent des textes aſſez étendus: mais ces Relations, quoique connues de beaucoup de perſonnes, peuvent ne pas l'être de la plûpart de ceux qui ont lu les Recherches philoſophiques & leur Défenſe. Il accuſe celui de la Diſſertation

de n'avoir cité aucune preuve, aucun témoignage contre lui. Quoique cette accuſation ſoit mal fondée, puiſqu'on trouve dans la Défenſe un Chapitre, fait pour décrier les Auteurs cités, qui lui ſont contraires, il en exige d'autres. On l'a ſervi dans cet Examen, ſuivant ſes deſirs; mais certainement contre ſon goût. Laët, qu'il dit être un Auteur reſpectable (Défenſe page 170.), eſt cité contre lui, presqu'à chaque page. On s'eſt donc vû contraint de donner en abrégé, l'expédition de Cortez au Mexique, écrite par lui-même. On a employé les témoignages

de Pierre Martyr d'Engleria, d'Oviedo, de Colomb, de Veſpuce, dans les Relations deſquels il dit (ib. p. 13.) avoir puiſé ſes aſſertions; Mr. de la Condamine, Dom Juan Ulloa, & une infinité d'autres célébres par l'étendue de leurs lumieres & par leur amour pour le vrai. Ces témoignages ſont peut-être trop multipliés; mais cette ſurabondance ne ſçauroit être désagréable qu'à l'Auteur des Recherches philoſophiques ſur les Américains; puisque ce ſont des traits hiſtoriques qui peuvent faire plaiſir.

Séduits par la vivacité du ſtyle, par le ton impoſant, par l'étalage

l'étalage des recherches & le ſpécieux des raiſonnemens de M. de P. quelques uns reçoivent avec admiration & reſpect, les ſentences qu'il lui a plu prononcer contre ſes adverſaires; ils prennent ſes aſſertions pour des Oracles: il étoit donc à propos de rapporter le plus grand nombre des textes. On verra ſi les Auteurs ont en effet parlé dans les termes cités par M. de P. Je prie le Lecteur de vérifier mes citations. Pour le mettre à portée de le faire, j'ai marqué ordinairement, l'edition où j'ai puiſé. Il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur des Recherches philoſophiques

eût toujours fait de même: ſouvent il ſe contente de citations vagues: on ſent bien qu'il avoit ſes raiſons pour en agir ainſi. D'ailleurs nous rendons juſtice aux talens de M. de P.; il y a d'excellentes choſes dans ſon Ouvrage, & même dans ſa Défenſe; il eſt facheux qu'il les aît aſſaiſonnés d'un ſel un peu trop acre; & qu'il ſe ſoit imaginé faire paſſer le reſte, à la faveur du brillant, dont il l'a revêtu. Ignoroit-il que la clarté même du ſoleil n'a pas empêché d'en découvrir les taches. Je crois avoir démontré ſuffiſamment celles que j'ai remarquées dans les deux

Ouvrages de M. de P.; je finirai cette préface par les termes d'un Auteur célébre (*). Les railleries ne ſont pas des convictions, encore moins les injures. L'examén de la nature n'eſt pas une Satyre. Tenons-nous toujours en garde contre notre amour propre & notre vanité; contre les apparences ſi ſouvent trompeuſes, contre l'autorité & le ton magiſtral d'un Auteur même accrédité, qui veut nous ſubjuguer, & nous en impoſer; contre la Charlatanerie, qui corrompt ſi ſouvent les ſciences; contre la fou-

(*) M. Duclos Conſidérations ſur les mœurs du Siecle.

le crédule, qui eſt pour un tems, l'echo d'un ſeul homme.

Non album in nigro, ſed nigrum notamus in albo.
Hæc nigra ut albeſcant, hic labor, hoc opus eſt.

Nous avons tout lieu de penſer que M. de P. en reconnoîtra la difficulté, & qu'en conſequence il n'entreprendra plus de le faire. Quoiqu'il en arrive, nous proteſtons que nous ne ferons pas un mot de replique.

EXAMEN
DE LA DÉFENSE DES RECHERCHES PHILOSOPHIQUES DE Mr. DE P.

CHAP. I.
M. de P. s'eſt-il juſtifié?

Vouloir ſuivre pas à pas Mr. de P. & refuter tous les articles répréhenſibles des quarante ſix Chapitres de ſa défenſe, ce ſeroit s'engager dans des Diſſertations, dont on ne verroit pas la fin; ce ſeroit lui fournir matière à exercer

encore le talent qu'il a de forger chymeres pour les combattre ; il croiroit qu'il s'eſt bien deffendu & bien juſtifié, pour avoir dit, qu'on l'à refuté par tant de mauvaiſes raiſons, dites avec tant de dureté (*) ; que le critique, qui a attaqué ſes Recherches philoſophiques avec tant d'aigreur & ſi peu de modération, à bien plus penſé à déclamer contre l'auteur, qu'à citer des preuves contre ſon ouvrage &c.

Dèsque M. de P. prenoit le parti de la défenſe, il falloit ſe juſtifier, non par des déclamations vagues, ſi multipliées dans ſa défenſe, malgré la promeſſe qu'il avoit faite (**) de ne pas en uſer ; non par des recriminations (***), malheureuſement pour lui ſi mal fondées, & d'ailleurs ſi mal réfléchies, qu'il fournit dans

(*) Défenſe page 6.
(**) Ibid.
(***) Ibid. page 16 & 17.

l'endroit même, de nouvelles armes à ſon critique. Il falloit ſe juſtifier, en répondant préciſémeut aux accuſations formées contre lui; en en démontrant le peu de ſolidité; en ſe lavant des imputations peu honorables pour lui, énoncées ci-après. L'a-t-il fait? non; hé comment auroit-il oſé l'entreprendre! il a trop bien ſenti qu'il n'y réuſſiroit point. Mais pour ne pas garder un ſilence, qu'il a crû désavantageux, il a eſſayé de diſtraire le Lecteur de ſa défenſe, de ſon véritable objet; de détourner ſon attention, pour le lui faire oublier, de la promener, & de la fixer quelque fois ſur d'autres, pour lui faire illuſion.

Pour démontrer les fondemens ſur lesquels l'Auteur de la Diſſertation a établi ſa critique, on apportera les preuves tirées des Recherches philoſophiques, de leur défenſe, de la diſ-

ſertation ſur les Américains, & on les puiſera enfin dans les anciens auteurs, dans les auteurs contemporains, qui ont pu voir & qui ont vû le nouveau Monde, avant qu'il eût été bouleverſé & dévaſté par la cruauté, l'avarice & l'inſatiabilité des Européens. Ces preuves ſeront donc tirées des relations de Chriſtophe Colomb, d'Amérique Veſpuce, de Barthelmi de Las Cazas, de Pierre Martyr d'Engleria, d'Oviedo, d'Antonio Herrera, d'Acoſta, loués par M. de P. (*). De Jean Smith, de Thomas Harrieto, & de beaucoup d'autres, dont M. de P. ne ſçauroit recuſer le témoignage, ſans ſe contredire lui-même. On verra donc s'il a eu raiſon d'accuſer l'Auteur de la Diſſertation, de n'avoir pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué (**) d'avoir confondu le moral

(*) Recherches philoſ. T. I. p. 102.
(**) Défenſe page 16.

avec le physique, l'état de l'Amérique au tems de sa découverte, & l'état où elle étoit en 1767. enfin si M. de P. pouvoit à bon droit finir sa défense par ce termes:

Nec lusisse pudet, sed non incidere ludum.

Entrons en matière.

Le Critique, qui a attaqué les Recherches philosophiques, avec tant d'aigreur & si peu de modération, dit M. de P. (*) a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son ouvrage. Cette imputation est-elle fondée? on va mettre en état d'en juger. L'auteur de la dissertation sur l'Amérique & les Américains, loin d'avoir pensé à déclamer contre l'Auteur des Recherches philosophiques, a dit dans sa préface: J'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-sen-

(*) Défense p. 5.

ſées, mais auſſi beaucoup d'aſſertions très hazardées, pour ne rien dire de plus, avancées avec un ton affirmatif, un ſtyle vif, & une confiance capables d'en impoſer aux Lecteurs peu au fait de la matière. Je relus cet ouvrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée..... La vérité me ſera toujours chere; elle doit l'être à M. de P. & l'emporter ſur tout autre motif. J'eſpere qu'il la reconnoîtra dans ma diſſertation, & qu'il n'employera que pour elle, ſes talens, qui méritent des éloges. Et page 11. Si M. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en perſonne, il l'auroit vraiſemblablement conſidérée avec d'autres yeux; il n'auroit pas fait ſon livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiſer le vrai, de le trahir quelquefois. Oſeroit-on faire ce reproche à M. de P.? à lui dont l'ouvrage paroît

être le fruit de tant de veilles, de tant de lectures & de tant de réflexions? non je n'oserois le penser.

Pour sanver même à M. de P. l'odieux d'avoir découpé les textes des Auteurs, d'en avoir cités des lambeaux décousus, de les avoir altérés, pour les employer à étayer son hypothese & ses raisonnemens, ou pour combattre les Auteurs qui lui sont contraires, celui de la Dissertation ajoute: Mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées; d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothese enfantée peut-être, par une imagination un peu trop ennyvrée de tendresse pour notre Hémisphère & ses habitans?

Est-ce donc attaquer les Recherches philosophiques avec aigreur, &

ſi peu de modération? Eſt-ce avoir penſé plûtôt à déclamer contre l'Auteur qu'à citer des preuves contre ſon ouvrage?

Je citerai des preuves & éviterai les déclamations, ajoute M. de P. mais a-t-il tenu parole? qu'il nous permette de le rappeller ici à lui-même, & de lui dire (*): quand on ſe défend, il faut au moins être modére, ſans quoi on ne diſcerne plus les choſes; on accorde tout à l'imagination, & rien au jugement. Il a voulu, ſans doute, nous en fournir la preuve, quelques lignes plus bas, lorsqu'après nous avoir appris qu'il a travaillé pendant neuf ans à ſon livre, il avance que la diſſertation du critique a été faite en deux ou trois heures; que les peuples de l'Europe ne font pas partie de l'eſpece humaine, ou qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait eu deſſein d'humilier la

(*) Ibid. p. 6.

nature humaine en Amérique, puisqu'il a décrié & les Américains & les Eſpagnols, ce qui eſt très-vrai, & qu'à chaque page de la diſſertation, ce qui eſt faut, on l'accuſe d'avoir trop loué les peuples de l'Europe: que Marc Aurele & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas Philoſophes, parceque les Américains doués d'un eſprit ſain, d'une ame calme & tranquille, marchent ſurement à la lueur du flambeau de la nature, & ſont dés hommes *dont la vigueur du tempérament* (*) *eſt le principe d'une conſtance & d'une fermeté à l'épreuve de tout; qu'incapables* de s'élever dans

(*) La preuve que l'imagination a plus agi dans cette occaſion ci ſur M. de P. que le jugement, eſt bien palpable; ou il critique bien à tort & à travers, puisqu'il dit: que l'inſenſibilité des ſauvages eſt un effet de leur tempérament; & que l'auteur de la Diſſertation dit préciſément que la vigueur du tempérament eſt le principe de leur conſtance & de leur fermeté.

la proſpérité, comme de s'abbattre dans l'adverſité, ils ſont parvenus *naturellement* à ce dégré de Philoſophie, dont les Stoïciens ſe vantoient avec ſi peu de fondement (*). Après de tels raiſonnemens, après de ſemblables conſéquences, que doit-on penſer de M. de P. qui en a ſemé de pareilles dans tout le cours de ſa défenſe?

Quant aux preuves de ſa modération à répouſſer les coups qu'on lui a portés, on renvoi le Lecteur à ſa défenſe même; les traits de ſa douceur & de ſa politeſſe y éclatent de toutes parts; ils y ſont tellement prodigués, qu'on ſe croit diſpenſé d'en citer, par la difficulté d'en faire un choix. On ſe trouve dans la même embarras à l'égard de quantité de morceaux du texte de la Diſſertation dé-

(*) Diſſertat. p. 222.

coupés, découſus & alterés dans la défenſe, pour en déduire des conſéquences, qu'on n'en auroit jamais pu tirer raiſonnablement, ſi on les eût rapportés tels qu'ils y ſont, ou conſidérés rélativement à cequi précéde, ou cequi ſuit. Nous en donnerons cependant quelques preuves dans la ſuite; pour juſtifier l'accuſation intentée contre lui, d'avoir déguiſé le vrai, de l'avoir trahi quelquefois, & d'avoir affecté dans ſa défenſe de ſe forger des chymeres, pour avoir le plaiſir de les combattre. De ce nombre eſt l'imputation portée contre l'Auteur de la Diſſertation, d'avoir fait un crime à M. de P. de ce qu'il a trop loué les peuples de l'Europe en égard aux ſçiences & aux arts. On ne trouve pas un ſeul endroit dans cette diſſertation, d'où l'on puiſſe inférer, que l'Auteur aît blâmé celui des Recherches philoſophiques, d'avoir établi la

ſupériorité des habitans de l'ancien monde ſur ceux du nouveau, quant au génie, aux ſciences, & aux avantages de la vie ſociale. Mais Platon, Socrates, & les autres anciens Philoſophes, Newton, Locke, Leibnitz, Montesquieu & les autres modernes avoient-ils donc beſoin, pour paroître dans tout leur éclat, que M. de P. les fît contraſter avec les Américains? il auroit pu mieux employer les neuf ans, qu'il a paſſés à faire ſon ouvrage. Si neuf ans ne ſuffiſoient pas, il en falloit mettre davantage, & ne nous donner que du bon & du vrai. D'ailleurs l'Auteur de la Diſſertation lui doit des actions de grace de l'idée avantageuſe qu'on a de lui, de le croire capable d'avoir fait cette diſſertation en deux ou trois heures: c'eſt presqu'avouer, quoiqu'en diſe M. de P., que l'Auteur étoit bien plein de ſa matière, & que les Recherches philo-

ſophiques en fourniſſent une bien ample à la critique.

Cui potenter lecta erit res, nec fœcundia deſeret hunc nec lucidus ordo.

L'auteur de la défenſe eſt fécond en conſéquences pareilles. Pour ſe juſtifier d'avoir trop décrié les Américains comment s'y prend-il? le voici:

„Au commencement du 16. Siècle „comme l'obſerve M. de Bougainville, les Théologiens ſoutinrent „dans les écoles, que les Américains „n'étoient pas des hommes & qu'ils „n'avoient point d'ames. L'atroce „Sepulveda ſoutint qu'on pouvoit les „maſſacrer tous, ſans commettre un „peché véniel.

„L'auteur des Recherches philoſophiques ne ceſſe de répetter qu'on a „eu tort de refuſer aux Américains le „titre d'hommes; & qu'on a eu encore plus grand tort de les maſſacrer.

„Il n'a donc pas autant décrié les „Américains que les Théologiens du „seizième Siècle. Il plaint le sort de „ces *Indiens abrutis ;* il gémit à cha- „que page, sur leur malheur (*); „il n'y a pas un mot dans son livre, „qui ne respire l'amour de l'humanité ; „il tache même de pallier les crimes, „dont on a accusé les peuples les „moins barbares de l'Amérique ; il „dit qu'on ne doit pas croire que les „Mexicains immolloient vingt mille „hommes, tous les ans, à une idole (**). „Cependant, qu'on lise l'histoire gé- „nérale de l'Amérique, publiée en „1768 & 1769. par le P. Touron,

(*) Ib. p. 7.

(**) Quand M. de P. dit qu'on ne doit pas croire qu'on immolloit au Mexique 20000 hommes, tous les ans à une idole, ce n'est pas pour justifier les Mexicains sur ce massacre ; mais pour nous persuader que le Mexique ne pouvoit fournir un si grand nombre de victimes. Voyez Recherches philosoph. Tom. II. p. 201. & suiv.

„on y verra que ce Religieux ne forme
„aucun doute sur ce nombre effroya-
„ble de victimes humaines, égorgées
„annuellement par les Bourreaux du
„Mexique. Ainsi l'Auteur loin d'avoir
„calomnié les Américains, comme le
„critique le dit, a au contraire fait
„tous ses efforts pour les justifier sur
„bien des points. Enfin il a rendu
„la mémoire des Déprédateurs Espag-
„nols plus odieuse qu'aucun Ecrivain
„ne l'avoit fait avant lui. Il n'ap-
„pelle Pizarre qu'un voleur; il n'ap-
„pelle Cortez qu'un Brigand; il as-
„sure que Vasco Nunnez étoit un
„monstre infame, digne du dernier
„supplice.

„L'auteur devoit-il, après cela,
„s'attendre qu'un critique viendroit
„l'accuser d'avoir porté une noire en-
„vie aux Omaguas, aux Iroquois, &
„surtout aux Hurons?.... Voilà tout

„ce qu'on peut répondre à de pareil-
„les imputations."

M. de P. eſt-il auſſi content de ſa juſtification, qu'il paroît vouloir nous le faire croire? J'en doute. S'il l'eſt en effet, il faut avouer qu'il ſçait quelquefois ſe contenter de peu: & ſi, comme il nous le dit, c'eſt tout ce qu'il peut répondre, qu'il nous permette d'être un peu plus difficile que lui.

Dire avec M. de P. que les Américains ne ſont ſupérieurs aux animaux, que parce qu'ils ont l'uſage des mains & de la langue; qu'ils ſont privés d'intelligence & de perfectibilité, qu'ils n'obéiſſent qu'aux impulſion de leur inſtinct (*), qu'il faut bien ſe garder d'ajouter foi à Mr. Timberlake, quand il nous dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'Eloquence & la Poëſie;

(*) Ibid. T. II. p. 154.

Poëſie; qu'il ne faut point en croire ceux qui ſont des contes de cette nature, puiſque la *ſtupidité eſt le caractère original & commun de tous les Américains, qu'il y a ſans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons, de l'avoir ſaiſi, dit M. de P. en réduiſant l'Américain à ſon inſtinct animal* (*). Si ce n'eſt pas décrier les Indigenes du nouveau monde, quels termes faut-il employer pour cela? Ces *Indiens* doivent apparemment lui avoir encore beaucoup d'obligation de ce qu'il a daigné être plus judicieux & plus raiſonnable que quelques Théologiens inſenſés du ſeizième Siècle, moins cruel que Sepulveda, moins féroce que Nunnez; enfin de ce qu'il a bien voulu faire la grace aux Américains de leur laiſſer au moins le nom *d'homme;* quoiqu'il y ajoute une épithete, qui ôte tout

(*) Ibid. T. I. p. 121. & ſuiv.

le mérite de ce petit bienfait, & devient un injure pour eux, dans le tems-même qu'il eſſaye de ſon juſtifier.

Pour appuyer ſa juſtification à cet égard, il plaint, dit-il le ſort malheureux de ces *Indiens abrutis*, & a rendu la mémoire des Déprédateurs Eſpagnols plus odieuſe qu'*aucun Auteur n'avoit fait avant lui.* A l'entendre parler ainſi ne croiroit-on pas qu'il ne connoît point la Relation des Voyages & des découvertes des Eſpagnols dans les Indes occidentales, par Don Barthelmi de Las Caſas. Cependant M. de P. l'a lûe; puisqu'il la cite plus d'une fois dans ſes Recherches philoſophiques. Il a donc voulu ſe faire un mérite d'avoir décrié les Eſpagnols; comme ſi c'étoit une preuve qu'il n'a pas décrié les Américains, victimes de la barbarie des Européens. Don Barthelmi de Las Caſas s'expri-

me dans les termes ſuivants (*). Nous avons déja fait voir ci-devant, que les Eſpagnols ont autrefois eu une guerre très-injuſte contre les Indiens; qu'ils les ont maſſacrés contre le droit de l'équité; qu'ils les ont privés, contre toute juſtice, de leurs enfans, de leurs parens, de leurs amis; qu'ils ont déſolé *le plus beau Pays du monde*; qu'ils l'ont dépouillé de presque tous ſes habitans.

Les Eſpagnols, ajoute-t-il, ont pris aux Indiens, tout ce qu'ils avoient; ils les font travailler juſqu'à cracher le ſang; ils les expoſent à toutes ſortes de périls; ils en exigent des corvées inſuportables; & ce qui eſt de plus horrible, ils les chargent de coups de bâtons & de fouet; ils les déchirent & les tourmentent en mille manieres cruelles; ſoumettre les Indiens à la

(*) Page 175. & ſuiv. de l'edition in 12. d'Amſterdam 1698.

domination Eſpagnole, c'eſt comme ſi on livroit des enfans à des phrénétiques armés de poignards & de raſoirs pour les égorger; ou comme ſi l'on abbandonnoit des hommes à la rage de leurs plus cruels ennemis, qui auroient conçu depuis longtems, le deſir de les perdre & de les maſſacrer..... Enfin ce ſeroit la même choſe que ſi on les abbandonnoit à des Taureaux furieux, à des Loups affammés, à des Lions, à des Tigres tourmentés par une longue faim..... Larès Général Eſpagnol, permettoit qu'on enfermât dans les mines jusqu'à *quatre vingt mille Indiens* tous mariés, tandis que les Femmes ſéparées de leurs maris demeuroient à travailler dans les Villages, à fouïr la Terre, à creuſer des foſſés, à élever des terraſſes, qui ſont des travaux, qui ne conviennent qu'à des hommes robuſtes; & on ne leur fourniſſoit même pas les outils propres à

remuer la terre.... il arrivoit qu'un mari étoit quelquefois une année entiere ſans voir ſa femme. Quand ils ſe rencontroient après ce tems-là, ils étoient ſi las & ſi excédés de fatigue; tellement abbattus par la faim & le travail, qu'ils étoient abſolument incapables d'avoir commerce enſemble: ils n'en avoient ni le pouvoir, ni la volonté; & par conſéquent ils ceſſoient de multiplier; les enfans-mêmes périſſoient, parceque le lait manquoit aux meres, épuiſées par le travail & la faim: cequi fut cauſe que dans l'intervalle de trois mois, *ſept mille* enfans moururent de miſere dans l'Ile de Cuba; c'eſt de quoi j'ai été témoin oculaire. Quelques femmes emportées par leur deſeſpoir, ſuffoquerent elles-mêmes leurs enfans; d'autres, qui étoient enceintes; prirent des herbes empoiſonnées, pour faire périr leurs fruits dans leur ventre.

Ainſi les hommes périſſoient dans les mines, & les femmes avec les enfans dans les villages; de ſorte que tout le pays fut déſert en peu de tems; parceque les femmes ceſſerent de mettre des enfans au monde.

Le Gouverneur entra dans la Terre ferme comme un Loup raviſſant parmi des Brebis, ou comme le fleau de Dieu. Il y fit tant de ravages, tant de maſſacres, tant de voleries, tant de brigandages; il y exerça des cruautés ſi inouies; *il dépeupla & détruiſit tant de Bourgs & de villes*, donnant toute licence aux Eſpagnols, qu'on n'a jamais rien vû de ſi cruel dans les hiſtoires. Il a volé impunément le Roi & ſes ſujet; il a abbandonné à la diſcrétion, ou plûtôt à la fureur de ſes ſoldats, plus de quarante licuës d'un *pays très peuplé & très-fertile*, qui s'étend depuis Daria, où il aborda jusqu'à Nicaragua: on réduiſit tout

ce beau pays à la derniere désolation. Cet homme cruel & sans honneur abbandonna les Indiens à la tyrannie des Espagnols, c'est l'origine & la premiere cause des malheurs, qui ont désolé l'Amérique, par tous les endroits où les Espagnols ont pu mettre le pied. Cette peste commença peu à peu à se répandre, de sorte que la licence que ce Général donna à ses soldats, a fait périr plusieurs *millions d'hommes*, & désolé de grands Royaumes..... Quand nous disons que les Espagnols ont détruit sept Royaumes plus vastes que toute l'Espagne, nous pouvons en parler avec assurance, puisque nous en avons été les témoins oculaires: *nous avons vû le tems qu'ils étoient remplis d'une multitude infinie de peuple*, & maintenant on n'y trouve personne. Les Espagnols ont fait mourir les habitans de tous ces Royaumes; ils n'ont laissé que des

murs dans les Bourgs & les villes entierement deſtitués de ceux qui les habitoient.

Quelques forts, quelqu'énergiques que ſoient ces termes de Las Caſas, équivalants au moins à ceux que M. de P. a employés pour rendre odieuſe la mémoire des Eſpagnols, qui ont conquis le nouveau Monde, le Traducteur nous dit cependant dans ſon avertiſſement, qu'on a adouci des choſes, qui paroiſſoient trop cruelles, & qui auroient pu faire de la peine aux perſonnes délicates.

Ce Texte d'un témoin oculaire; & qui a vû les choſes comme elles étoient à peu près au tems de la découverte, prouve bien des choſes contre M. de P. Car un pays *très-peuplé & très fertile* n'eſt pas un deſert & une vaſte ſolitude. Un pays que l'on appelle *le plus beau pays du monde;* qui fourniſſoit alors quatre vingt

mille hommes mariés, enfermés de force dans les mines pour les exploiter, pendant que leurs femmes étoient contraintes de travailler dans les Villages; que ſept Royaumes, plus vaſtes que toute l'Eſpagne, *remplis de tant de Villes, de Bourgs & d'une multitude infinie de peuple*, n'eſt pas une terre maudite, un terrein tout entier *ou hériſſé de montagnes en pic, ou couvert de forêts & de marécages, qui effroit l'aſpect d'un déſert ſterile & immenſe* (*). Un Pays dans les parties méridionales duquel ainſi que dans la plûpart des Iles la Terre étoit couverte d'eaux corrompues malfaiſantes & même mortelles. C'eſt enfin un ſpectacle grand & terrible dit M. de P. de voir que la nature aît tout ôté l'Amérique pour le donner à nôtre continent, & n'aît laiſſé au nouveau monde qu'un ſol aride dans ſes mon-

(*) Recherch. philoſ. T. I. p. 4.

tagnes, un terrein fétide & marécageux dans ſes pleines, ſterile dans toute ſa ſurface, dénué pour ainſi dire, d'hommes, & couvert d'arbres & de plantes venimeuſes, inondé de Lezards, de Serpens, de reptiles & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & par l'activité de leur priſon. On peut voir dans les Recherches philoſophiques le reſte du portrait hideux & révoltant que M. de P. a fait de l'Amérique & de tout ce qu'elle contenoit au tems de ſa découverte.

Chap. II.

De l'Etat de l'Amérique au tems de ſa découverte.

L'auteur de la Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains n'en a pas eu la même idée que M. de P. qui l'accuſe ſi mal à propos, d'avoir confondu les tems, & de n'avoir pas

apporté de preuves contre ſon ouvrage; d'avoir confondu à chaque inſtant l'état du nouveau monde, tel qu'il étoit en 1492. avec l'état où il étoit en 1767. Il demande enſuite: ſi le critique a expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Eſpagnols étoit une vaſte ſolitude; pourquoi l'eſpece humaine y étoit ſi foible, ſi peu répandue: non, ajoute M. de P. il ne l'a point expliqué, & c'eſt pourtant là le point de la difficulté (*).

Rien de ſi aiſé que de répondre à de telles objections. L'imagination de M. de P. enfante une hypotheſe contraire aux Relations de tous les Auteurs, qui nous font la deſcription de l'Amérique au tems de ſa découverte; & il demande pourquoi on l'a critiqué, & pourquoi l'on n'a pas expliqué la chymere de ſon imagination! Non ce n'étoit pas là le point de la

(*) Défenſe p. 54.

difficulté. Le véritable objet étoit de prouver que le portrait que M. de P. a fait du nouveau monde eſt le fruit de ſon imagination, qu'il eſt une charge outrée prèsque dans tous ſes traits, & qu'il n'eſt pas vrai que la nature aît tout ôté à l'Amérique pour le donner à nôtre continent. C'eſt ce qu'à fait l'Auteur de la Diſſertation, quoiqu'en diſe M. de P.: il l'a fait ſur des témoignages non-ſuſpects. Pour prouver qu'il n'a pas confondu les tems, ni l'état de l'Amérique tel qu'elle étoit en 1492. avec celui où elle étoit en 1767. Nous préſenterons les témoignages, on peut dire, unanimes, de presque tous les Auteurs, depuis les Relations de Chriſtophe Colomb, jusqu'à nos jours: témoignages abſolument contraires à l'hypotheſe de M. de P., qui, s'il s'étoit diſpenſé d'enfanter une chymere, auroit épargné à l'Auteur de

la Dissertation, la peine d'en desabuser le public, & à lui M. de P. Celle de l'expliquer & de la défendre. On doit toujours se défier d'une imagination vive, & prompte à s'échaufer: elle sert mal quelquefois, & présente beaucoup d'objets bien différens de ce qu'ils sont dans la réalité. Je ne sçaurois, pour excuser M. de P., expliquer autrement les sentimens qu'il prête aux Auteurs, & les tournures singulieres qu'il donne à leurs pensées & à leurs textes; car j'aurois de la peine à me persuader qu'il y ait de la mauvaise foi de sa part. Prétendroit-il sérieusement, par exemple, persuader les Lecteurs de sa défense, que l'Auteur de la Dissertation sur les Américains, l'aît réellement accusé *d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois, & surtout aux Hurons* (*)? Non il n'est pas

(*) Défense p. 9.

probable, comme il le dit très-bien lui même, que l'Auteur des *Recherches philoſophiques* eût envié le ſort des Hurons quant à leur manière de vivre; mais il auroit pu ſans ſe faire tort, envier leur franchiſe, leur candeur & leur bonnefoi; il auroit dumoins ſatisfait tout le monde à cet égard; il auroit pratiqué lui-même ce qu'il a préché aux autres avec tant d'emphaſe (*) en ces termes: il faut s'attacher aux faits, les expoſer comme ils ſont, ou comme on les croît être, ſans haine, ſans prévention, & ſans reſpect, ſi non pour la verité.

Voyons à préſent ſi ceux qui ont découvert l'Amérique l'ont trouvée & vûe une vaſte ſolitude, un deſert immenſe, d'énué d'hommes & ſurtout d'hommes raſſemblés pour vivre en ſocieté, comme l'aſſure M. de P., lui, qui, dans le tems même qu'il

(*) Recherch. philoſ. T. I. p. 208.

accuſe *le critique* d'avoir confondu les tems, & qu'il exige des preuves contre lui, tirées des Auteurs contemporains à la découverte du nouveau monde, fonde ſon hypotheſe ſur le dire de M. de la Condamine, & étaye ſa défenſe ſur un ſimple texte du Pere Touron, l'un & l'autre encore vivants; le prémier n'ayant vû de toute l'Amérique, que le Pérou, & les bords de la riviere des Amazonnes, & le ſecond n'y ayant jamais été. Si le critique a donc accuſé M. de P. devant une des premieres Académies de l'Europe, d'en avoir impoſé ſur le compte de l'Amérique & des Américains, & d'avoir fait du nouveau monde un portrait d'après ſon imagination; il n'eſt pas auſſi difficile que le dit M. de P. de juſtifier ce procédé (*) en voici la preuve.

(*) Défenſe p. 32.

Pour le faire avec quelqu'ordre, nous parlerons des Cantons de l'Amérique, à peu près ſuivant les tems où on les a découverts.

Chriſtophe Colomb aborda à l'Isle Saint Domingue, & y bâtit une Ville au pié d'une Montagne, à une portée de fuſil d'une belle riviere, dans une plaine des plus fertiles & des plus agréables, & où l'on trouvoit presque tout ceque la Terre peut produire de meilleur. Tout les ſemences même jettées dans le ſable de la riviere y germoient promptement, & parvenoient en très peu de tems, à une maturité parfaite; & il faut avouër, dit-il, que je n'ai jamais rien mangé de meilleur en aucun autre lieu du monde (*).

En

(*) Ad radicem vero montis planicies eſt perquam aprica: hanc interluunt complura flumina.... Hæc igitur flumina adeo ubertim irrigant regionem,

En continuant ſes courſes Colomb aborda à l'Isle nommée Jamica, auſſi fertile qu'aucune autre; extrémement peuplée d'habitans adroits, en tout, & *ſi ingenieux* qu'ils pouvoient le diſputer à tous autres (*).

Il deſcendit dans l'Isle de Cuba, qu'il viſita à loiſir; parcequ'il y fut très-bien accueilli des habitans, qui traitterent Colomb & ſes compagnons comme de bons amis. Il la trouva

ut eam feraciſſimam ferè omnium rerum quæ terra parens mittit effecerint: nam in arena eorum fluminum jacta ſermina protinus germinant: fecimus hujus rei periculum: Jecimus enim ſemina multijugarum herbarum, videlicet lactucarum, naſturtiorum, braſſicæ & bulgloſſæ, quæ omnia ſextodecimo die germinavere: & pepones, cucumeres, cucurbiræ trigeſimo ſeptimo die ad maturitatem pervenere. Nec, ut ingenue fatear, meliora his comediunquam. Navigat. Columbi. Cap. 13.

(*) Hæc Inſula æquè ferax eſt ac ulla in maritimis aut mediterraneis, frequens habitatore, codemque acerrimo ad quæque ſubeunda: nam in commerciis *acri eſt ingenio*, adeo ut non difficulter circumjacentes excedat dexteritate. Ib. Cap. 15.

extrémement fertile, & bien fournie des choſes néceſſaires.

Après l'avoir cotoyée longtems ils s'en éloignerent, & rencontrerent un très-grand nombre de nations, *gentes innumeras;* & des Isles d'une beauté & d'une fertilité admirable (*). Sont-ce celà ces Islés de l'Amérique de M. de P. dont la terre eſt inondée d'eaux corrompues, malfaiſantes & même mortelles, une terre couverte de forêts & de marécages, qui offroit l'aſpect d'une deſert ſtérile (**). On aura occaſion ſi ſouvent dans la ſuite, de lui faire cette queſtion qu'elle deviendroit ennuyeuſe, & que l'on ne pourra jamais ſe perſuader que M.

(*) Has Inſulas omnes miræ pulchritudinis & fertilitatis accipiunt. Petr. Martyr ab Engleria Decad. 1. lib. 2. p. 17. Edit Coloniæ 1574.

(**) Rech. Philoſ. T. 1. p. 4 & 5. & dum regionem percurrit, eam nactus eſt feraciſſimam, refertamque habitatoribus domeſticis: qui mox conſpectis noſtris ad littus deſcendebant, panes feren-

de P. aît de bonne foi voulu réellement nous perſuader cequ'il en dit, contre le témoignage de prèsque toute les anciennes & les nouvelles Relations.

Colomb rencontra plus de trois mille Isles à huit cents desquelles ils donna des noms, & qui lui préſenterent beaucoup de choſes dignes de ſon attention; *ibi erant multa memoratu digna.* Entre autres celle-ci que le Lecteur me ſçaura peut-être gré d'avoir rapportée. Nous arrivames, dit la relation, nous arrivames à l'embouchure d'une riviere; en pouſſant plus loin, on rencontra des pêcheurs dans des canots, à l'un desquels ils

tes, quibus ipſi utuntur; tulere etiam cucurbitas plenas aqua, noſque veluti amicos hoſpites invitabant cordate: nos vero ultra progreſſi, vidimus innumeras inſulas, quæ primo aſpectu culta videbantur eximie, virentibus plenæ arboribus, & in primis ea parte quæ continentem reſpicit. Navig. Columbi.

avoient attaché un poiſſon, qu'ils trainoient après eux. Nous n'en avions jamais vu de pareil. Il reſſembloit à une Anguille excepté que ſa tête étoit plus grande & plus groſſe, & qu'il y avoit une pellicule ou membrane arrangée à peu près en forme de bourſe. Lorsque les poiſſons ou les tortues ſe montrent ſur l'eau, ces Inſulaires délient leur poiſſon, qui, plus vîte qu'un trait & bien plus preſte qu'un oiſeau de proye, s'élance ſur ces poiſſons, les enveloppe de la peau de ſa poche, ne quitte ſa proye, que lorsqu'il eſt hors de l'eau, & qu'il reſpire l'air: alors les Pêcheurs s'emparent de la proye, & attachent de rechef le poiſſon, jusqu'à cequ'ils l'employent à de nouvelles pêches. En notre préſence ils prirent ainſi quatre Calendres très grandes, dont ils nous firent préſent avec de grands témoignages de bienveillance, & nous

les trouvames exquiſes..... A quatre vingt milles plus loin étant deſcendus à terre pour faire de l'eau & du bois, un de la troupe ſe promenant dans l'Isle, & s'étant approché d'une forêt, dont il admiroit la beauté des arbres, apperçut derriere lui un grand homme, vêtu d'une robe blanche, qu'il prit d'abord pour le religieux, qui étoit Aumônier de leur vaiſſeau; mais en ayant vu enſuite deux autres, & puis plus de trente de même grandeur, vêtus de même, la crainte s'empara de lui; il s'enfuit; ces hommes le ſuivoient, & lui faiſoient ſigne, de n'avoir pas de peur. Colomb envoya diverſes perſonnes, qui parcoururent prèsque toute l'Isle, & y trouverent beaucoup de differentes nations, dont les naturels de St. Domingue, qui l'avoient accompagné, n'entendoient pas le langage. Colomb retourna de là à cette derniere Isle, où pendant

ſon abſence, les Eſpagnols qu'il y avoit laiſſés, s'étoient attiré la haine & l'indignation, par leurs voleries & leurs brigandages. Il rétablit la bonne intelligence avec les naturels du pays, conſtitua ſon frere Barthelmi Gouverneur, & partit pour l'Eſpagne, afin de rendre compte au Roi des découvertes qu'il avoit faites. Dans ſa route il aborda à l'Isle *Saragna*, éloignée du fleuve *Nayba* environ de trente lieuës. Il y fit un traité d'amitié avec le plus puiſſant des Rois du Pays. Celui-ci en preuve de bienveillance, & pour lui marquer le plaiſir qu'il recevoit de ſa viſite, envoya au devant de lui trente jeunes filles, qui n'avoient que les parties naturelles couvertes d'une toile de coton; les cheveux arrangés ſur les épaules, le front ceint d'une bandelette d'un bleu foncé tirant ſur le verd noir, & portant à la main des bran-

ches d'olivier en ſigne de paix. Ces filles étoient *d'une grande beauté, & l'on ne ſçauroit voir des corps plus dégagés & mieux proportionnés* (*).

Colomb contruiſit des forts dans pluſieurs Isles, & pendant le ſéjour qu'il y fît, les Eſpagnols s'attirerent de plus en plus la haine des habitans naturels. Ceux-ci, étoient ſur le point de s'aſſembler au nombre de plus de *quinze mille* pour détruire les Eſpagnols; lorsque Colomb en ayant eu avis prévint ce déſaſtre; & partit

(*) *Verum pulcherrimæ ſunt: ſi omnem corporis habitudinem ſpectaveris, quod profecto his erat habiliſſimum, ſymmetricumque.* Navigat. Colombi Cap. 20.

Ce témoignage ne plaira pas, ſans doute, à Mr. de P., qui dit page 54. du Tome I. de ſes Recherches philoſophiques. „ Les Sauvageſſes du Nord „ étoient auſſi fort corpulentes, groſſes, peſantes, „ d'une taille mal priſe, *caractere commun à tout le Sexe des Indes occidentales.*" M de P. auroit du faire aumoins quelques exceptions; & il en a eu mille occaſions.

enfin pour l'Eſpagne, où il arriva heureuſement.

Cet Amiral en repartit avec dix navires, le 28. de Mai 1498. & ayant touché à l'Isle de Madere, il partagea ſon Eſcadre: envoya cinq de ſes navires à S. Domingue, & avec les cinq autres il dirigea ſa route vers le midi, enſuite à l'Occident, où le dernier de Juillet, il découvrit la terre, de la quelle ils approcherent ſi près, qu'en la conſiderant, ils y virent des terreins, *dont la beauté les ravit*, des prés emaillés de fleurs, qui exhaloient une odeur ſuave au de là de tout ce qu'on peut dire, & qui embaumoit toute l'eſcadre. Ce terrein leur parut auſſi cultivé & très peuplé.

A vingt mille delà ils trouverent un port très commode. Le lendemain ils vivent venir à ceux un Canot, monté de 24 jeunes Indiens ar-

més de fleches & de boucliers: On leur fît envain des ſignes pour les engager à s'approcher; à leur étonnement de voir des gens faits & habillés à l'Européenne, ſe joignit la défiance, ils s'enfuirent..... Colomb paſſa plus loin, & deſcendit dans un pays nommé *Paria ſi peuplé qu'il n'en avoient jamais vû de pareil* (*). Ce Peuple fit l'accueïl le plus gracieux à l'Amiral & à ſon monde; & lui offrivent tout ce qu'ils avoient. Le lendemain ils vinrent à ſes navires dans une quantité prodigieuſe de canots. Ils avoient des colliers & des bracelets d'or & de perles, & offroient toutes leurs richeſſes, pourvû qu'on fit quelque ſéjour chez eux. Colomb ne les ac-

(*) Exploratum habuere regionem nuncupari Pariam, eſſe pergrandem, nec raro habitatore. Cujus amænitate allecti terræ magis appropinquant, & inſulam explorantes invenerunt frequentiorem hominum numerum quam unquam alibi nacti fuiſſent. ibid. Cap. 22.

cepta pas, & ſe contenta d'envoyer reconnoître le pays, & obſerver les mœurs & les uſages des habitans, qui les reçurent auſſi avec toute l'affection, & les marques poſſibles de bienveillance.

Ils accouroient à nous en troupes, dit-il, avec le plus grand empreſſement, comme s'ils alloient voir, une divinité & lui rendre hommage. Un des chefs fut avec ſon fils, ſaluer les Eſpagnols, & les conduiſirent dans une grande maiſon, faite en forme de théatre, devant laquelle étoit une grande place. Là on apporta pluſieurs ſieges de bois noirâtre, très-jolîment travaillés. Dès qu'ils y furent aſſis, une troupe de jeunes gens leur préſenterent des fruits de toutes eſpeces; enſuite des vins blancs & des vins rouges excellents compoſés non de jus de raiſins, mais de fruits. De la maiſon du Pere, on les fit paſſer

dans celle du fils, où ils trouverent une nombreuſe troupe de jeunes filles très-belles qui n'avoient que les parties naturelles couvertes d'une étoffe très-fine de différentes couleurs. On ſe fit entendre par ſignes de part & d'autre le mieux que l'on put, & ſur le point du départ ils donnerent un collier d'or à chacun de nos gens. Les farines étant alors ſur leur fin dans les navires, l'Amiral retourna promptement à l'Isle St. Domingue, où il arriva le 28. d'Août 1498 (*).

A ſon arrivée il trouva tout dans la plus grande confuſion. Orlandus, avoit tramé contre lui, & réuſſit tellement dans le projet de lui nuire, qu'il ſurprit la bonnefoi du Gouverneur envoyé par le Roi d'Eſpagne, pour accorder leur different. Ce Gouverneur fit arrêter Colomb & ſon frere, & les envoya liés & garrottés

(*) Ibid. Chap. 22. & 23.

en Eſpagne, où Colomb ſe juſtifia pleinement.

Du nombre de ceux qui avoient accompagné Colomb dans ſes voyages, quelques uns voyant les désagrémens qu'on lui avoit fait eſſuyer, prirent le parti d'armer des navires à leurs frais, & furent les uns d'un côté, les autres de l'autre, pour tenter de nouvelles découvertes. Un d'entre eux nommé Pierre Alonſo, ſurnommé *le Noir* aborda à Parias, de là à la Province de Curtana, où il fut très-bien reçu des habitans, qui lui donnerent près de cinquante livres de perles pour des aiguilles & autres merceries de peu de prix. Ayant reconnu que cette nation avoit des ſentimens très-humains, après vingt jours de frequentation, il ſe livra à leur bonne foi.

Ces Indiens vivoient non ſeulement en ſocieté dans les villes comme

ceux dont nous venons de parler, & non ſolitaires comme le dit M. de P.; mais les femmes s'y occupoient du ſoins du ménage, & engraiſſoient des Oyes & des Canards privés, comme l'on fait en Europe. Ils apprivoiſoient des Oiſeaux & autres animaux pour leurs beſoins, & pour leur plaiſir; il les décoroient de colliers d'or; & en mettoient au col de leurs chiens, comme nous le faiſons. Les hommes s'occupoient particulierement à la chaſſe, & étoient ſi adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne manquoient jamais le but auquel ils ſe propoſoient d'atteindre. Ces Indiens reſſemblent à ceux de S. Domingue, & portent leurs cheveux liés & arrangés à l'Allemande (*).

Vincent Pinzon, qui avoit accompagné Colomb dans ſon premier voyage, partit de Palos le 18. Novembre

(*) Ib. Ch. 26.

1499, & eut connoiſſance de terre au couchant, le 20. de Janvier. Ils y aborderent, & n'y apperçurent d'abord aucun habitant. Ayant pénétré un peu dans les terres, nombre d'hommes armés ſe préſenterent. Envain eſſaya-t-on de traitter avec eux, on ne put y réuſſir; ils ne ſe laiſſerent pas même approcher. On a jugé qu'ils n'avoient point de demeure fixe. Après qu'ils ſe furent éloignés, on les ſuivit, & l'on reconnu aux traces de leurs pieds, qu'ils devoient être d'une taille fort au deſſus de celle des Européens. Ayant meſuré l'impreſſion marquée par leurs pieds, on la trouva plus grande du double, que n'auroit été celle d'un Européen de grande taille. Ceux qui les ont meſurées l'ont aſſuré avec ſerment. Lorsqu'ils découvrirent cette terre, ils étoient ſi avancés vers le Sud, qu'ils avoient perdu de vûe la grande Ourſe. Ils

retournerent enfin vers le Nord: & après une assez longue navigation, ils aborderent au Pays de Payra: continuerent leur route environ 600 lieuës, s'éloignerent de la côté, aborderent à St. Domingue le 23. de Juin 1500. & retournerent en Europe, où ils débarquerent le dernier jour de Septembre de la même année (*).

Cette relation de Pinzonus prouve bien des choses contre les assertions de M. de P. La premiere qu'il y avoit en 1500. dans les parties méridionales de l'Amérique, une nation composée d'hommes, dont la taille étoit fort supérieure à celle des grands hommes de l'Allemagne & de la Panonie, suivant le témoignage de Pierre

(*) Navigat. Pinzoni Cap. 1. & Petr. Martyr ab Engleria Decad. 1. page 97. Edit. Coloniæ 1554.

d'Engleria, que M. de P. cite (*) comme un Auteur digne de foi, & qui, comme on le verra ci-après, ainſi que dans cet article, fait de l'Amérique un portrait abſolument différent de celui qu'en a fait M. de P.

Secondement que M. de P. a tort d'aſſurer (**), que le premier équipage, qui aît répandu en Europe le bruit de l'exiſtence d'une race gigantesque dans les parties méridionnales de l'Amérique, eſt celui du vaiſſeau *la Victoire*, arrivé au détroit de Magellan en 1519. puisque Pinzon qui en parle dans ſa relation, les avoit vû dix neuf ans auparavant, & en avoit divulgué l'exiſtence environ le mois d'Octobre de l'année 1500.

3. Qu'il n'eſt pas étonnant que pluſieurs navigateurs n'ayent pas vû ces hommes

(*) Défenſe p. 57 & ailleurs.
(**) Recherche philoſ. T. I. p. 288.

hommes d'une taille extraordinaire dans les endroits où d'autres assurent les avoir rencontrés; ou même qu'ils ne les ayent point vûs du tout, s'il est vrai qu'ils n'ont point de demeure fixe, comme l'ont soupçonné Pinzon, & l'Auteur de la Dissertation sur les Américains (*). J'aurois pu reserver cette relation pour l'article de cet Examen où il sera question des Patagons; mais j'ai cru pouvoir la placer ici, pour montrer à M. de P. que l'on ne confond pas les époques.

Amér ic-Vespuce, dans les relations duquel M. de P. nous assure aussi avoir puisé cequ'il dit de l'Amérique, s'exprime précisément d'une maniere toute opposée à celle de l'Auteur des Recherches philosophiques. Celui-ci veut nous persuader que les Iles & la terre ferme du nouveau Monde étoient presque desertes & steriles

(*) Page 115. & suiv.

au tems de leur découverte par les Européens; qu'elles préſentoient l'aſpect d'une vaſte & affreuſe ſolitude. Veſpuce nous apprend au contraire (*) qu'il les trouva très-peuplées; que ce pays étoit très-agréable, fertile, & couvert d'une prodigieuſe quantité de toutes ſortes de fruits: que le Pays s'appelle *Paria*, & les habitans *Charabi*, qui, en leur langue, veut dire des *hommes d'une haute ſageſſe*. Ils cotoyerent cette terre 850 lieuës; y aborderent d'eſpace en eſpace, & y trouverent toujours des peuples nombreux, *gentes numeroſas multum*. Enfin après treize mois de navigation, leur navire faiſant eau de tous côtés,

(*) Novus Orbis, ſeu Navigatio Veſputii prima pag. 96. Edit. 8vo. Rotterd. 1616. Terra illa gente multa populoſa eſt, ac multis diverſiſque animalibus & noſtris pauciſſimi ſimilibus, undique denſiſſima.... Regio ſiquidem illa multum amæna fructiferaq. eſt. Fructus etiam innumerabiles, & noſtris omnino diſſimiles habet.

les vivres tirant ſur leur fin, & par deſſus tout, les equipages étant excédés de fatigue, Veſpuce prit la réſolution de retourner en Eſpagne. Nous étions alors, dit l'Auteur, près du plus beau, & du meilleur port du monde; nous y entrames, & y fumes accueillis de la maniere la plus affectueuſe, par une multitude infinie d'habitans, *gentem infinitam*, qui nous donnerent tous les ſecours imaginables, travaillant même avec nous au radoub de notre navire, & à la conſtruction d'une chaloupe. Ils nous donnerent auſſi des vivres avec la plus grande libéralité, & le plus grand empreſſement. Veſpuce y fit un relache de quarante deux jours; pendant leſquels il s'avança très-ſouvent dans le pays, & fut parfaitement bien reçu dans toutes leurs habitations.

Dans la Relation de ſon ſecond voyage, Veſpuce nous dit auſſi que

toutes les Iles, & les endroits où il deſcendit, étoient extrémement peuplés: qu'en cherchant de l'eau dans une de ces Iles, qu'ils avoient dabord penſé n'être pas habitée, ils trouverent ſur le ſable, des traces de pieds humains d'une grandeur étonnante, d'où ils conjecturerent que les habitans de cette Ile devoient être d'une taille fort au deſſus de la grande parmi nous. Ayant trouvé une route, neuf entre-eux la ſuivirent, & après environ une lieuë de marche, ils rencontrerent des caſes, y entrerent, & y trouverent cinq femmes, deux vieilles & trois jeunes, toutes ſi grandes qu'ils en furent ſaiſis détonnement & d'admiration. Elles ſe raſſemblerent toutes dans une des caſes; ou avec un air & un ton de douceur, les vieilles offrirent des vivres, dont elles uſoient ordinairement. Toutes, les jeunes-mêmes étoient plus grandes

que le plus grand homme Européen: leur taille égalloit celle de *François* (*) *de Albicio*; & elle étoit mieux proportionnée que nous ne le sommes communément. Ces neuf Espagnols concerterent entre eux d'enlever de force ces trois jeunes filles, & de les mener en Espagne, pour y faire admirer leur grandeur & la beauté de leurs proportions. Sur le point d'exécuter leur projet, trente six hommes, beaucoup plus grands que ces femmes, & si bien faits, que l'on avoit un plaisir extrême à les considerer, entrerent dans la caze, armés de grandissimes arcs, & de lances. Saisis d'étonnement les Espagnols prirent, comme le plus prudent, le parti de se retirer dans leur navire le plus promptement possible. Ils nom-

(*) Ce François de Albicio, étoit sans doute celebre par sa taille giganteſque, ou du moins pour être d'une grandeur démesurée.

merent cette Ile, *l'Ile des Géants.* Ayant enſuite relaché à une autre Ile où les habitans les reçurent très-bien, ils y demeurerent quarante ſept jours, & acquirent deux cent dix neuf marcs de perles pour des petits miroirs, des clochettes, des grains de verre & autres bagatelles, qu'il eſtimoient valoir à peu près quarante Ducats. Ils toucherent enſuite à l'Ile Antiglia, que Colomb avoit découverte, & en partirent pour ſe rendre en Eſpagne, où ils arriverent le huit du Mois de Septembre de l'an 1500.

Dans les relations des deux voyages ſuivants, qu'il fit en Amérique, pour le Roi de Portugal, Veſpuce s'exprime de la même maniere à l'egard de la beauté, de la fertilité des pays qu'il viſita, & de la quantité prodigieuſe d'habitans, dont ils étoient peuplés. Il s'exprime toujours par les termes, *hominum multitudinem*

infinitam, ou *gentes innumeras*. Que le Lecteur juge donc de là si M. de P. étoit fondé à citer Veſpuce pour ſon garant, quand il nous dit avec ſon ton ordinaire d'aſſurance, que l'Amérique, au tems de ſa découverte, n'étoit qu'une ſolitude immenſe & un vaſte déſert.

Continuons & voyons s'il eſt vrai que cet Auteur, pour faire le portrait qu'il nous a donné de l'Amérique & des Américains, aît pris ſes couleurs dans les autres Auteurs contemporains de la découverte de cette vaſte région. S'il eſt vrai, comme il le dit (*) qu'il n'y avoit alors aucune ville; qu'on n'y appercevoit même les veſtiges, ni les debris d'aucune cité; que Cuſco, réſidence ordinaire des Incas, méritoit à peine le nom de Bourgade, dans le tems de ſa plus grande ſplendeur; que le reſte de

(*) Rech. phil. T. II. p. 178. & ſuiv.

l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparſés, qui n'avoient point de demeure fixé, & qui dans les hordes compoſés de quelques cabanes, trainoient avec eux la famine & la plus affreuſe miſere. Que *l'Eſpagnol Ulloa, en parlant des maſures* d'Atun-Cannar en a donné contre la vérité, un deſſein magnifique, parcequ'il a fait repréſenter ce *chetif monument* comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il étoit en effet; qu'il a donné le nom impoſant de ménagerie à *quelques taudis* que l'on trouve encore dans les décombres de Callo. Qu'enfin ſi les Eſpagnols avoient trouvé tant de Villes en Amérique, il en reſteroit au moins l'emplacement des ruines, il en reſteroit les noms; mais qu'on n'y trouve rien de tout cela.

M. de P. a cité en ſa faveur le mémoire que M. de la Condamine préſenta à l'Academie de Pruſſe en 1746.

Mais il s'eſt bien donné de garde d'en rapporter aucun extrait. L'auteur de la Diſſertation ſur les Américains, a cité le même Mémoire contre l'aſſertion de M. de P. & en a rapporté les propres termes (*), il ne s'agit donc que de la confrontation, pour juger ſi M. de P. étoit fondé à parler de M. Ulloa & de ſes deſcriptions, avec un ton auſſi mépriſant.

Mais M. de P. exige des témoignages d'Auteurs contemporains à la découverte du nouveau Monde, dans le tems-même qu'il cite comme je l'ai dit, un texte de M. de la Condamine (**) comme la baſe de ſon hypotheſe, ainſi qu'un autre du P. Touron (***) qui dans ſon Hiſtoire générale de l'Amérique, fourmille de témoignages contraires aux aſſertions

(*) Diſſert. p. 22. & ailleurs.
(**) Défenſe page 31.
(***) ib. p. 13.

de l'Auteur des Recherches philoſophiques. Il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ne ſe trouvent pas d'accord. M. de P. aſſure que le P. Touron a puiſé tout ce qu'il a dit, dans Pierre d'Angleria, & dans Oviedo. Ces Auteurs contrédiſent formellement M. de P. quoiqu'il en parlent avec éloge: en voici la preuve. Nous ſuivrons pas à pas Pierre d'Engleria, tant dans ſes décades que dans ſon Traité des Isles nouvellement découvertes, & du nouveau Monde.

Cet Auteur nous apprend (*) que les Européens, qui s'echapperent du Darien, avoient demeuré quelque tems avec des peuples policés, qui

(*) De Inſulis nuper repertis pag. 1. & Novus orbis, p. 133. & ſeq. exlinearum decadum libellis in vulgus emiſſis colligere licet, fugitivos quosdam ad vicina Darienis appulſos noſtrorum libellos admirantes dixiſſe, terras ſe aliquando incoluiſſe, quarum habitatores inſtrumentis uterentur ejuſce modi, ac politice legibus parentes viverent,

habitoient des villes ornées de temples magnifiques, conſtruits en pierres, percées de rues alignées; qu'il y avoit des places & des marchés publics pour le commerce. Nos gens, ajoute-t-il ont retrouvé ce pays-là. Que ceux, qui ſont curieux d'apprendre par qui & comment cette découverte a été faite, & de s'inſtruire de l'état de ces pays étrangers, & des mœurs de leurs habitans, liſent avec attention, le detail que je vais en donner.

Que M. de P. liſe donc: ou s'il la lu qu'il convienne une fois en ſa vie, que cet Auteur & tant autres ſont formellement contraires à ſes aſſertions.

atriaque ac templa lapidibus conſtructa magnifice plateas etiam, ſtrataſque vias ordine compoſitas, ubi negotiarentur haberent: Eas nunc terras noſtri reperere. Qui Autores fuerint, quomodo res proceſſerit attente audiat quiſquis peregrinarum regionum conditiones, & populi mores ſcire deſiderat.

Pierre Martyr dit préciſement dans ſa deſcription de Jucatan, que la ville parut ſi grande aux Européens, qu'ils la nommerent un ſecond *Caire;* ils étoient dans l'admiration d'y voir des maiſons ornées de tours toutes baties de pierres ou de briques, liées avec du *mortier fait de chaux, couvertes non ſeulement de tuiles*, mais dont les joints de ces dernieres étoient fermés avec du chaume, ou des feuilles d'herbes.

A qui faut-il donc croire, où à M. de P. qui aſſure affirmativement que les Américains ne connoiſſoient pas la chaux, & qu'ils étoient ſi ſtupides, que leur inſtinct même ne leur avoit pas donné l'idée de faire des briques, cuites de *couvrir leurs maiſons*, & d'y faire des ouvertures pour recevoir la lumiere; qu'il eſt naturel de préſumer que les habitans de Cuſco même ne logeoient que dans des che-

tives baraques, puisque *les Princes ſe nichoient entre des tas de pierres, où il y avoit quelques vuides, qu'on veut bien nommer des chambres.* Les temples même du ſoleil de Cuſco, & de Cayambe, *dont les Ecrivains ne comptent les merveilles qu'en s'extaſiant, n'étoient ſelon lui, que de miſerables petits édifices, de huit toiſes de diametre, où l'on entroit par une très-petite porte* & où la lumiere paſſoit par l'eſpace où auroit été le toit, s'ils avoient voulu y en faire un. L'on peut enfin juger, continue M. de P. par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit auſſi merveilleux qu'on le penſe (*). Il faut avouer qu'il eſt admirable dans ſes deſcriptions!

Pierre d'Engleria n'eſt pas le ſeul Auteur à qui M. de P. donne un démenti formel ſur cet article. Jean

(*) Recherches philoſoph. T. II. p. 179.

Gonzalez de Mendoça nous dit dans ſa relation du nouveau Mexique (*) dont la decouverte fût faite par Antoine de Eſpeio en 1582. que les Eſpagnols furent conduits par les Toboſes à ceux d'Juman, qui occupent en grand nombre, une province entiere, logent dans des Bourgs, dont les maiſons ſont *conſtruites de pierres ainſi que leurs toits*, & d'une conſtruction élégante; dans la ſuite de la même deſcription, il dit: qu'il y avoit beaucoup de petites villes ſituées ſur les bords d'un lac, très peuplées, habitées par des Indiens vétus, logés dans des maiſons tres-vaſtes, *ampliſſimas ædes incolebant, & annona abundabant.*

(*) Laet. pag. 310. & ſuiv. ex relat. J. Gonzalez Madriti impreſſa 1489. à Toboſis deducti ſunt Hiſpani ad Jumanos, ſive Patarabuyes, qui frequèntiſſimam provinciam incolunt, domos poſſident lapideas, cum ſuis tectis eleganter conſtructas.

En continuant leur decouverte, les Eſpagnols après deux jours de marche dans de belles forêts, arriverent à une riviere ſur les bords de laquelle ils rencontrerent dix Bourgs où il y avoit plus de dix mille habitans. Ils en furent très-bien reçus. Ayant été conduits dans ces Bourgs, *ils en trouverent les maiſons très-vaſtes, élevées & conſtruites à quatre étages*, dont les appartemens étoient compoſés de chambres, d'antichambres, de veſtibules, & d'etuves contre le froid. Les hommes & les femmes étoient vêtus de toile de coton, & par deſſus, de peaux très-bien préparées, & ſemblable aux habits des Mexicains. Mais ce qui ſurprit le plus les Eſpagnols, par ſa nouveauté, fut de voir ces Indiens chauſſés de ſouliers & de bottes, bien couſus, & faits de cuir, pris du dos de la tête (*), &

(*) Biduum per haſce ſylvas profecti, in de-

que la terre y étoit cultivée avec beaucoup de ſoin.

Comment après cela, M. de P. pourra-t-il nous avancer avec un ton auſſi affirmatif qu'il n'y avoit dans toute l'Amérique que des chaumieres, des cabanes, des taudis bas ſans toit, où l'on ne pouvoit par conſéquent être à l'abri de la pluye, & où l'on ne pouvoit recevoir le jour que par le toit, s'il y en avoit eu un. Qu'il nous explique donc comment il étoit poſſible que

cem pagos inciderunt utrique ripæ appoſitos, in quibus ſupra decem millia hominum agere viſa. Perhumaniter hic accepti, & in pagos deducti, ædes ipſorum vaſtas, & quatuor contignationibus in altum ſubſtructas reperiunt, cum multis atriis, conclavibus, & tepidariis adverſus frigus. Tam mares quam fæminæ goſſypinis tunicis & ferarum exuviis veſtiebantur ad Mexicanorum normam; & quod inſolens barbaris, ideoque Hiſpanis novum viſum, utebantur calceis atque ochreis, quæ exferarunt tergoribus conſuta erant... Studioſe colunt agros.

que des maiſons à quatre étages reçuſſent le jour dans des chambres, des antichambres ou veſtibules autrement que par des fenêtres. Fables que tout cela nous dira-t-il à ſon ordinaire; *le prétendu château où cabanoient* les Rois du Méxique, étoit une *grange* (*), & Mexico, qu'il a plu aux Caſtillans de ſurnommer la Babylonne des Indes, étoit le ſeul endroit qui eut quelqu'apparence de cité; mais les noms magnifiques donnés par les Eſpagnols à de miſerables villages de l'Amérique, ne nous en impoſent plus depuis longtems.

Comme tout le monde n'eſt pas du ſentiment de M. de P. & qu'on ſeroit ſans doute, bien aiſe d'avoir de nouvelles preuves de l'exiſtence de quelques villes en Amérique, au tems de ſa découverte, Alfonſe de Benavides & quelques autres en fourniront plus

(*) Recherc. philoſ. T. II. p. 179 & 202.

d'une; ſans avoir recours à celles qu'a rapportées l'Auteur de la Diſſertation ſur les Américains.

Les Eſpagnols, diſent les Relations (*), entrerent enſuite dans la Province de *Los Cumanes*, où cinq villes étoient ſituées. La plus grande ſe nommoit *Cia*, ſi vaſte qu'elle contenoit cinq marchés publics deſtinés à expoſer les marchandiſes en vente. Les maiſons avoient *un crépi de chaux*, & étoient peintes de differentes couleurs. Le nombre de ſes habitans pouvoit être de vingt-mille.

Dans la Province de *Los Anuyes*, on trouva ſept Bourgs & environ trente mille habitans, qui pour les uſages & les mœurs ne differoient pas de leurs voiſins.

Jean de Onnate trouva dans la Province *d'Acoma* des villes très-bien

(*) Novæ Mexicanæ deſcriptio. e commentariis Alfonſi de Benavides. Laet pag. 312. & ſeq.

bâties, & fortifiées à leur maniere. Après y avoir bâti celle de St. Jean, il paſſa au Lac *Coibas*, ſur la vive duquel eſt une grandiſſime ville, qui occupe ſept lieues de longueur & deux de large, décorée de magnifiques édifices, qui ont communement chacun leur jardin, & leur petit bosquet, & ſont ſeparés les uns des autres, par un foſſé. Ils trouverent dans la place une prodigieuſe quantité de peuple.

Après de tels témoignages M. de P. a-t-il été fondé à dire que l'Auteur, qui a attaqué ſes *Recherches philoſophiques*, a bien plus penſé à déclamer contre l'Auteur, qu'à donner des preuves contre ſon ouvrage?

Revenons à Pierre d'Engleria. De Jucatanam, dit-il, les Eſpagnols furent dans la province de Campeche, où ils trouverent une ville compoſée de trois mille maiſons. Le Roi de l'endroit les reçut parfaitement bien,

& leur ſervit des Cailles, des Perdrix, des Tourterelles, des Canards, des Oyes & des Lapins. Ils virent dans la Campagne des Loups, des Lions, des Tigres, des Sangliers, des Cerfs & des Lievres (*). Les Sauvages donnerent à nos gens des plaques & des bracelets d'or très-bien travaillés (*monilia per pulchre formata*). Ils firent peu de cas des petits miroirs qu'on leur préſenta, parcequ'ils en avoient de plus éclatants, faits de certaines pierres brillantes. Nos gens ne pouvoient voir ſans étonnement, & ſans admiration, les édifices des Indiens, & ſurtout les temples élevés près du rivage, bâtis comme des fortereſſes.

(*) Il y a donc des Lions & des Tigres en Amérique, quoique M. de P. aſſure le contraire, & peut les nommer d'un autre nom, ſi bon lui ſemble.

Ils aborderent enſuite à l'Isle de Cozumella où les habitans avoient les mêmes mœurs que ceux de Jucatanam; aſſemblés comme eux dans des villes, ayant des temples & des maiſons conſtruites de pierres. Les Eſpagnols la nommerent *Isle de Sainte Croix.*

De là ils ſe transporterent aux terres de Colluaco, que les Indigenes nommoient Oloam, ſur la côte de laquelle les Eſpagnols voulurent commercer, & y fonder une Colonie. On y compta quinze villes ſi grandes, que quelques uns aſſurent y avoir vû vingt mille maiſons; que l'on y trouve de tres bons Ouvriers, des Potiers de terre, & d'autres de toutes ſortes, qui y exercent les Arts méchaniques, avec beaucoup d'habilité: *opifices egregios.* Le Roi ſe nommoit *Pontanchan*, & la ville où il

faiſoit ſa réſidence étoit compoſée de quinze mille maiſons.

Les Eſpagnols paſſerent de là dans la partie de la terre ferme, qu'ils nommerent *la Floride*. On trouve dans tous ces pays-là des Indiens habiles & ingénieux dans certains arts: *Opifices ſunt ubique argutiſſimi.*

Dans toutes les Iles voiſines ils portent des bracelets, des coliers & autres ornemens d'or très-bien travaillés (*). Ils ont des raſoirs faits d'une pierre dure, jaune, transparente comme le criſtal. Ces raſoirs coupent auſſi bien, que s'ils étoient faits du meilleur acier. Quand le tranchant eſt émouſſé ils ne les aiguiſent pas en les paſſant ſur une pierre, mais en les trempant ſeulement dans l'eau. Ils ont auſſi une infinité d'au-

(*) Novus Orbis p. 133. & ſuiv.

Ex larvis unam ſecum attulit Franciſcus Chioregattus: ex ea colligere licebit quali polleant ingenio. ib. p. 149.

tres inſtrumens, & outils avec lesquels ils font tant de jolies choſes, qu'il ſeroit trop long d'en faire l'énumération.

Revenons enfin, ajoute Pierre d'Engleria (*). Revenons enfin aux lieux d'où nous ſommes partis, à Jucatanam, Cozumella, Collucana, *ces pays ſi riches & ſi beaux ces champs éliſées nouvellement découverts.*

Tel eſt la deſcription que cet Auteur contemporain nous donne de ces pays que M. de P. s'efforce de nous perſuader n'être qu'une ſolitude immenſe, qui ne préſenta à ces mêmes Eſpagnols que l'aſpect afreux d'un deſert ſtérile, près que dénué d'hommes, & ſur la ſurface duquel, le peu qui y erroient, étoient des hommes ré-

(*) Redeamus ergo unde ſumus digreſſi, ad Cozumellam, Iucataram, ac Collucanam ſive Olloam, terras dites ac Elyſias recenter repertas à quibus diverteram revertor: ubi quanti ſunt momenti tractus illi cognitum eſt. ibid. p. 150.

duits à l'inſtinct animal, abſolument abrutis, ne differant des animaux que par la figure humaine & ne leur étant ſupérieurs que par l'uſage de la langue & des mains Non, M. de P. n'y avoit pas bien réfléchi; quand il nous a donné Pierre Martyr d'Engleria pour garant d'une aſſertion auſſi contraire à ceque cet Auteur célébre nous a laiſſé par écrit. L'auteur des Recherches philoſophiques penſoit-il qu'on l'en croiroit ſur ſa parole?

Quel parti lui reſte-t-il donc à prendre? celui que lui avoit ſuggeré l'Auteur de la Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, pour l'excuſer de mauvaiſe foi, celui de dire que, s'il a lu Pierre d'Engleria, & les Auteurs qui font la deſcription du nouveau monde, il les a lus trop précipitamment, ou avec un eſprit prévenu, & des yeux mal affectés, qui ne lui ont permis d'y voir, que ce

qui étoit propre à étayer une hypothese, enfantée par ſon imagination, un peu trop ennyvrée de tendreſſe pour notre Hémiſphère, & pour ſes habitans (*).

Revenons donc avec Pierre Martyr, à Jucatan, à Cozumella, & à Colluaca. Le detail dans lequel il entre ſur l'expedition des Eſpagnols vient parfaitement au ſujet que nous traitons; il formera un ſurcroit de preuves contre M. de P. & donnera non-ſeulement une idée du Pays & de ſes habitans, mais la raiſon pourquoi les Eſpagnols malgré leur petit nombre, ont vaincu une prodigieuſe multitude d'Indiens, même habitans dans des villes très-ſpatieuſes.

Les Eſpagnols, après avoir fait choix de Fernand Corteze pour les commander, partirent de l'Ile *Cuba* ſur dix Caravelles; montées de cinq

(*) Differtat. p. 21.

cents hommes, & lui donnerent pour Lieutenans Alfonſe Fernand Portocarero, François Montegio, Alfonſe Avila, Alverado, Jean Velaſco, Diegue Ordaſſo: & dirigerent leur route vers l'Occident. François Fernand de Cordoue, & Jean Griſalva avoient déjà eu connoiſſance de cette terre, & de *l'Ile des Sacrifices*, lorsqu'une tempête s'eleva tout à coup, & les porta ſur Cozumella à l'Orient de Jucatan. Il n'y a qu'un port dans cette Ile, & ils le nommerent *le port de S. Jean porte latine.* On y voyoit ſix villes, quoiqu'elle n'aît que quarante mille pas de tour. A l'arrivée des Eſpagnols les habitans ſaiſis de frayeur, ſe ſauverent dans les forêts. Nos gens entrerent dans les maiſons abandonnées & ſe ſaiſirent des vivres du Pays qu'ils y trouverent, ainſi que des vêtemens faits de toile de coton. Les murailles étoient peintes de dif-

férentes couleurs. Ils y trouverent auſſi une quantité de livres (*).

Les Eſpagnols rencontrerent enfin une femme & quelques autres habitans, à qui ils firent dire par un naturel de Cuba, & par trois de Jucatan, que les Eſpagnols en avoient emmenés, lorsqu'ils y deſcendirent la premiere fois, qu'elle allât chercher ſes compatriotes & leur dit de revenir à leur ville, ſans crainte qu'on leur fit aucun mal.

Perſuadés par cette femme, les chefs envoyerent des Députés, qui firent un traité d'amitié, & les naturels du Pays étant retournés dans leurs

(*) Novus Orbis page 150 & ſuiv. Aufugiunt incolæ ad ſylvas nemoroſas; oppida deſerunt præ timore: vacuas domos ingrediuntur noſtri, patriis fruuntur cibis, domorum ornatus variorum colorum, aulæa veſteſque ac lodices, amaccas appellant, ex gonſapio nativo reperiunt. Habent etiam innumeros libros. De his cum cæteris ad novum Cæſarem noſtrum advectis late dicemus.

maiſons, on leur rendit une partie des meubles & autres effets qu'on avoit enlevés. Ils ſont idolatres, & ſacrifient des jeunes garçons & des jeunes filles aux ſtatues *Cemes*, qui ſont des ſimulacres, des Lemures nocturnes. Je demandai, ajoute Pierre Martyr, au Pilote Alaminus, à François Montégio & à Portocarero, députés pour apporter au Roi les préſent qu'on lui envoyoit de ces Pays-là, où ces Indiens prenoient ces filles & ces garçons, qu'ils ſacrifioient. Ils me répondirent qu'ils les enlevoient des Iles voiſines, ou les y achettoient en échange d'or ou d'autres marchandiſes. Car ils n'ont point de monnoye d'or, & ne ſont point tyranniſés, comme nous le ſommes, par l'avarice, & les cruels ſoucis qui accompagnent toujours la folle ambition d'amaſſer des treſors. Ils m'ont raconté la même choſe des Iles *Deſta*

& *Sesta* nouvellement découvertes, où ils élevent des chiens muets, & à museau de Renards, pour les manger. Ils les châtrent même pour les engraisser; & ne gardent qu'un nombre de mâles pour propager, comme l'on fait dans nos Pays à l'égard des Agneaux..... On apprit dans une de ces Iles que sept Européens étoient détenus prisonniers à Jucatan, où la tempête les avoit jettés, & d'où ils n'étoient éloignés que de cinq milles (*). Cortez envoya deux Caravelles montées de cinquante hommes, pour les y chercher. Du nombre de

(*) Ces Européens étoient ceux qui faisoient partie de l'equipage du Navire commandé par Valdivia, lorsqu'il fut à la decouverte des terres, après être parti de Darien. Leur Navire s'étant brisé sur des écueils, de tout l'equipage Valdivia & trente des siens furent les seuls qui entrerent dans la chaloupe. N'ayant ni voiles ni rames, ils furent obligés de se laisser emporter au gré du vent & des vagues de la mer, qui portent à l'occident dans cet endroit-là. Ils errerent ainsi treize jours, sans

ces envoyés étoient des Cozumelliens, qui deſcendirent dans l'Ile. Huit jours s'étant écoulés ſans avoir de leurs nouvelles, on ſoupçonna ou qu'ils avoient été tués, ou qu'on les y retenoit dans les liens: & l'on retourna à Cozumella. Toute l'Eſcadre étoit ſur le point d'en partir, lorsqu'on apperçut un Canot venant de Jucatan. Un des Chrétiens, qui y avoient été detenus ſept ans, étoit dans ce canot: il ſe nommoit Jerome Aquillar, Vandale d'origine. Avec quelle joye il s'embraſſerent mutuellement! Il raconta ſes triſtes avantu-

vivres. Sept perirent de faim; les autres furent portés par les vagues à Iucatan où Valdivia & ſes Camarades furent tués & mangés, excepté Aquillar & ſix de ſes compagnons, qui furent réſervés pour être tués trois jours après. Ils trouverent le moyen de rompre leurs liens, & ſe ſauverent la nuit chez un Roitelet, le voiſin & l'ennemi de celui qui les avoit tenus en captivité; il y furent reçus mais comme eſclaves. Pierre Martyr, raconte cette Hiſtoire dans ſes Decades.

res, & celle de ſes camarades, qu'il avoit tous perdus.

A force de recherches les Collumé-ſiens avoient découvert Aquilar: il ſe chargea de les préſenter au Roi du pays, & leur ſervit d'interprete. Il parla beaucoup des Cozumelliens, & des Eſgagnols après avoir exalté leur Hoſpitalité bienfaiſante pour les étran-gers, & l'affection tendre & ſincere pour leurs amis, les cruautés qu'ils exerceoient envers leurs ennemis, & ceux qui ne vouloient pas ſe rendre à leurs deſirs, il exagera la puiſſance & les forces du Roi de Cozumella & de ſes ſujets, au point que le Roi Taxa-mar d'Jucatan, tout tremblant Com-manda à Aquillar de dire aux Collu-meſiens qu'il vouloit vivre en paix avec eux, & qu'ils pouvoient venir chez lui comme amis. Aquillar le lui promit, & même qu'ils viendroient à ſon ſecours contre ſes ennemis.

Aquillar étant donc parti de là dans le canot dont nous avons parlé, avec trois compagnons que le Roi lui accorda, il fut joindre le Navire Eſpagnol, duquel Alamino étoit Pilote. Ils partirent de Cozumella, & étant arrivés à Jucatan, on deſcendit deux cents hommes ſur le rivage. Les Indiens y accourent, & Aquillar leur propoſe la paix. Ils demandent à quel deſſein les Eſpagnols viennent chez eux. Ils deſirent qu'on leur donne des vivres, dit Aquillar. Les Indiens leur montrerent une grande eſplanade près de la ville, ou ils les engagerent à camper, ils y furent. Le lendemain ou leur apporta dix poules du pays, auſſi groſſes, & d'auſſi bon goût que des Paons, & ſi peu de Mays que dix perſonnes affammées ne s'en ſeroient pas contentées; & leur dirent de ſe retirer promptement, ſans quoi eux habitans viendroient

contre

contre eux en ſi grand nombre, qu'ils ne laiſſeroient échapper aucun Eſpagnol.

Enfin après pluſieurs pourparlers, ne pouvant s'accorder, & la faim preſſant vivement les Eſpagnols, on en vint aux mains. Les Européens bracquerent vingt canons, chargès à mitrailles, contre les Indiens. Le feu qu'ils vomiſſoient, le bruit étonnant de leur exploſion, & le nombre prodigieux d'habitans qui en étoient maſſacrés, étonna tellement les Jucataniens, que les uns ſe jetterent dans l'eau, les autres s'enfuirent dans la ville; où ſe voyant même pourſuivis par les Eſpagnols, ils ne s'y arreterent pas, & abbandonnerent leurs maiſons aux Vainqueurs.

Cette ville eſt ſituée ſur le bord d'une riviere; & le Pilote Alaminus m'a dit continue Pierre d'Engleria, qu'elle étoit compoſée de vingt mille

maiſons. D'autres en diminuent un peu le nombre, mais tous s'accordent à dire qu'elle eſt grande & très remarquable. Les maiſons y ſont ſéparées par des jardins, & conſtruites de *pierres liées avec du mortier fait de chaux, d'ailleurs très-bien bâties quant à l'architecture* (*). On monte aux appartemens par dix ou douze marches, & toutes ſont ſeparées par une eſpace qu'occuperoient trois maiſons; mais cependant la plus part couvertes d'une eſpece de chaume; les autres le ſont de pierres plattes.

Les Jucataniens ont avoué qu'ils étoient au nombre de quarante mille,

(*) *Ad fluminis vipam protentum dicunt eſſe oppidum; quantum non auſim dicere, mille quingentorum paſſuum, ait Alaminus Nauclerus, & domorum quinque ac viginti millium: ſtringuat alii, ingens tamen fatentur omnes & celebre: hortis interſecantur domus, quæ ſunt egrégiè lapidibus & calce fabrefactæ, maximâ induſtria & Architectorum arte.* Nov. Orbis. pag. 157.

lorsqu'ils ont attaqué les Eſpagnols; dont la maniere de ſe battre avec des fuſils & des canons, qui leur étoit abſolument inconnus, avoit vallu la victoire à ceux-ci quoiqu'en très-petit nombre. D'ailleurs ſeize Eſpagnols montés ſur des chevaux, que l'on avoit envoyés à leur pourſuite, ſabroient à droit & à gauche, tous ceux qu'ils pouvoient atteindre, dans la mélée, comme s'ils avoient frappé au milieu d'un troupeau de moutons. Les Jucataniens épouvantés ne ſçavoient que devenir, & n'avoient pas même le tems defaire uſage de leurs fléches: & comment n'auroient-ils pas été ſaiſis détonnement & de frayeur, puisqu'ils s'imaginoient que l'homme & le cheval, ſur lequel étoit le Cavalier, n'étoit que le même animal qu'ils avoient à combattre? & qu'ils regardoient les Eſpagnols comme des Dieux deſcendus du ciel ar-

més du Tonnere, & se faisant précéder de la foudre?

Nos gens demeurerent maitres de cette ville pendant vingt jours; les habitans les passerent à la belle étoile & poursuivis par la faim, sans oser aller attaquer les nôtres, qui avoient soin de faire une garde très exacte.

Les naturels du Pays la nommoient *Pontanchan;* & les nôtres lui donnerent le nom de *Victoire*, en mémoire de celle qu'ils y avoient remportée. On nous a aussi raconté des merveilles de la grandeur, de la beauté & de la magnificence des maisons, que l'on trouve à la Campagne (*) quatre Espagnols entrerent dans une, & s'y

(*) Mira etiam de atriorum ruralium ad delicias inprædiis ædificiorum magnificentia, magnitudine, atque elegantia, cum solariis, impluviis & tabulatis egregiis more nostro; ut quatuor Hispani rurale quoddam ingressi, per horas quatuor in eo vagati fuerint, antequam ipsius exitum ob magnitudinem comperire potuerint. ibid. p. 158.

égarerent pendant quatre heures, de maniere à ne pouvoir en trouver une iſſue, tant elle étoit grande & vaſte.

Au moyen des priſonniers & de quelques interpretes que l'on envoya au fuyards, on leur propoſa de retourner chez eux. Ils y revinrent en effet, & donnerent à nos gens des préſens d'or, & vingt filles Eſclaves.

Les Eſpagnols s'éloignerent de la côte pour aller chercher de nouvelles terres, & aborderent à la Baye découverte par Alaminus ſous le commandement de Griſalva; & qu'ils nommerent *la Baye de St. Jean.* A un mille du rivage, ſur une hauteur, étoit ſituée une ville, que l'on diſoit compoſée de quinze cents maiſons. Les habitans firent mine de les bien accueillir, & les inviterent à venir en occuper la moitié; qu'on la leur cederoit s'ils vouloient promettre de s'y fixer pour toujours. Ils promi-

rent d'y passer quelque tems ; lorsqu'ils retournerent à leurs vaisseaux, le peuple les suivit, & leur dressa des tentes. Cortez envoya Alaminus & François Monteyo avec deux navires pour decouvrir & parcourir les Terres du côté de l'Occident ; il resta à Pontanchan avec le reste de son monde, pour se remettre de leurs fatigues.

Après avoir erré pendant vingt deux jours à travers des courans terribles & des écueils effrayants, ils retournerent joindre leur compagnons. Pendant leur course le Roi de la province appellée *Multoxuma* envoya aux Espagnols un des chefs, qui commandoit dans la ville, dont nous venons de parler ; son nom étoit *Quintalbitor*. Il le fit accompagner de beaucoup de présens en or, en argent & en pierreries parfaitement bien travaillés. Alors on forma le projet d'envoyer au nouveau Roi d'Espagne une depu-

tation, ſans en donner avis à Dieſco Velaſque, qui les avoit chargés de l'expédition qu'ils venoient de faire, & de charger leurs députés d'engager le Roi à les employer pour établir une colonie dans le Pays où ils étoient.

Il y eut des altercations mais enfin on arrêta l'execution du projet. Cortez fut élu Gouverneur de la nouvelle colonie : on fixa le lieu de ſon établiſſement, & l'on députa au Roi d'Eſpagne Portocarero, Montegio & le Pilote Alaminus. Quatre des principaux Jucataniens & deux de leurs femmes partirent volontairement avec eux pour l'Eſpagne, où ils porterent au Roi les préſens dont nous allons donner le détail. Commençons par les livres, qui étoient en grand nombre, dit Pierre Martyr (*).

(*) Diximus libros habere gentes has : libros attulerunt una cum cæteris muneribus, hi colluaca-

Ils ſont compoſés de la ſeconde écorce des arbres; & comme en ſéchant elle devient presque ſemblable à une toile très claire, ou à un retz, ils rempliſſent les vuides avec une matière gommeuſe extrémement ſouple & tenace. Pendant qu'elle eſt molle, ils l'etendent comme ils veulent; lorsqu'elle eſt endurcie, ils y couchent un enduit leger de plâtre très-fin. Ils y écrivent ainſi cequ'ils veulent, & l'effacent avec une éponge, ou un morceau d'étoffe, lorsque la fantaiſie leur en prend, pour écrire de nouveau par deſſus.

Ces livres ne ſont pas reliés en feuïllets comme les nôtres: ce ſont

næ novi coloni, procuratores nuntii multos. Scriptibilia ſunt eorum folia ex interiore arborum cortice &c. ibid. p. 162. & ſeq.

S'il étoit vrai que les premiers Américains conduits en Eſpagne y fuſſent devenus enragés, comme le dit M. de P. T. I. v. 73. Pierre Martyr nous en auroit dit quelque choſe.

des bandes assez larges, longues de quelques coudées, composées de plusieurs feuilles ajustées bout à bout bien quarrément & collées ensemble avec une colle flexible. Ces differentes feuilles sont arrangées si joliment, que nos plus adroits Relieurs ne le feroient pas mieux. En quelqu'endroit qu'on ouvre le livre, il présente toujours deux surfaces écrites, ou, comme nous disons, deux pages; deux autres sont par dessous, & ne paroissent que lorsqu'on developpe la feuille; car le même feuillet en a plusieurs, qui lui sont attachés.

Les caractères qu'ils employent, sont très-differens des nôtres. Ce sont des figures de dez, d'hameçon, lacqs, d'étoile, & d'autres choses, qu'ils placent successivement en ligne droite, comme nous arrangeons nos caractères, pour former nos mots &

diſcours. Ils ont quelque reſſemblance avec l'écriture des Egyptiens.

On voit dans les interlignes des figures d'hommes & d'animaux, & comme on y en trouve qui répreſentent des Rois & des chefs de leur pays, il eſt à croire que ces livres contiennent leur hiſtoire.

Ils nous imitent en cela continue notre Auteur; car parmi nous, pour donner plus de relief à nos livres, & exciter plus d'envie de les achetter, on y met le portrait des auteurs, ou des perſonnes mêmes, quoique ſouvent fabuleuſes, dont il eſt parlé dans le livre; on en decore la couverture pour plaire aux yeux. Avoir les livres fermés, on les prendroit pour les nôtres.

Ils en ont où leurs loix ſont écrites; d'autres renferment leurs rits, leurs cérémonies, leurs uſages: d'autres traitent *des obſervations aſtrono-*

miques, & des calculs des tems, & des saisons propres à semer & à cultiver la terre. Ils nomment un mois *Tona* du nom de la Lune en leur langue; & quand ils parlent de plusieurs mois, ils disent *tonas*. Ils donnent au jour le nom de *Soleil*, qu'ils appellent *Tonaticus*: ainsi chez eux autant de jours sont autant de Soleils. On ne sçait trop la raison, pour laquelle ils partagent l'année en vingt mois, & les mois en vingt jours; & commencent leur année au coucher des Pleyades..... Heliacus Virgiliarum.

Nous avons, je pense, assez parlé des livres dit Pierre d'Engleria, disons deux mots des autres présens, que l'on a apportés au Roi d'Espagne. De ce nombre étoient deux plaques, l'une d'or, l'autre d'argent, toutes deux rondes & ayant la forme d'une grande meule de moulin, mais mince.

Elles étoient à peu près de même grandeur, & peſoient vingthuit poids de Caſtillans. Celle d'or eſt de trois mille huit cents. Le Caſtillan eſt une monnoye d'or qui peſe plus que le tiers d'un Ducat. Au centre de ces plaques eſt repréſenté un Roi aſſis ſur ſon thrône, vêtu jusqu'aux genoux. Dans le goût à peu près que les Peintres nous peignent les Genies Lemures. Tout le reſte de la plaque eſt parſemé de branches & de fleurs peintes. Les métaux dont elles ſont compoſées, ſont ſans alliage, & ces deux plaques ſont à peu près du même poids.

On apporta auſſi beaucoup d'or brut en grains gros comme des pois: deux colliers d'or, faits l'un de huit chaines, dans lesquels ſont enchaſſés deux cents trente pierres fines rouges, qui ne ſont cependant pas des rubis, cent quatre vingt trois pierres vertes, qui

ne ſont pas des émerandes. Mais on les eſtime autant dans ce pays-là. A leurs bords ſont attachées vingt-ſept petites clochettes d'or, où l'on a incruſté quatre figures en pierres prétieuſes; les battans ſont auſſi d'or. L'autre eſt compoſé de quatre chaines d'or, decorées de cent deux pierres rouges, & de cent ſoixante & dix pierres vertes: vingt ſix clochettes pendent de ſes bords. Au milieu du collier ſont placées dix grandes pierres prétieuſes enchaſſées dans de l'or, & cent petites houpes en forme de battans admirablement bien travaillés, y ſont ſuſpendues. Des brodequins de cuir de diverſes couleurs au nombre de douze, les uns garnis d'or, les autres d'argent, quelques uns de pierres fines de différentes couleurs, & au pourtour duhaut ſont auſſi attachées des petites clochettes d'or: des bonnets en tiare ou mitre, decorés de

pierres, qui reſſemblent à des Saphyrs. Je paſſe ſous ſilence des aigrettes, des ceintures de plumes. *Mais il faut avouer que ſi les hommes ont jamais acquis de la gloire dans les arts par des travaux de cette eſpece, les artiſtes de ces Pays-là méritent qu'on leur adjuge la palme* (*).

Dans tous ces ouvrages, je n'admire point l'or ni les pierreries: c'eſt le travail, l'adreſſe, l'habileté & le génie des artiſtes bien ſupérieurs à la matière, qui me frappent d'étonnement & d'admiration. J'ai vû mille choſes de cette eſpece, ſi belles qu'il

(*) Siquid unquam honoris humana ingenia in hujuſmodi artibus ſunt adepta, principatum jure merito iſta conſequentur. Aurum gemmaſque non admiror equidem: ſed qua induſtria, quove ſtudio ſuperet opus materiam ſtupeo: mille figuras, & facies mille perſpexi, quas ſcribere nequeo. Quid oculos hominum ſua pulchritudine æqui poſſit allicere, meo judicio vidi nunquam. ibid. p. 167.

ne m'eſt pas poſſible d'en donner la deſcription. Je n'ai jamais rien vû dont la beauté puiſſe faire une impreſſion auſſi agréable, & procurer aux ſpectateurs une ſenſation plus flatteuſe (*).

Les plumes de leurs oiſeaux ſont d'une beauté ſurprenante, & nous les admirons comme ils feroient celles des queues du Paon & du Faiſan. Avec celles des oiſeaux de leurs pays, ils font des aigrettes, des plumets & beaucoup d'autres choſes très-artiſtement travaillées; & tous leurs inſtrumens ſont d'or. Parmi les préſens qu'ils nous ont apportés, ſe trouvoient deux caſques, couverts de pier-

(*) Ibid. p. 358. & ſuiv.

Ceux qui ont lu les Recherches philoſophiques ſur les Américains & la Défenſe que leur Auteur en a donnée au public, doivent être bien étonnés de voir Pierre d'Engleria & lui dans des ſentimens ſi oppoſés. Pour mettre le lecteur plus à portée d'en juger, nous donnerons en abrégé ceque ce dernier a dit du genie des Américains; le parallele formera un ſingulier contraſte.

res verdâtres: l'un étoit bordé de clochettes d'or, ſuſpendues à des l'ames de même matière. L'autre étoit décoré de ſemblables pierres; mais il y avoit vingt-cinq clochettes d'or; ſur le ſommet étoit poſé un oiſeau à crête verte & dont le bec, les yeux & les pieds étoient d'or. Quatre tridents ornés de plumes de différentes couleurs. Les dents faites de pierres pretieuſes, ſerrées avec des fils d'or. Un grandiſſime ſceptre tout orné de pierreries & de deux clochettes d'or. Un braſſelet de même metal; des ſouliers de cuir de cerf couſus avec du fil d'or, & ayant une ſemelle blanche; un miroir fait d'une pierre brillante, d'un blanc verdâtre, ayant une bordure d'or. Une figure de Sphinx d'une pierre transparente environnée de fils d'or; la tête d'un très-gros Lezard & deux grandiſſimes poulies, deux Canards, & pluſieurs

eſpeces

eſpeces d'oiſeaux, le tout d'or, ainſi que quatre grands poiſſons à groſſe tête; & une Verge de laiton; le tout décoré admirablement de plumes de differentes couleurs. Ils ont auſſi apporté vingtquatre grands ou petits boucliers d'or & cinq d'argent. Une mitre ou bonnet orné de plumes; au devant duquel eſt une lame d'or, où eſt répréſentée l'Idole *Zemi*. Cette figure eſt accompagnée de quatre autres, & de lames d'or poſées en croix. Des têtes de Lions, de Tigres, de Loups &c. formées d'oſier, couvert des peaux de ces animaux, parfaitement bien apprêtées; des couvertures de coton, les unes blanches, les autres noires, d'autres de diverſes couleurs; deux ſont ornées de fils d'or & de pierreries, & trois de plumes artiſtement arrangées, en forme de Damiers & de dez ce qui prouve qu'ils en connoiſſent le jeu & l'uſage: d'au-

tres couvertures ou tapis, ainſi que des tapiſſeries, & des vêtemens tant de deſſus que de deſſous, en uſage dans leur pays; enfin beaucoup de choſes, dont la vûe faiſoit un ſenſible plaiſir, & dont un plus long détail pourroit devenir ennuyeux.

Il nous reſte encore deux mots à dire de l'Ile Hiſpaniola la premiere qui fut découverte, & d'où on eſt parti pour découvrir les autres. Les habitans y ſont aujourd'hui en petit nombre, parce que les uns ont péri dans les mines, au lieu de s'occuper à y cultiver la terre; ce qui en a fait mourir de faim; d'autres ſont morts dans les combats qu'ils ont eu à ſoutenir; un grand nombre a ſuccombé, atteints d'une maladie, encore inconnue aujourd'hui (1518.) & pour dire la vérité, l'infatiable avidité de l'or a engagé les Eſpagnols à exceder inhumainement de travail dans les mines,

& de fatigues hors de là, ces pauvres miſerables Indiens, qui après leurs ſemailles faites, ne s'occupoient que de la chaſſe, de la pêche & de leurs danſes, pour leurs plaiſirs & leurs amuſemens..... On nous raconte des choſes admirables de cette Ile; il eſt étonnant comment tout ce qui on y a tranſporté a proſpéré. Les cannes de Sucre, qui en Eſpagne, dans les meilleurs terreins, à Valence même, ne viennent qu'au nombre de cinq ou ſix ſur une même racine, pouſſent jusqu'au nombre de trente dans l'Ile Hiſpaniola. La quantité des quadrupedes y eſt devenue immenſe, & le froment y a ſi prodigieuſement réuſſi, qu'il donne cent pour un: La vigne même y vient très-bien, quand on la plante ſur des collines expoſées au Nord. Nous avons parlé aſſez au long dans nos decades, des forêts, des fruits & des autres

biens que la nature a prodigués à cette heureuse Ile.

Pierre Martyr d'Engleria finit ainsi sa relation de la découverte des Iles; au nombre desquelles il met Yucatan. Les Espagnols ainsi que les habitans naturels de ce pays-là la croyoient encore telle, dans le tems que l'Auteur, que nous venons de citer, écrivoit son histoire; mais, quand on en eût acquis une connoissance plus exacte, on reconnut que c'étoit une Peninsule.

François Hernandez de Cordoue la découvrit & voulut aborder au Cap nommé *Cotoché*, puis à *Quimpech*, que les Espapnols ont nommé *Campeche*; mais Hernandez y fut si mal acceuilli des Indiens que la plûpart de ses compagnons de voyage y périrent; ceux qui purent s'en sauver, retournerent à l'Ile Cuba.

Jean de Grisalva y descendit ensuite du côté de l'Ile Cozumell; où il

fut très-surpris de trouver des temples & des édifices construits en pierres; delà il fut à Pontanchan, où les Indiens formerent tant d'obstacles à sa descente, & à son établissement, qu'il fut contraint d'y renoncer.

Hernandez Corteze y fut envoyé quelque tems après, & y aborda aussi par Cozumelle; ou étoit Jerome d'Aquilar, dont nous avons parlé, qui y avoit appris la langue du Pays, & qui lui fut d'un si grand secour pour son expédition de la nouvelle Espagne.

Enfin François de Monteyo l'un des trois députés pour porter au Roi d'Espagne les préfens, dont nous avons donné le détail, obtint de ce Monarque un Diplome pour s'emparer de tous ces pays-là au nom de sa couronne, Monteyo y descendit du côté de conil, & fut ensuite vers la Terre ferme par Chacua, Yzamal, Campeche & Champaton.

C'eſt dans cette Peninſule que les Eſpagnols trouverent en uſage des cérémonies, qui ont beaucoup d'affinité avec celles du baptême des Chrétiens. On y adminiſtroit à tous les Indiens cette eſpece de baptême, dès qu'ils avoient atteint l'âge de trois ans; & aucun ne pouvoit ſe marier ſans avoir reçu cette ablution. On y transporta dans la ſuite des beſtiaux de toutes eſpeces, qui y ont multiplié prodigieuſement, & proſpéré parfaitement (*). Le Pays n'eſt donc pas mortel aux animaux, & ils n'y degenerent pas, comme l'aſſure M. de P. (**). Il n'eſt pas moins favorable aux hommes; ſi nous en croyons Herrera, qui nous dit qu'un Franciſcain Miſſionnaire y a vû un Indien, qu'on lui di-

(*) Laet, Liv. 5. Ch. 27. page 172.

(**) Rech. philoſ. T. I. p. 4. 5. 8. 13. & ſuiv. T. II. p. 153.

ſoit avoir atteint l'âge de 300. ans qu'il étoit ſi courbé que ſes genoux touchoient à ſon menton, & que ſa peau étoit ſi dure & ſi ridée qu'elle étoit comme couverte d'écailles: qu'il y a vû un autre Indien âgé de 140. ans, & un de 120. (*).

Tel étoit donc l'état de l'amerique au moment de ſa découverte, excepté, vers l'iſthme de Panama, & quelques autres cantons. Car dans le nouveau continent comme dans l'ancien, il y a des bons & des mauvais pays, des forêts, des marécages, des terres arides & ſtériles, des campagnes riantes & agréables; mais l'on auroit tort de calquer le portrait de l'Europe ſur celui de la Laponie, ſur celui de quelques terreins marecageux d'Italie, ou de quelques pays du Nord. C'eſt cependant ce qu'a fait M. de P. dans ſes

(*) Laet p. 273. Herrera. Décad. 3. Liv. 3. Chap. 4.

Recherches philoſophiques & dans la defenſe de cet ouvrage (*). Dans les Recherches philoſophiques il nous dit, que le climat de l'Amerique au tems de ſa découverte, étoit abſolument contraire aux Quadrupedes, pernicieux aux hommes abrutis, énervés, & viciés dans toutes les parties de leur organiſme d'une façon étonnante; que la terre ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un deſert ſtérile & immenſe; que dans les parties méridionales, & dans la plûpart des Iles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrumpues, malfaiſantes & même mortelles; que les animaux y étoient abâtardis; ceux d'origine Européenne devenus rabougris, dégradés, & que les cochons ſont les ſeuls qui y ayent réuſſi: qu'entre les

(*) Recherch. philoſ. T. I. p. 4. 5. 8. 13. 14. & ſuiv. T. II. p. 153. & ſuiv.

végetaux exotiques importés en Amérique, les arbre à noyaux, comme les amandiers, les pruniers, les cerisiers, les noyers n'y ont presque pas réussi, que les pêchers & les abricotiers n'ont fructifié que dans l'Ile de Juan Fernandez, & ont dégéneré ailleurs; que notre seigle & notre froment n'y ont pas pris, si non dans quelques parties du Nord; que les hommes de ce vaste continent n'ont que la figure humaine, que c'est les réduire à leur juste valeur que de leur accorder un instinct animal; que la dégéneration & la dégradation de la nature humaine y a atteint jusqu'aux Créoles, incapables des sciences malgré tous les soins qu'on a pris de les instruire; qu'enfin les uns & les autres sont inférieurs en tout au moindre des Européens; que toute espece de culture essayée sur eux depuis trois siecles n'a pu réussir, & qu'aucun n'a pu parvenir à aucune

ſcience, & à l'exécution d'aucun art, ou métier; qu'ils ſe tapiſſent encore, au ſein de la miſere, dans d'affreuſes cabanes, qu'ils conſtruiſent auſſi mal adroitement que faiſoient leurs ayeux au tems de Chriſtophe Colomb (*), que toutes les langues de l'Amérique ſont ſi bornées, ſi des tituées de mots, qu'il eſt impoſſible de rendre par leur moyen un ſens métaphiſique; & qu'il n'y en a *aucune* dans la quelle on puiſſe compter au dela de trois (**), que dans toute l'Amérique Mexico ſeule pouvoit avoir l'air & l'apparence d'une cité, qu'on n'y a découvert, aucuns veſtiges de Villes Indiennes (***) & qu'enfin s'il y en avoit eu quelques unes, ce qui n'eſt pas, on en auroit du moins vû les ruines & conſervé quelques noms. Que les Peruviens

(*) ib. p. 163.
(**) ib. p. 162.
(***) ib. p. 202.

n'avoient conſtruit d'autre bourgade que Cuſco, & qu'ils ne compoſoient qu'une petite nation diſperſée ſur une ſurface immenſe; que tout ce que tant d'écrivains ont dit de leur induſtrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement & de leur bonheur ſont des fables, qui ne méritent pas que M. de P. s'arrêtent à les refuter (*) que de tous les livres Indiens, il n'étoit échappé des mains du *Barbare Sumarica* premier Evêque de Mexico, qu'un ſeul exemplaire, qu'on avoit deſtiné à remplir la curioſité de l'Empereur Charles-Quint; mais qui ne fut pas ſatisfaite, parce que le navire chargé de porter cet ouvrage, fut pillé par un armateur françois (**), que ces livres ne pouvoient contenir une hiſtoire chronologique, puisque

(*) ib. p. 193.
(**) ib. p. 196.

les Mexicains manquoient de mots dans leur langue pour compter au delà de dix (*) qu'enfin la vigne n'aprospéré en aucun en droit (**).

Après avoir lu ce que nous avons rapporté des premieres rélations de la découverte du nouveau monde, que M. de P. donne pour ſes garants, pourroit-on croire qu'il eût fait de l'Amérique un portrait auſſi different de ceux qu'en ont fait Colomb, Veſpuce, Pierre Martyr & tant d'autres contemporains ? s'imagineroit-on qu'il eut oſé s'exprimer dans les termes ſuivans (***). "Il n'y a qu'à „jetter un coup d'oeil ſur les Auteurs

(*) ibid. pag. 199. Quand M. de P. leur fait la grace de leur accorder des mots pour compter juſqu'à dix, avoit-il deja oublié, qu'il avoit dit ſept pages avant, qu'il n'y avoit point de langue dans toute l'Amérique qui fournît des mots pour compter audela de trois. Les contradictions ne lui coûtent rien.

(**) Défenſe page 56. &

(***) ib. p. 57.

„que le critique cite, dans sa disser-
„tation, pour se convaincre que ce
„n'est pas dans de tels livres qu'il a
„pu puiser des connoissances sur l'an-
„cien état de l'Amérique: *tandis que*
„*l'Auteur des Recherches philoso-*
„*phiques a taché de s'instruire en li-*
„*sant ce qui a été écrit depuis Pierre*
„*d'Engleria & Vespuce jusqu'à nos*
„*jours; mais dit le critique, il a*
„*fait ses lectures rapidement & en se*
„*jouant.* A cela je répond, qu'on
„n'est pas soupçonné de s'être trop
„hâté quand on a employé neuf ans
„à faire deux petits volumes: en vé-
„rité de pareilles imputations, hazar-
„dées par quelqu'un qui a écrit une
„brochure en trois heures, paroi-
„sent extrêmement déplacées."

Et moi je réponds à M. de P.: si l'on ne peut vous soupçonner de vous être trop hâté, dans la lecture de ces Auteurs & dans la composition de vos

deux volumes, je ne ſçai comment on vous excuſera de mauvaiſe foi; car vous vous y êtes ſurieuſement & bien hardiment joué de la vérité. N'accuſez plus l'Auteur de la Diſſertation d'avoir confondu les époques (*). Les Auteurs parlent pour lui: c'eſt vous qui l'accuſez mal à propos (**) de n'avoir pu ſe mettre dans l'eſprit que l'Auteur des Recherches philoſophiques parle prèsque toujours de cet état, où l'on trouva le nouveau Monde à la fin du quinzième Siècle, & au commencement du ſeiziéme; & d'avoir, au lieu de penſer en philoſophe, préféré le plaiſir de noircir l'Auteur des Recherches philoſophiques, à celui de conſiderer les plus étonnans effets de la nature (***).

(*) ib. p. 58.
(**) ib. p. 69.
(***) ib. p. 70.

Pour en convaincre le Lecteur ajoutons de nouvelles preuves contre M. de P. il eſt aiſé de les entaſſer; puisqu'on ne ſçauroit ouvrir les anciennes relations, ſans y lire quelque choſe de contradictoire à ſes aſſertions.

CHAP. III.

Des Villes, des Palais, des Maiſons des Américains, de la fertilité & de la beauté de nouveau continent.

M. de P. a relégué tous les anciens Américains dans des forêts immenſes, dans des plaines marécageuſes, ſur des montagnes ſtériles & dans des deſerts affreux, où les quadrupedes-mêmes étoient perpétuellement perſécutés par la faim, & par l'intempérie d'un air ſi mal ſain & ſi corrompu qu'il étoit pernicieux

& même mortel aux animaux, & aux hommes, errants toujours accompagnés de la misere, ou trainant dans des cabanes & des taudis la vie la plus affreuse, au milieu des lézards, des Couleuvres, des Serpens, d'une infinité de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & par l'activité de leur poison. On diroit que M. de P. a copié de la description que Virgile nous a donnée de l'Enfer (*) celle qu'il nous a presentée de l'Amérique. Les Auteurs des rélations nous en parlent sur un ton bien

(*) Eneid. Lib. VI. Vers 273. & suiv.

Vestibulum ante ipsum primisque in foribus orci
Luctus & ultrices posuere cubilia curæ:
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus & malesuada fames, & turpis egestas
. . . . . *Discordia Demens*
Vipereum crinem vittis innexæ cruentis . . .
Multaque præterea variarum monstra ferarum
. . . . . *ac bellua Lernæ*
Horrendum stridens, flammisque armata Chymæra,
Gorgones, Harpiæ. . . . .

different. Ils nous apprennent qu'au tems de la découverte, on y a trouvé diverſes nations policées, des Villes, des Palais, ou leurs ruines, des Bourgs, des Villages, des terres cultivées, des pays agréables, fertiles dont la beauté raviſſoit ceux qui les avoient découverts. Nous en avons déjà rapporté pluſieurs preuves, en voici d'autres pour conſtater l'état de presque tous les Cantons de la vaſte étenduë du nouveau Monde, depuis le Canada juſqu'au détroit de Magellan.

Nous avons vû ci-devant que l'Ile S. Domingue, celles de Cuba & de la Jamaique étoient au tems de leur découverte, des pays fertiles autant qu'il eſt poſſible de l'être, *ſolo gaudet admodum fœcundo*, dit Acoſta lib. 2. Ch. 13. qu'elles fourmilloient d'habitans, que l'air qu'on reſpiroit dans ces Iles étoit ſain & ſalubre. *Salubritate aëris, ſoli ubertate, & pla-*

nicie agri peramæna. Oviedo lib. 17. Cap. 2. *Regio peramæna perquam ſalubri ſolo & uberrimo*, dit Herrera Decad. 1. l. 9. cap. 15. En parlant de la Jamaïque, ce dernier Auteur dit Dec. 1. lib. 6. ch. 3. cette Ile ne produit point de froment, ou en produit très-peu; mais on y trouve toutes les autres choſes néceſſaires à la vie; l'yuca dont on fait la caſſave, y vient en ſi grande abondance qu'on pourroit la regarder comme le grenier des autres Iles. Le coton & les fruits de toutes eſpeces tant originaires du Pays, que ceux qu'on y a transportée d'ailleurs y proſperent admirablement, & dans une abondance prodigieuſe. Ces témoignages étant plus que ſuffiſants, pour prouver à M. de P. que dans les Iles de l'Amérique la terre n'étoit pas couverte d'eaux corrompées, malfaiſantes & même mortelles; nous n'en parlerons pas dans la ſuite.

Dans le Canada ceux qui ne vivoient que de chaſſe habitoient le long des deux rives du fleuve S. Laurent; mais ceux qui étoient établis au deſſus de la Cataracte de St. Louis, les Algonquins, les Ochaiſtaguins, les Iroquois & beaucoup d'autres cultivoient des terres, & ramaſſoient les grains dans des greniers (*).

Jean Smith dans ſon commentaire; ou deſcription de la nouvelle Angleterre, nous apprend (**) que la nation des Maſſachuſets étoit encore de ſon tems extremement nombreuſe, qu'ils

(*) Laet l. 2. ch. 2.

(**) Laet ex Commentario Dicto, Lib. 3. Cap. 2. & 4. nam qui ſoli ubertatem, tot arva, tot hortos, tam proceres arbores, & imprîmis ſalubre cœli temperamentum, indigenarum robur, agilitatem & ſanitatem ad animum revocaverit, haud aliter poterit judicare quam hanc Regionem cœli ſoliique bonitate cum laudatiſſimis Europeæ meritò poſſe comparari.

Paulo ulterius, inſigne promontorium Trabigzanda vaſtè in altum ſe projicit. Hoc promontorium

y avoient plus de vingt Villages ou Bourgs conſiderables, & qu'ils cultivoient des terres, qui produiſoient tout cequi eſt neceſſaire à la vie. Le terrein y eſt agréablement varié par des douces colines, & des plaines admirables; qu'on peut la comparer avec raiſon aux plus beaux pays de l'Europe; qu'on peut même le regarder comme un *Paradis* terreſtre, puisqu'il n'y en a point de plus fertile & de plus charmant.

Le même Auteur s'exprime dans des termes à peu près ſemblables à l'égard des rives du fleuve *Manhates*, ainſi nommé par les naturels du Pays, & *Montaigne* par les autres. Voyez liv. 3. ch. 10.

prætervectis Maſſachuſetorum provincia occurrit, quam hujus tractatus Paradiſum haut immerito dixeris; arva hîc frugum feracia penè innumera, & littora ſtringentibus, vix aliud ſe ſe offert amœnius aut fœcundius.

Jean Smith nous assure encore que l'Asie, l'Europe, & l'Afrique n'ont rien qui surpasse la Virginie, pour la température du Ciel & la bonté du Sol (*).

Thomas Heriott fait les mêmes éloges de ce pays-là, & nous assure en preuve, que la tige du Mayz que les Virginiens appellent Pagatowi, s'éleve jusqu'à la hauteur de dix pieds, porte trois & quatre épics chargés de six à sept cents grains. Avec quels yeux M. de P. a-t-il donc considéré ces Pays là, pour n'y voir que des deserts immenses, arides & stériles, & un terrein inondé d'eau bourbeuse

(*) Virginia, in quam Angli nostri anno 1606. colonias deduxerunt à trigesimo septimo ad trigesimum novum septentrionalis latitudinis gradum secundum littus exporrigitur. . . . Interior regio nulli Europeæ, Asiæ aut Africæ regioni secunda est, sive multitudinem pulcherrimorum & navigabilium fluviorum spectes, sive cœli solique bonitatem. ibid. Cap. 16. & 22. ex Hæriotto.

& pernicieuſes aux hommes & aux animaux, un climat abſolument contraire à la vie & ſi ſterile que la Colonie angloiſe fut, dit-il (*) contrainte de retourner en Europe, faute de vivres?

Hernandes à Soto & Antoine Herrera n'ont rien vû de tout cela dans la Floride, qu'ils nous répréſentent comme un très-beau pays, un pays fertile & très peuplé, où l'on ne trouve aucun marécage, où les Bourgades étoient très frequentes, & où l'on trouvoit toutes les choſes néceſſaires à la vie (**). Ce pays, qui eſt celui des Apalachites (dont il eſt parlé dans la Diſſertation ſur les Américains) étoit ſi peuplé, lorsque Her-

(*) Défenſe de M. de P. page 68.

(**) Laët de Florida Cap. 4. fertilis erat illa regio, neque ullis paludibus impedita, Temperies cæli commoda hîcerat, ſolum fertile, cultum & Mayzii atque leguminum feraciſſimum, amnes piſcoſi, indigenæ robuſti & bellaces.

nandes à Soto le parcourut, après y avoir passé l'hyver, que *Cofachi*, qui commandoit sur un territoire de son nom, lui donna quatre mille Indiens, pour porter ses bagages, & un nombre égal de guerriers, pour l'accompagner jusqu'à la Province de *Cofachiqui* (*).

Lorsque Jean de Villalobos entra dans la Province de *Coza*, il trouva près du chef lieu, un des Rois, à la tête de mille Indiens, tous coeffés de bonnets ornés de plumes dont les differentes couleurs & l'arrangement formoient le coup d'œil le plus agréable.

(*) Inde decem dierum itinere adverso flumine juxta ripas ascendens, solum fertile, & quietas gentes peragrando, *Achalaqui* provinciam adiit. Properantem hinc ad *Cofachi* provinciam. Ea duorum germanorum fratrum *Cofæ* & *Cofachi* parabat imperio; à quibus perhumaniter sunt susceptí: Cofachi insuper quatuor millia suorum, qui impedimenta bajularent, totidemque bellatores Hispanis adjunxit, qui illos in *Cofachiqui* provinciam deducerent. ibid. Cap. 5.

La bourgade étoit compoſée de cinq cent maiſons, & tout la territoire étoit d'une fécondité étonnante. Villalobos envoya quelques Eſpagnols juſqu'au Bourg *Mavilla ;* qu'ils trouverent plus fortifié qu'aucun de la Floride. Delà ils furent à un autre lieu, qui n'avoit que quatre vingt édifices, mais ſi vaſtes que mille hommes y auroient pu loger. Il étoit environné d'une enceinte faite de poutres entrelaſſées, & les vuides remplis de terre battue, dans le gout de nos fortifications. L'on y voyoit des tours d'eſpace en eſpace, à quatrevingt pas de diſtance les unes des autres (*).

Les Rélations du Capitaine Ribaud & de M. de Laudonniere ſont abſolument conformes à ceque nous venons de rapporter ; nous renvoyons le Lecteur à la Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, & aux remarques

(*) ibid. Cap. 6.

plus particulieres, que nous ferons ci-après ſur la défenſe de M. de P. où nous prouverons que la famine qu'eſſuya Ribaud & ſes Compagnons pendant leur retour en france, ne fut pas occaſionnée par la ſtérilité du Pays, d'où ils étoient partis, comme veut nous l'inſinuer l'Auteur dans ſa défenſe (*).

Paſſons à d'autres cantons de l'Amérique, & voyons ſi les parties Occidentales du nouveau continent ſont plus déſertes, & plus ſtériles que les Orientales.

M. de P. nous aſſure poſitivement (**) qu'on ne découvrit dans le Mexique au tems de la conquête qu'en fit Cortez, aucun veſtige de villes Indiennes, & qu'il eſt ſur que Mexico étoit le ſeul endroit qui eut quelqu'apparence de cité: que d'ailleurs, ce

(*) Page 67. & 68.
(**) Recherch. philoſ. T. II. p. 202.

n'étoit qu'une pure bourgade, & le prétendu château, où cabanoit les Rois Mexicains, une grange; que Cortez n'y trouvant pas où ſe loger, y fit conſtruire à la hâte, l'hôtel qui y ſubſiſte encore. Cequ'il y a de ſurprenant, c'eſt que M. de P. nous le dit, après avoir aſſuré qu'il n'a parlé que d'après les Relations des Auteurs contemporains, qui nous diſent préciſément le contraire. On en trouvera la preuve complette dans les narrations de Cortez, inſérées dans le *Novus Orbis* que j'ai déjà cité. Voici l'abrégé de ſon expédition.

Ferdinand Cortez partit de la ville appellée *Cimpual* ou Cempoal par les Indiens, & *Seville* par les Eſpagnols, accompagné ſeulement de cinq cents hommes de pié, & de quinze chevaux: tous gens d'elite, & bien déterminés. Avant que d'en partir, Cortez avoit bâti un fort dans le Pays,

& s'étoit assurée de l'affection des habitans, qui s'étoient volontairement soumis à lui, charmés de saisir l'occasion de se soustraire à la domination de Muteezuma; parceque ce Prince prenoit leurs enfans pour les sacrifier à ses Idoles. La plûpart des principaux, & nombre d'Indiens l'accompagnerent, & lui furent d'un grand secours (*). Cette province de Cinpual pouvoit mettre sur pié cent cinquante mille combattans; on y comptoit cinquantes Bourgs ou Bourgades. Cortez disoit par tout où il passoit, qu'il étoit envoyé par le Roi d'Espagne, dont il exaltoit extraordinairement la gloire & la puissance, uniquement pour aller voir Muteezuma; celui-ci à qui ces discours étoient parvenus, avoit donné ordre qu'on

(*) Aliquos ex primatibus cum quibusdam aliis, qui mihi in itinere non parum profuere, mecum duxi. Nov. Orb. p. 182. & 183.

reçût bien Cortez & ſa troupe, dans tous les lieux de ſon obéiſſance (*). A l'aide de ce prétexte il traverſa la province Sienchimal, où il y avoit une ville conſidérable & très fortifiée, à laquelle on ne pouvoit arriver que par un chemin fait en forme d'eſcalier; parcequ'elle eſt ſituée ſur la croupe d'une montagne très-rude. On voyoit dans la plaine pluſieurs Bourgs & Bourgades compoſés les uns de cinq cents, les autres de trois, quelques unes de deux cents maiſons ſeulement, où les Eſpagnols furent toujours parfaitement bien reçus.

(*) Illi me grato exceperunt animo, & neceſſaria ad proſequendum cæptum iter contribuere: indicaruntque eos optime ſcire, quod ad eorum dominum Montezuma inviſendum proficiſcebamur, & pro comperto haberent illum ſincere mihi amicum, ipſumque eis mandaſſe, ut me gratiſſimè reciperent: .... Expoſui præterea eisdem, quod ad aures Majeſtatis veſtræ illius fama pervenerat; & propterea Majeſtas veſtra mihi ſerioſe injunxerat, ut illum Majeſtatis veſtræ nomine inviſerem. ib. p. 190.

Après avoir traverſé des montagnes très-élevées, où quelques Indiens de l'Ile Fernandine, qui avoient ſuivi Cortez, moururent de froid; & après avoir paſſé quelques cantons incultes & inhabités, où la faim & la ſoif les harcelerent pendant trois jours, ils arriverent dans une plaine nommée *Cartaney*, très-peuplée, & où toutes les maiſons étoient conſtruites en pierres de taille, ces maiſons étoient belles, bien bâties, ayant de grandes cours, & la diſtribution des appartemens fort bien entendue (*). Cortez ayant demandé au Seigneur du Pays s'il dependoit de Montezuma,

(*) Ibi enim melius ædificatæ domus exiſtebant, quam aliquò in loco ubi fueramus: omnes ex quadratis lapidibus & noviter conſtructæ; illis enim decoræ multæ, magnæ & ſumptuoſæ aulæ, & optimè fabre factæ, benèque ordinatæ inerant habitationes. ib. 191. Tels étoient les cabanes & les taudis de ces Indiens, ſtupides cependant, & qui n'avoient que l'inſtinct, ſi nous en croyons M. de P.

ou non, celui-ci témoigna ſa ſurpriſe ſur une telle queſtion, s'imaginant que tout l'univers devoit être ſoumis à l'Empire de ce Roi. En continuant ſa route, Cortez arriva à la réſidence d'un autre Prince, ſituée ſur le bas d'une colline, qui borde la vallée d'Yztalmaſtitan. Dans ce lieu les maiſons ſe touchoient & occupoient quatre lieuës en longueur, ſur le bord d'une riviere, qui arroſe cette plaine. Le Prince logeoit ſur le penchant de la colline, dans une château ſi bien fortifié, qu'on n'en trouveroit pas en ſi bon état dans la moitié des villes d'Eſpagne. Cette fortereſſe étoit environnée de murs très hauts & très larges enfermés dans une ſeconde enceinte, environnée de foſſés profonds. Sur le ſommet de la colline étoit ſitué un autre lieu ou Bourg, compoſé de cinq mille maiſons, très-bien bâties. Les habitans de ce Bourg pa-

roiſſoient être plus riches & plus à leur aiſes, que ceux de la rive du fleuve qui coule au bas. Le Seigneur du Pays ſe reconnoiſſoit auſſi pour Vaſſal de Muteezuma. Nous y fumes très bien reçus, ajoute Cortez, & nous y ſéjournames trois jours, tant pour nous refaire des fatigues que nous avions aſſuyées dans le pays inhabité, ou nous avions paſſé, que pour y attendre quatre des habitans de Cinpual, qui m'avoient accompagnés, & que j'avois envoyés de *Catamian*, au grand Pays appellé Taſcalteçal, & dont les peuples fort unis entr'eux étant des ennemis très-redoutables de Montezuma toujours en guerre avec lui, ils me donneroient en conſéquence tous les ſecours, que je pourrois déſirer, en cas que Montezuma voulût me nuire.

Huit jours s'étant écoulés dans l'attente des Cimpualiens que Cortez

avoit envoyés, & n'en ayant aucune nouvelle, il partit. Au ſortir de la Vallée il trouva une muraille faite de pierres de taille, d'environ neuf pieds de haut, large de vingt, au haut de laquelle étoit pratiquée une banquette, ou chemin couvert, où pouvoit ſe placer les combattans. Cette muraille partoit d'une montagne, & alloit joindre celle qui étoit vis à vis. Une ſeule porte, large de dix pieds, laiſſoit un paſſage pour aller au de la de cette muraille; dans cet endroit le mur étoit double, fortifié par un avant mur: & le paſſage qui y conduiſoit étoit en ligne oblique. Ce mur avoit été conſtruit, pour garantir d'inſulte, les ſujets de Montezuma, qui y étoient perpétuellement expoſés de la part des Taſcaltecaliens. Cortez continuoit ſa route à cheval, accompagné de ſept autres Cavaliers, & précédoit ainſi ſa troupe, lorsqu'à

quatre

quatre lieuës delà, deux des ſept découvrent du haut d'une colline, quinze Indiens équipés en guerre, qui s'enfuirent dès qu'ils en eurent été apperçus. Nous courumes à eux dit Cortez, ils ſe mirent en deffenſe, en appellant ceux des leurs qui étoient cachés dans la vallée. Ils nous tuerent deux chevaux, en bleſſerent trois & deux cavaliers. Sur ces entrefaites, cinq mille ennemis ſe montrerent. Cortez ayant envoyé un de ſes Cavalier pour accellérer l'arrivée de ſon monde, tint ferme, aidé de huit des ſiens, qui s'étoient joints à ſa petite troupe. Elle avoit ſur l'ennemi, l'avantage d'être montée; de pouvoir en conſéquence attaquer avec plus de vigueur, ou ſe retirer avec plus de promptitude. Cortez n'y perdit aucun des ſiens, & tua aux ennemis ſoixante hommes, quoiqu'ils ſe battiſſent très courageuſement. Mais

comme ils ne s'étoient avancés qu'en petit nombre, ils prirent le parti de la retraite quand ils appercurent que la troupe de Cortez grossissoit.

Quelques heures après, deux des Cinpualiens que Cortez avoit envoyés arriverent à son camp avec des Tascatecaliens députés par leurs Princes, pour lui déclarer qu'ils n'avoient aucune part aux hastilités qu'on venoit de lui faire; qu'ils desiroient son amitié, & qu'ils payeroient les chevaux tués & les autres dommages; que lui & sa troupe pouvoient passer dans tout leur pays, & qu'ils y seroient bien reçus. Cortez ne voulut pas s'y fier, & se tint toute la nuit, sur ses gardes dans son camp. Il en sortit au lever du soleil. Lorsqu'il fut arrivé près d'une petite ville, les deux autres Cinpualiens le joignirent, & lui declarerent qu'ils s'étoient heureusement sauvés la nuit-même des

liens, qu'on leur avoit mis, dans le deſſein de les faire mourir. A peine finiſſoient-ils leur recit, qu'on vit avancer une troupe nombreuſe d'Indiens bien armés, qui en jettant des cris, décocherent leurs fleches ſur les Eſpagnols. J'envoyai ajoute Cortez, leur declarer par des Interpretes, que je deſirois avoir la paix, & vivre en bonne intelligence avec ceux. Ils n'en tinrent compte, & voyant qu'il ne nous en aſſailloient que plus vivement, nous nous deffendimes en déſeſperés, & fonçames au milieu de cette troupe; avec ſix canons, ſix coulevrines, quarante baliſtes, treize Cavaliers, & l'infanterie dont j'ai parlé. Nous nous trouvames environnés de peut-être cent-mille hommes; au milieu desquels nous nous battimes, presque ſans perte de notre part, jusqu'à une heure avant le coucher du ſoleil, qu'ils ſe retirerent,

étonnés & du carnage conſidérable que nous avions fait d'eux, & des moyens que nous avions employés pour le faire. Je campai enſuite au près d'une tour dediée à leur Dieux, & ſituée ſur une hauteur.

Au point du jour, comme c'étoit moi qui portoit la guerre chez eux, je diſpoſai tout pour cet effet: je laiſſai les canons dans le camp; & dans le deſſein de leur faire tout le mal poſſible, je partis accompagné de treize cavaliers, & de cent Eſpagnols bien determinés & quatre cents des Indiens de Cinpual qui m'avoient ſuivi; avant qu'ils euſſent eu le tems de ſe reconnoître, & de ſe raſſembler en corps, je mis le feu, à ſix bourgades compoſées chacune d'environ cent maiſons, & j'en ramenai tout mon monde ſain & ſauf, avec trois cents priſonniers de l'un & de l'autre ſexe, malgré les efforts de

ceux qui nous pourſuivirent jusqu'au camp. Le lendemain ils vinrent attaquer notre camp, & l'environnerent de tous côtés en ſi grand nombre, qu'ils étoient peut-être cent cinquante mille; car tout le pays que l'on pouvoit voir du haut de la coline où nous étions, en étoit abſolument couvert.

J'avois fortifié mon camp, & en quatre heures de tems, je l'avois mis tellement hors d'inſulte, qu'excepté quelques uns qui s'y battirent courageuſement avec les Eſpagnols, les autres ne purent y pénétrer. L'attaque dura presque juſqu'à la nuit; alors ils ſe retirerent.

La nuit d'après, & dans un grand ſilence je partis du camp à la tête de mes Cavaliers avec cent Eſpagnols & mes amis les Indiens, je pénétrai dans dix Bourgs, qu'ils appellent colonies, dont un avoit trois mille mai-

ſons; j'y mis auſſi le feu, avec d'autant plus de facilité que je les avois tous ſurpris dans le ſommeil, & que j'avois par conſéquent peu de monde à combattre. Je fus de retour dans mon camp avant midi.

Les Seigneurs de ces Provinces me députerent quelques Indiens, pour me déclarer qu'ils vouloient être ſujets de Votre Majeſté, & mes amis; pour m'en donner la preuve, ils m'apporterent des vivres de toutes eſpeces, tels qu'on en trouve dans le pays, & pluſieurs de ces ouvrages en plumes de differentes couleurs, dont ils font grand cas. Je leurs fit dire que quoiqu'ils en avoient ci-devant très-mal agi avec nous, je voulois cependant bien leur accorder mon amitié, & leur pardonner le mal qu'ils avoient voulu nous faire.

Le lendemain, qui étoit le quatrième jour après mon expédition,

cinquantes Indiens de marque, & d'autorité parmi eux entrerent dans mon camp, ſous prétexte de m'apporter des vivres, mais en effet pour examiner avec attention les entrées & les ſorties, ainſi que la diſpoſition du camp. Mes amis les Cinpualiens me le firent remarquer, & m'aſſurerent que ces députés n'avoient que de mauvaiſes intentions contre nous; que je ne tarderois pas à en avoir la preuve. J'en fis donc arrêter un, mais ſi ſécretement, qu'aucun de ſes camarades ne s'en apperçut. Intimidé par des menaces, il avoua qu'un nommé Sintegal Seigneur & Commandant de cette Province, étoit caché derriere la colline, à la tête d'une troupe extrêmement nombreuſe, dans le deſſein d'attaquer notre camp pendant la nuit, afin que les ſiens ne fuſſent pas intimidés par la vüe des Cavaliers, des canons & des ſabres,

dont ils avoient éprouvé ci-devant les terribles effets; qu'il les avoit envoyés pour découvrir les endroits par lesquels il pourroit trouver un plus facile accès dans le camp, afin d'y mettre le feu. Un ſecond des cinquante, que j'intimidai auſſi, me fit le même rapport: J'en fis enſuite arrêter cinq autres, qui me tinrent le même diſcours. Alors je fis ſaiſir le reſte des cinquantes, & leur ayant fait couper les mains, pour les punir de leur trahiſon, je les renvoyai à leur Seigneur, pour lui dire de ma part, qu'il pouvoit venir à nous de nuit ou de jour, & qu'il ſçauroit ce dont nous étions capables.

Pendant quelques jours il ſe donna pluſieurs combats ou le canon, & la Cavallerie de Cortez lui valurent toujours la victoire. Il attaqua enfin à l'improviſte, un lieu compoſé de vingt mille maiſon, ſelon qu'il s'en aſſura

dans la ſuite par l'examen qu'il en fit. Comme les habitans ne s'attendoient point du tout à cette attaque, ils s'enfuyoient tous de leurs maiſons, hommes, femmes & enfans tous nuds & ſans armes, & tomboient ſous les coups qu'on leur portoient. Ne ſachant donc plus comment nous réſiſter, quelques uns des principaux vinrent à moi ajoute Cortez, me ſupplier de ne pas continuer à les détruire, qu'ils avouoient le tort qu'ils avoient eû de ne pas s'en rapporter aux promeſſes que je leur avois envoyé faire: qu'ils me prouveroient dans la ſuite qu'ils vouloient ſincerement être des ſujets de Votre Majeſté & mes amis. Pour me le prouver quatre mille vinrent à moi, ſans armes, & m'apporterent les meilleurs vivres qu'ils avoient. Ayant donc tout pacifié, je retournai à mon camp; où l'on étoit fort inquiet de

nous; la nouvelle que je leur appris de la paix que je venois de faire, & de la bonne intelligence que j'avois établie entre les Tlaſcatliens & moi, leur cauſa la plus grande joye.

Sicutengal (Sitengal) Gouverneur de la Province vint lui-même accompagné de cinquante des principaux, & du *Magiſcacin*, qui eſt la premiere dignité de tout le pays, & le Seigneur de pluſieurs autres Princes. Ils me déclarerent qu'ils conſentoient à être ſujets de Votre Majeſté, quoique juſqu'à ce jour, ni Montezuma, ni ſes Ancêtres n'euſſent pu venir à bout de les ſubjuguer; qu'ils avoient préféré de ſe paſſer de ſel, & de pluſieurs autres choſes, dont leur pays manquoit, plûtôt que de ne pas conſerver leur liberté; qu'ils aimoient cependant mieux aujourd'hui être ſous la domination de Votre Majeſté, que de voir s'accager & bruler leurs villes, maſſa-

crer leurs compatriotes, & emmener leurs femmes & leurs enfans. Ces Indiens ont tenu en effet leur parole, & ſont demeurés fideles, comme Votre Majeſté le verra dans la ſuite de cette narration.

Je reſtai encore ſix jours campé auprès de la tour dont j'ai parlé, malgré les invitations que l'on me faiſoit d'aller placer mon camp dans un lieu plus commode; car je n'oſois encore me fier à eux. Je cédai enfin à leurs vives inſtances, & je me rendis avec toute ma troupe, à une ville ſituée à ſix lieuës de mon camp. *Cette ville eſt ſi vaſte & ſi magnifique*, que le peu de détail que j'en ferois pourroit devenir incroyable. Je la crois plus grande & mieux fortifié que n'étoit la ville-même de Grenade en Eſpagne, au tems qu'on en chaſſa les Maures; on y trouve plus abondamment le pain, les oiſeaux, le poiſſon, le gi-

bier & les bêtes que la chaſſe procure, ainſi que les fruits du pays, & le tout excellent.

Dans cette ville-là eſt une grandiſſime place ou Marché frequenté tous les jours par plus de trente mille vendeurs ou acquéreurs; independamment de pluſieurs autres petits marchés. On trouve dans le grand toutes les ſortes de vêtemens en uſage dans le pays; & chaque marchand a ſa place fixée pour y expoſer en vente l'or, l'argent, les pierres précieuſes, & les differens ouvrages de plumes ſi admirablement bien travaillés qu'on n'en trouveroit pas de plus beaux dans tout le reſte du monde (*). Le gibier & les venaiſons qu'on y trouve ſurpaſſent en bonté les meilleurs d'Eſpagne.

(*) Ils n'avoient donc pas la ſtupidité & l'ineptie aux Arts que leur attribue M. de P. Ils vivoient donc en Société dans des Villes; ils cultivoient donc auſſi les campagne.

On y vend des legumes, des plantes médicinales, du bois, du charbon en grande quantité. Il y a même des bains. Enfin tout s'y paſſe en bon ordre : cette nation a tant de bon ſens & d'eſprit, que la plus ſenſée & la plus ſpirituelle de toute l'Afrique ne ſçauroit entrer en comparaiſon d'égalité avec elle. Les plaines & les vallées de ce pays-la ſont ſi bien cultivées qu'aucun terrein n'eſt vacant. Autant que j'ai pu le conjecturer, cette nation ſe gouverne en République, & ſe choiſit cependant un chef, comme les Venitiens & les Piſans. J'ai lieu de croire qu'ils ont des Magiſtrats pour exercer la juſtice & punir le crime. Car un de ces Indiens ayant volé un peu d'or à un Eſpagnol, je le denonçai au *Magiſcacin*, qui donna ſur le champ des ordres pour le faire, pourſuivre même juſques ſur la frontiere. Il fut arrêté dans une ville

nommée Chutultecal, ramené dans celle où j'étois, & remis entre mes mains, avec l'or qu'il avoit volé, afin que je le punis, ceque je refusai de faire. Ils le condamnerent donc à faire le tour de la grande place, précédé d'un crieur public, qui déclaroit à haute voix le crime dont cet homme étoit coupable. On le conduisit à une élévation en forme de théatre, au milieu de cette place. Là le crieur ayant de nouveau publié le crime du coupable, il lui frappa la tête d'une espece de maillet de bois arrondi par un bout, jusqu'à ceque le patient expira. Nous en avons vû encore plusieurs autres détenus en prison pour vol & pour d'autres crimes.

J'ai fait faire un dénombrement très-exact des maisons de cette Province, continue Cortez; il s'y en est trouvé cent cinquante mille, en y comprenant celles d'un petit terri-

toire, qui la confine, & dont les habitans, ont les mêmes uſages & les mêmes-loix que ceux de Tlaſcaltecal (*).

Il eſt facheux pour Cortez de n'avoir pas eu dans ſa troupe un M. de P. qui d'un coup de plume auroit diſſippé

(*) In hac provincia, ſecundum computationem, quam diligenter fieri cupavi, ſunt centum & quinquaginta millia domorum, una cum alia parvula provincia eidem adhærenti Guaſincango nuncupata, qui eisdem legibus & conſuetudine vivunt, ſine domino. Qui & non minus ſubditi ſunt Regali Majeſtatis veſtræ coronæ, quam illi provinciæ Tlascaltecal. ibid. p. 209.

Tlaſcatecal, qu'on a nommé depuis Tlaſcala, étoit la Capitale de tout ce Pays, qui ſe gouvernoit comme une République. Elle étoit la reſidence des Principaux Seigneurs ou Cacyques. On peut voir dans le Tome 12me. de l'Hiſtoire generale des Voyage, les noms des Villes, des Bourg de cette contrée, & la qualité du terrein de la nouvelle Eſpagne, que l'on y compare, pour la beauté & la fertilité aux plus renommés de tout le Globe terreſtre. Ou M. de P. n'a pas lu ce receuil, ou il n'a pas voulu y voir ce qui y eſt; ou il a voulu nous tromper.

cette prodigieuſe quantité d'habitans, de la part desquels Cortez avoit éprouvé de ſi grands obſtacles. Il les auroit réduits peut-être à quelque centaines partagés en hordes, vivant ſans ſocieté, ſans loix, dans des cabanes éparſes; incapables de travailler au bonheur les uns des autres, & uniquement conduits & guidés par un inſtinct, qu'il auroit bien voulu leur faire la grace de leur accorder. Il auroit dit de Cortez, que c'étoit un Dom Quichotte de la Manche, qui imaginoit voir des villes bien bâties, bien policées, extrémement peuplées, où il n'y avoit que des déſerts, & une véritable ſolitude; les troupes nombreuſes qu'il avoit à combâtre, des eſſains de moucherons que le feu & la fumée de ſa petite troupe diſſippoient à leur approche.

Mais Cortez n'avoit pas le talent, ni les yeux clairvoyants de M. de P.

Il

Il crut voir des hommes & il eut lieu plus d'une fois de ſe convaincre qu'il avoit à faire à des êtres, qui avoient quelque choſe de plus que de l'inſtinct, & de plus que la figure humaine; dont les uns cherchoient à le tromper, & les autres agiſſoient de bonne foi.

Du nombre des premiers furent quatres Seigneurs Vaſſaux de Muteezuma, qui s'étoient rendus au Camp de Cortez, dans le tems qu'il faiſoit la guerre à ceux de Taſcatecal, & qui furent témoins de la paix qu'il fit avec ceux de Taſcaltecal, & des conditions auxquelles ils s'aſſujettirent; conditions qui leur avoient beaucoup déplu. Ils firent tous leurs efforts pour me donner de la défiance des Taſcalteliens; me dirent qu'ils étoient envoyés de Montezuma, pour me propoſer, qu'ils deſiroient devenir tributaires du Roi d'Eſpagne, & demandoient quel tribut en or, en argent,

en vêtement de Soye, & en autres productions du pays ils lui donneroient; qu'ils lui payeroient tout exactement, pourvû que Cortez & sa troupe n'entrassent point dans les pays de sa domination. Il me donnerent en effet mille marcs d'or, & un même nombre d'habits de soye en usage parmi eux.

Les Indiens de Tascatelcal (*) me disoient au contraire de ne jamais me fier aux sujets de Mutéezuma; que c'étoit des menteurs & des traitres; que Muteezuma ne s'étoit soumis tant de pays que par des trahisons, & de belles promesses; qu'ils m'en avertissoient en bons amis, qui connoissoient

(*) J'ai conservé les anciens noms, tels qu'on les trouve dans la Relation de Cortez, pour être même en cela, conforme à l'exactitude requise dans les extraits que l'on fait des Auteurs. On y trouve *Tlascaltecal* & *Tascaltecal*; J'ai cependant quelquefois employé indifféremment Montezuma & Mutéezuma.

parfaitement Muteezuma. Je fus charmé de les voir ſi peu de bon accord, dit Cortez, & je me propoſai bien de mettre à profit leur mésintelligence, pour les ſubjuguer tous, ſuivant ce proverbes : *la Montagne fournit de quoi la brûler ;* & celui-ci : *Tout Royaume, qui eſt en proye à la diviſion, ſera déſolé & détruit.* En conſéquence je me déclarois toujours pour ceux à qui je parlois en l'abſence des autres.

Je demeurai vingt jours dans cette grande & belle ville des Tlaſcalteca-lans. Lorsqu'ils apprirent que j'étois déterminé à aller avec ma troupe à *Churultecal*, diſtante ſeulement de ſix lieuës ; où les emiſſaires de Muteezuma m'avoient aſſuré que l'on ſeroit charmé de me voir, & que j'y ſerois très-bien reçu, parcequ'ils étoient alliés de Montezuma, les principaux de Taſcaltecal vinrent me trouver, &

firent tous leurs efforts pour m'empêcher d'y aller: ils me firent voir les risques que je courois; ils me découvrirent les embuches que l'on me dressoit, les embuscades que l'on m'avoit tendues, les moyens que l'on avoit pris dans cette ville-là, & dans les environs, pour m'y faire périr avec tout mon monde, pendant que l'on cherchoit à m'engager d'y aller, avec les plus grandes démonstrations d'amitié & de bienveillance: que Muteezuma avoit posté à deux lieuës de cette ville là, & sur le chemin que je devois prendre, cinquante mille hommes, lévés dans le voisinage, pour m'attaquer, quand je serois passé; qu'ils avoient fait un autre chemin, dans lequel ils avoient pratiqué des fosses profondes & couvertes, remplies de pieux pointus, dans le dessein d'y précipiter mes Cavaliers; qu'ils avoient exprès, embarassé &

barricadé beaucoup des rues de la ville, & fait des amas de pierres sur le haut des maisons, pour disposer de notre sort à leur fantaisie, dèsque nous y serions entrés; que leurs dires se verifioient en ce que les chefs de Churultecal ne m'avoient envoyé aucun d'entreux pour m'inviter à y aller, ni pour traiter avec moi, quoiqu'ils en fussent bien plus près que ceux qui étoient venus de *Guasancigo*.

Je leur témoignai ma vive reconnoissance des bons avis qu'ils m'avoient donnés, & les priai de m'accorder quelqu'es personnes de leur ville pour les envoyer à Churutelcal, dire de ma part aux chefs, que je les priois de me députer quelques uns d'entre eux, avec qui je pus traiter sur les affaires de votre Majesté, & leur expliquer l'objet de mon voyage.

Mes députés y furent. Après avoir exécuté la commission dont je les avois

chargés, ils revinrent accompagnés de trois perſonnes du Peuple, chargés de me dire, que je pouvois leur déclarer, à eux députés, mes intentions, pour en faire part à leurs chefs, qui n'avoient pu venir, parce-qu'ils étoient malades.

Ceux de Taſcaltecal me dirent qu'il ſembloit que l'on ſe mocquoit, de moi, puisqu'on ne me deputoit que des perſonnes ſans authorité, & du plus bas étage; que je ne devois point les en croire, & ne traitter qu'avec les chefs en perſonne.

Je répondis donc à ces députés, que la gloire & la puiſſance de votre Majeſté exigeoit une députation des principaux de leur Pays; que je leur donnois trois jours pour venir jurer entre mes mains, obeïſſance à votre Majeſté. Que ſi, ce terme expiré, ils n'étoient pas venus, j'irois les attaquer, & les traitterois comme gens,

qui refuſoient de ſe ſoumettre. Que s'ils ſe rendoient, je les traiterois comme des amis & de fideles ſujets.

Le lendemain presque tous les chefs ſe rendirent à mon camp; s'excuſérent ſur ce qu'ils avoient tout à craindre des Taſcalteliens leurs ennemis, qui tachoient de me les rendre odieux; qu'eux Churultecaliens ſe ſoumettoient volontiers à votre Majeſté, & payeroient le tribut, que je leurs impoſerois en votre nom: Tout cela fut mis en écrit par les interpretes & ſigné de part & d'autre. Je reſolus donc alors de me rendre à leur invitation, & de partir avec eux tant pour leur prouver que je ne manquois pas de courage, que parceque je penſois que je réuſſirois mieux à traitter avec Muteezuma lui-même, auprès duquel j'eſperois parvenir plus ſûrement, puisqu'étant à Churultecal, je ſerois déjà parmi ſes ſujets.

Quand ceux de Taſcaltecal eurent appris mon deſſein, ils renouvellerent leurs inſtances pour en empêcher l'exécution, & voyant qu'ils ne gagnoient rien ſur mon eſprit, ils me dirent qu'ayant fait un traité d'amitié avec moi, ils vouloient me prouver que ce traité étoit ſincere, & pour cet effet m'accompagner par tout, & me donner tous les ſecours qui dépendoient d'eux. Je fis mon poſſible pour les en empêcher; & malgré toutes mes inſtances, ils aſſemblerent cent mille combattans, qui me ſuivirent pendant deux lieuës (*). Là je redoublai tellement mes inſtances pour

(*) Non obſtante quod multum reluctatus fuerim, & precibus ab eis contenderim ne venirent, quoniam neceſſitas non impendebat, tamen ad centum millia hominum ad pugnam aptorum, me ſubſecuta ſunt, & me comitata ſunt per leucas duas à civitate: & ab eo loco, maximo rogatu meo, præter ſex millia hominum, omnes receſſere. ib. p. 213. Ce Pays n'eſt pas compris ſans doute dans les deſerts de M. de P.

leur retour chez eux : que ſix mille ſeulement reſterent avec moi. Je campai là, pour ne pas mener tant de monde dans la ville où j'allois, & pour ne pas m'y expoſer pendant la nuit.

Dès le lendemain matin les habitans vinrent au devant de moi avec les Prêtres de leurs Dieux vêtus en cérémonies, chantant au ſon d'inſtrumens, comme ils font dans leurs *Meſchites*, ou temples ; & m'accompagnerent avec ces fanfares, jusques dans leur ville. Ils me logerent ainſi que ceux de ma compagnie, dans une belle maiſon, où il nous traitterent fort bien, & nous y apporterent des vivres, mais en petite quantité.

Nous avions trouvé ſur notre route pluſieurs des indices de mauvaiſe foi, dont les Taſcaltéliens nous avoient avertis, des chemins embaraſſés, des foſſes profondes où quelques uns étoient

tombés, des rues barricadées, & des amas de pierres ſur les toits. Tout cela me rendit attentif, & me fit tenir ſur mes gardes. J'y trouvai des gens envoyés par Montezuma, pour conférer, avec les principaux de la ville; ſçavoir cequi s'étoit paſſé entre nous, & retourner en donner avis à leur ſouverain. Un des chefs de la ville, qui étoit venu à mon camp, partit avec eux.

Le bon traitement que l'on m'avoit fait diminua peu à peu ainſi que la quantité & la bonté des vivres, que l'on me fourniſſoit; les viſites que me rendoient les premiers de la ville, devenoient plus rares pendant les trois jours que j'y demeurai. Je commençai à former des ſoupçons dont le fondement fut confirmé par l'avis qu'un Taſcaltelien donna à l'Indienne de Putanchan qui me ſervoit d'interprete, qu'un nombre prodigieux des

ſujets de Montezuma s'étoient raſſemblés; que les habitans de la ville en avoient fait ſortir leurs femmes & leurs enfans; qu'ils diſpoſoient tout pour nous faire périr, & qu'on lui avoit dit qu'on lui laiſſeroit & à elle la liberté de ſe retirer. Elle avoit raconté tout à Jerome Aguillar, qui m'avertit de tout.

Je fis arrêter ſur le champ un habitant, qui paſſoit; je l'interrogeai dans un lieu, où je l'avois enfermé, & il me déclara tout ce qu'une femme de Churultecal avoit découvert à celle qui me ſervoit d'interprete. Je penſai donc qu'il étoit plus prudent de prévenir le coup, & de faire échouer le deſſein qu'ils avoient de nous nuire, que de leur laiſſer le tems d'exécuter leur projet. Pour cet effet je fis avertir tous les principaux de la ville, que je voulois avoir une conférence avec eux. Sitôt qu'ils furent arrivés

chez moi, je les fis entrer dans une grande Salle, où je les mis aux fers & je donnai ordre à mes troupes de fondre ſur la multitude du peuple qui étoit chez moi. Je montai à cheval, donnai mes ordres, & en trois heures de tems trois mille hommes ou environ perirent ſous nos coups; parceque nous les attaquames avant qu'ils euſſent eu le tems de prendre leurs armes & de ſe reconnoître, ſurtout manquant de chefs, que j'avois mis dans les fers. Je fis outre cela mettre le feu aux tours, & aux autres lieux fortifiés où ils ſe deffendoient; & de cette maniere je parcourus toute la ville, à la tête des Eſpagnols, ſoutenus par quatre mille Taſcaltecaliens, & cinq cents Cinpualiens; après avoir cependant laiſſé une bonne garde à mon logement. En cinq heures de tems tout le peuple abandonna la ville.

Je retournai à mon logement, où je reprochai aux chefs, leur mauvais procédé à mon égard. Je leur demandai par quel motif ils avoient voulu me perdre en trahiſon, & leur appris ceque je venois d'exécuter. Ils s'excuſerent le mieux qu'ils purent, en diſant qu'on les avoit trompés; qu'ils y avoient été induits par ceux de *Culva*, ſujets de Muteezuma, qui pour les y obliger, avoit fait avancer environ cinquante mille hommes à une lieue & demi de cette ville-là, pour exécuter ce projet criminel; qu'ils reconnoiſſoient leur tort, & me prioient de donner la liberté à un ou deux d'entre eux, pour aller parler aux habitans fuyards, promettant de les ramener tous à la ville avec leurs femmes & leurs enfans, ſi je les aſſurois du pardon; qu'ils promettoient auſſi qu'ils ſeroient tous à l'avenir de bons & fideles ſujets de votre Majeſté.

Après avoir réiteré mes plaintes & mes reproches, j'en renvoyai deux: ils ramenerent en effet tout le peuple, & je rendis la liberté aux autres chefs mes priſonniers. Dès le lendemain toute la ville ſe trouva peuplée & tranquille comme s'il n'y étoit rien arrivé de nouveau. Pendant les vingt jours, que j'y ſéjournai enſuite, les marchandiſes furent portées & vendues aux marchés à l'ordinaire. Je déterminai les habitans de Churultecal, que Montezuma avoit gagnés par des préſens, à faire un traité d'amitié avec ceux de Taſcaltecal & de vivre dans la ſuite en bons amis.

La ville de Churultecal eſt ſituée dans une plaine, & contient vingt mille maiſons dans ſon enceinte, & presqu'autant dans ſes Fauxbourgs. Ils ſont maîtres chez eux & independants, ayant leur territoire fixé par des bornes frontieres. Ils ſe gouver-

nent comme ceux de Taſcaltecal, mais ils ſont plus brillants & plus magnifiques. L'echec que je leur ai fait aſſuyer les a ſoumis à la couronne de votre Majeſté; & j'ai tout lieu déſperer qu'ils ſeront des ſujets très-fideles à l'avenir.

Ce Pays eſt extrémement fertile, d'une grande étendue: & bien arroſé. A voir même la ville des avenues qui y conduiſent, elle frappe par ſa beauté. Tout le détail que j'en fais à votre Majeſté eſt très-conforme à la vérité. Je montai au haut d'une des tours, d'où j'en comptai quatre cents tant grandes que petites, qui ſurmontoient les Meſchites.

De toutes les provinces par où j'ai paſſé ce pays-là m'a paru le plus propre à y former une habitation Eſpagnole; parcequ'elle abonde en paturages, & en bonnes eaux courantes, propres pour les beſtiaux & pour les

troupeaux; cequ'on ne trouve pas dans les autres. D'ailleurs les autres Pays ſont ſi prodigieuſement peuplés, que quoiqu'il n'y ait pas un pouce de terrein inculte, la diſette ſe fait néantmoins ſentir de tems à autres en quelques endroits, de maniere qu'ils s'y trouve des mendians, comme en Eſpagne, aux portes des temples & des maiſons.

Je parlai enſuite aux députés de Muteezuma du trait de perfidie, que les habitans de Churultecal avoient exercé contre moi à l'inſtigation, diſoient-ils, de Muteezuma; je leur fis ſentir combien il étoit indécent & deshonorant pour un grand Prince comme lui, de m'envoyer des députés pour m'aſſurer de ſon amitié, & de me faire dreſſer en même tems, des trahiſons & des embûches par des gens, qui n'étoient pas ſes ſujets, pour pouvoir s'en excuſer, ſi la choſe

ne

ne réuſſiſſoit pas au gré de ſes deſirs. Que j'avois eu deſſein d'aller le voir comme ami, de prendre ſes conſeils, & de les ſuivre. Mais que j'y irois actuellement comme un ennemi diſpoſé à lui faire tout le mal poſſible.

Ils s'excuſerent ainſi que leur maître le mieux qu'ils purent; aſſurant qu'ils n'avoient eu aucune connoiſſance de cette perfidie; qu'il falloit vérifier la choſe avant que de ſe déclarer l'ennemi de Muteezuma; envoyer un d'entreux lui faire part de tout cela, & qu'il reviendroit en apporter des nouvelles certaines.

J'y conſentis, d'autant mieux que la réſidence de ce Monarque n'étoit qu'à vingt lieuës de l'endroit où je me trouvois. Je lui en envoyai quelques-uns, qui revinrent ſix jours après, & m'apporterent en préſent, dix boëtes d'or pur, quinze cents habits, des poules en quantité, ainſi que d'une

boiſſon, qu'ils appellent *Panicapac*. Ils voulurent me perſuader que Muteezuma n'avoit eu aucune part à la perfidie des habitans de Churultecal; que ceux qui s'étoient aſſemblés pour me nuire l'avoient fait de leur propre mouvement, & non par ſes ordres; qu'il me prioit très-inſtamment de ne point entrer dans ſon pays, où j'aurois beaucoup à ſouffrir, parcequ'il étoit ſtérile; & qu'en quelqu'endroit que je fuſſe il m'envoyeroit tout ce que je lui demanderois.

Je feignis de croire tout ceque ces députés me diſoient, & j'ajoutai que je ne pouvois me diſpenſer d'aller voir Montezuma, qui ne le trouveroit pas mauvais; & que s'il penſoit autrement, il pourroit bien lui en mésarriver.

Sitôt qu'il eut appris ma réſolution, il m'envoya dire que je ſerois le bien venu, qu'il m'attendroit dans le lieu

de ſa réſidence; & pluſieurs, députés de ſa part vinrent au devant de moi, pour me mener par des chemins où je ſoupçonnai qu'ils m'avoient tendu des embuches, comme j'ai eu lieu de me le perſuader dans la ſuite; mais je pris une autre route, qui me fut indiquée par des gens, que j'avois envoyés à la découverte.

Cortez raconte enſuite comment il arriva jusqu'à *Culva*, d'ou il découvrit la plaine & le Lac où eſt ſituée la Ville de *Temixtitan*, les differentes députations qu'il reçut de la part de Muteezuma dans pluſieurs villes, qui ſe trouverent ſur ſa route, où il fut toujours très bien reçu, & où les principaux des lieux lui firent des préſens & lui fournirent tout cequ'il avoit beſoin; accompagnant tout cela des plus grandes proteſtations d'amitié, & de bienveillance, & cherchant néantmoins l'occaſion favorable pour

ſe defaire de lui & de ſa troupe. Mais il ſe tint toujours ſi bien ſur ſes gardes, qu'on ne put le ſurprendre, ſes ſentinelles tuerent jusqu'à vingt eſpions, dans une même nuit.

Du nombre des députés qui furent au devant de lui jusqu'à une ville ſituée ſur le bord du Lac, étoit un jeune homme de 25. ans, de la premiere diſtinction. Les autres pouſſoient l'attention & le reſpect pour lui, jusqu'à ôter de ſon chemin les petites pierres & les pailles qui s'y trouvoient, après qu'il fut deſcendu de l'eſpece de litiere, dans laquelle on le portoit.

Tous ces députés tenoient le même langage à Cortez, & faiſoient leur poſſible pour le diſſuader d'aller à Temixtitan, au point qu'il ne leur reſtoit plus qu'à lui déclarer nettement, que s'il perſiſtoit dans la réſolution d'y aller, ils y mettroient tous les ob-

ſtacles, & tous les empêchemens, qui dépendoient d'eux.

Il cotoya toujours le lac, & vit au milieu de ſes eaux une petite ville très belle, qui pouvoit être compoſée de deux mille maiſons, dont pluſieurs avoient des Tourrelles. A une lieuë de là il trouva un beau chemin pavé, ou levée pratiquée dans le Lac même, qui conduiſoit à une ville ſi jolie qu'il n'en avoit point encore vû de pareille. Quoique les maiſons en fuſſent tres-belles, & parfaitement bien bâties, elles étoient encore plus admirables par la ſolidité & le jet de leurs fondemens poſés dans les eaux même du Lac. On vouloit engager Cortez à y paſſer la nuit; mais ceux qui étoient venu au devant de lui de la part de Mutéezuma, lui conſeillerent de pouſſer jusqu'à Iztapalapa, ville qui dependoit d'un frere de ce Prince. Il ſe contenta donc d'y faire alte pour y

diner, & continua ſa route, ſur une levée pavée comme la précédente, par laquelle on arrive à la terre ferme. Aux approches d'Iztapalapa le Gouverneur, accompagné de celui de Canaalcan, autre ville diſtante de trois lieuës, vinrent au devant de Cortez, & lui firent préſent de quatre mille marcs d'or, & de pluſieurs habits de Soye.

On compte quinze mille maiſons dans la ville d'Iztapalapa; le Seigneur du lieu y a pluſieurs grands palais, qui ne ſont pas encore parachevés: mais auſſi grands & auſſi beaux qu'aucun de ceux que l'on voit en Eſpagne: & quand je parle de leur beauté, j'entends & la grandeur, & leur conſtruction, tant pour cequi regarde la pierre que le travail du bois, des planchers, des pavés, & en général, de tout cequi eſt requis pour les appartemens, les meubles & la déco-

ration: excepté certaines choſes qui ſont en uſage parmi nous, & qui ne le ſont pas chez eux (*).

On voit auprès de ce Palais un parterre rempli d'arbriſſeaux & de fleurs odoriferantes. Une piſcine ou vivier parfaitement bien conſtruit, ayant tout à l'entour un eſcalier pour y deſcendre; les marches ſont de pierres & prennent depuis le haut jusqu'au fond.

(*) Habet Dominus illius quædam alta palatia non tamen adhuc perfecta, quæ ſunt tam magna & pulchra ſicuti quælibet, quæ in univerſis Hiſpaniis inveniri poſſunt: & dico de magnis & bene conſtructis, tam ex lapidibus quam ex tignis, pavimentis, & omnibus quibuslibet generibus in palariis conſtruendis neceſſariis, & reliquis domus ſupellectilibus, præterquam ligneis liniamentis, & figuris, ditibusque aliis parietibus & ſolaribus apud nos adhiberi ſolitis, quibus ibi in ſuperioribus a terra habitationibus uti non ſolent. Inferius autem habent viridaria voluptuoſa, arboribus floribusque adoriferis referta. Piſcinas præterea ſive vivaria optime fabrefacta, habentia lapideos gradus a ſummo ad imum; habet amplum viridarium prope

On voit encore tout auprès un grandiſſime verger, dans lequel eſt élevé un bellevedere environné de très-belles cours, & de promenades. On y a pratiqué un étang d'eau douce, contruit de pierres, polies avec ſoin; ſa forme eſt quarrée. Une promenade ou allée, pavée de briques artiſtement & joliment arrangées regne autour; quatre perſonnes peuvent s'y

prædictum palatium, cui impoſitum eſt proſpectaculum variis decoris aulis & deambulationibus. In viridario continetur ſtagnum aquæ dulcis, in quadrangulum ductum, eleganterque lapidibus expolitis conſtructum: & in ipſius ſtagni ambitu ſtat latum deambulatorium pavimento lateribus ſtratum elegantiſſimo, adeo latum, quod quatuor homines juncti facillime commode deambulare poſſent; & quælibet pars continet quadringentos paſſus; & totum incircuitu mille & ſexcentos paſſus; pars vero illa deambulatorii proxima viridario, eſt arundinibus fabre facta: poſt illas vero ſunt arbores & variæ odoriferæ herbæ. In ipſo ſtagno plurimi natare videntur cujuslibet generis piſces, & volucres, ut anates, fulicæ, & aliæ plurimæ, ut aliquando ipſum operiant ſtagnum. ibid. p. 231 & 232.

promener de front très à l'aiſe. Chaque côté de cet étang a quatre cents pas de longueur. La promenade eſt enfermée par une cloiſon de roſeaux, travaillée avec art: Tout au tour eſt le verger planté d'arbres & de fleurs odoriferantes. Il y a dans cet étang toutes ſortes de poiſſons, & les canards avec les autres oiſeaux d'eau, y ſont en ſi grande quantité, que l'étang en paroît tout couvert. Je partis de cette ville, par une levée pratiquée dans le lac, pavée, & aſſez large, pour que huit Cavaliers de front puiſſent y paſſer commodément. Elle a trois lieuës & demi de long, & menne à la celebre ville de *Temixtitan*, qui eſt ſituée au milieu du lac. De ce chemin on voit trois autres villes, l'une appellée *Meſcicalcingo*, dont la plus grande partie eſt bâtie dans le même lac; les eaux baignent ſeulement quelques maiſons des deux

autres; leurs noms ſont *Hyciaca*, & *Huchilohuhico*. La premiere eſt compoſée, dit-on de trois mille maiſons; la ſeconde de ſix mille, & la troiſième de cinq. On aſſure que les édifices y ſont très beaux, ſurtout les Meſchites & ceux des Seigneurs de ces villes, qui ſont tous ornés de Tours. On y frabique du ſel en pains, avec l'eau du lac, & on le vent enſuite aux gens du pays, & aux étrangers.

A une demie lieu de Temixtitan aboutit au chemin dont nous avons parlé, une autre lévée, venant auſſi de terre ferme: Au point où ils ſe joignent, eſt élevé un mur extrémement fortifié, flanqué de deux tours & garni de paliſſades dans toute ſa longueur & défendu par un ſecond. Il a douze pieds ou environ de haut, & embraſſe les deux chemins. Temixtitan n'a que deux por-

tes. On entre par l'une; on ſort par l'autre.

Mille des principaux de cette ville, tous habillés uniformément, vinrent au devant de moi, & me ſaluerent, ſuivant le cérémonial du pays, qui eſt tel: en approchant de moi, chacun à ſon tour, touchoit la terre avec la main qu'il baiſoit enſuite, en ſigne de plus grand reſpect. Une heure entiere ſe paſſa à cette cérémonie.

A peu de diſtance de la ville, la lévée eſt interrompue pour donner paſſage aux eaux du lac, qui ſont ſujettes au flux & reflux, comme celles de la mer. Pour la communication des deux parties de la lévée, on a pratiqué un pont levis. On en trouve beaucoup de ſemblables dans les rues de la ville (*).

Muteezuma accompagné de deux cents Seigneurs de ſa cour étoit venu

(*) Ibid. pag. 232. 233.

jusqu'à ce pont, au devant de moi. Ces Seigneurs étoient plus richement vêtus que ceux de la premiere députation. Ils marchoient deux à deux, & piés nuds par reſpect pour leur ſouverain, qui alloit au milieu d'eux entre ſon frere & le jeune Seigneur dont j'ai déjà parlé, qui commandoit dans la ville, d'où j'étois parti ce jour-là: Montezuma s'appuyoit ſur eux. Le chemin étoit beau, & conduiſoit à une grande & large rue percée ſi droit, que l'on voyoit d'un bout à l'autre, & ſi longue qu'elle avoit presqu'une lieuë. Les maiſons qui la bordoient, étoient d'une grande beauté.

En abordant Montezuma j'otai mon collier fait de perles & de grains de vers, taillés en diamans, & je le paſſai au cou de Muteezuma. Ayant fait enſuite quelques pas, un de ſes Courtiſans me préſenta deux colliers, travaillés en forme d'ecreviſſe envelop-

pés dans une riche étoffe rouge. A chaque collier étoient ſuſpendus huit petites écreviſſes d'or, longues d'une palme, & dont le travail étoit ſi parfait, qu'il raviſſoit d'admiration; il me les paſſa au cou, & ſe retira.

Je marchai ainſi accompagné juſqu'à un grand & magnifique palais, que l'on avoit préparé pour mon logement (*). Arrivé dans une grandiſſime cour, Muteezuma me prit par la main, & me conduiſit à un veſtibule, où il avoit fait préparer deux thrônes brillans & tres-richement décorés. Il

(*) Ibid. 235. M. de P. avoit-il lu cette relation de Cortez, faite par lui-même, lorsqu'il a fait ſon livre? S'il l'avoit lue, pourquoi s'exprime-t-il avec tant d'aſſurance, dans ces termes: Le prétendu Château ou Cabanoit des Rois Mexicains, étoit une grange: auſſi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la Capitale de l'Etat qu'il venoit de conquerir, y fit conſtruire à la hâte, l'hôtel, qui y ſubſiſte encore. Recherches philoſ. T. II. p. 202. Eſt-il donc permis de ſe jouer ainſi de la vérité?

me fit asseoir sur l'un, où il me dit d'attendre, & fut se mettre sur l'autre, après m'avoir donné en présent beaucoup d'ouvrages d'argent, d'or, de plumes, parfaitement bien faits, cinq mille habits de soye, precieux & par leur matiere, & par la beauté & la varieté de leur travail.

Cortez rapporte ensuite le discours que lui tint Muteezuma sur l'histoire de son nation; lui dit que les Mexicains n'étoient pas originaires du pays qu'ils habitoient; qu'ils y avoient jadis été conduits par un Roi, qui s'en étoit ensuite retourné dans sa patrie: & avoit promis d'y revenir tôt ou tard par lui ou par ses successeurs pour se faire reconnoître d'eux pour leur Roi; qu'ils voyoient bien aux discours que Cortez leur tenoit sur la puissance du Prince qui l'envoyoit, & sur le Pays d'ont il venoit, qu'ils avoient lieu de

penſer que le Roi ſon Maître étoit véritablement le ſucceſſeur de celui qui les avoit introduits dans le pays: qu'ils ſe déterminoient en conſéquence à ſe déclarer ſes fideles ſujets, & à lui promettre l'obéiſſance, qui lui étoit due: qu'il pouvoit donc donner ſes ordres, & vivre au milieu d'eux, comme chez de bons amis, diſpoſés à faire tout au monde pour l'obliger: qu'il ne doutoit pas, qu'il ſçavoit même, que les habitans de Cempoal & de Churultecal ſes ennemis avoient cherché à le déſervir dans ſon eſprit; mais qu'il le prioit de ne juger ſur leurs diſcours qu'avec connoiſſance de cauſe. Ils vous ont dit, ajoutoit Montezuma, que les murailles de nos maiſons ſont d'or, ainſi que mon thrône, & tous les meubles de mon Palais: que je ſuis même un Dieu: vous voyez cependant que les maiſons de cette ville ſont conſtruites de *pier-*

res liées avec de la chaux (*). Il ouvrit enſuite ſes vêtemens, & lui dit: voyez que je ſuis de chair & d'os, homme palpable & mortel, & non un Dieu. J'ai reçu de mes ancêtres quelques beaux meubles; mais tout ce-que j'ai eſt à votre ſervice; vous pouvez en diſpoſer, comme de choſes, qui vous appartiennent: J'aurai ſoin d'ailleurs que l'on pourvoye abbondamment à tout cequi vous ſera néceſſaire, & à ceux de votre ſuite: Vivez donc tranquilles & avec autant de plaiſir & de contentement que dans votre patrie. Muteezuma ſe retira enſuite dans ſon Palais, & prouva par les effets qu'il avoit parlé ſincerement. Cortez le voyant de ſi bonne volonté, témoigna qu'il deſiroit avoir une connoiſſance

(*) Il n'eſt donc pas vrai que tous les Américains en ignoroient & la fabrique & l'uſage, comme nous l'aſſure M. de P.

noiſſance exacte du Pays, des mines d'or, & des ports de mer, où il pourroit faire aborder des Vaiſſeaux; qu'il deſireroit auſſi bâtir un fort dans les terres de la domination de Muteezuma, d'y fonder même des Colonies Eſpagnols; le Monarque lui accorda tout; il lui fit donner des Cartes exactes de tous les pays de ſa domination, & de ceux de ſes voiſins (*)

(*) Et prout Hiſpanis, qui ibi fuerant percipere potui provincia illa eſt admodum apta ad conſtituendas ibidem habitationes, & ad aurum extrahendum; petii a Domino Muteezuma, quod in illâ provincia Malinaltebeque, conſtrui faceret unam habitationem pro Majeſtate veſtra, & in ea conſtruenda, omnem poſſibilem adhibuit diligentiam, & talem, quod duorum menſium ſpacio eo in loco ſeminaverant ſexaginta menſuras (quas Anegas Hiſpani vocant) ex quodam ſemine ab eis Mayz nuncupatum, ex quo panem conficiunt. ib. p. 249.

Similiter petii ab eodem Domino Muteezuma, ut mihi aperiret, ſi in littore illius maris eſſet fluvius aliquis, vel ſinus quos naves illuc applicantes facile ingredi poſſent, & tuto in eisdem ſiſtere, qui retulit ſe penitus ejus rei ignarum. Quo audito hoc ſaltem petii, ut mihi maris illius panno depingi

& nomme des perſonnes de conſidération, pour accompagner ceux des Eſpagnols que Cortez envoya prendre connoiſſance du pays. Ils trouverent par tout beaucoup de villes & de Bourgades, & la population prodigieuſe (*).

Je ne donnerai pas en détail, la deſcription de la Ville de Mexique, nommée alors Temixtitan, où Muteezuma faiſoit ſa réſidence. On trouve

curaret littora, & ſinus, & flumina in mare confluentia, quo poſtea poſſem mittere meos Hiſpanos ad perſcrutandum, & diligenter inſpiciendum, & ipſe Muteezuma eligeret in eorum duces incolas dictæ provinciæ. Quod poſtea re effecit; quoniam ſequenti die mihi attulere lineo panno picta omnia maris littora, ſinus & flumina in illud confluentia. Ibi conſpiciebatur flumen quoddam cæteris magis amplum, ibid. p. 250.

(*) Et ut Hiſpani retulere, transgreſſi ſunt tres provincias multis pagis, villis & ædificiis refertas, ita ut in Hiſpania non reperiantur meliores. Sunt in illis provinciis multæ civitates & coloniæ in magna quantitate, & aſſeruerunt ſe vidiſſe habitationem quandam cum arce, quæ eſt amplior, & magis munita Caſtro Burgenſi civitatis Hiſpaniarum; & incolæ earum ſunt maximæ prudentiæ. ib. p. 247.

cette deſcription dans la relation même de l'expédition de Cortez, & dans celle de beaucoup d'autres Hiſtoriens. On ne peut pas avoir de témoignages d'auteurs plus contemporains que Cortez lui-même. Ainſi M. de P. ne pourra pas dire que l'Auteur de la Diſſertation ſur les Américains a confondu l'état où étoit l'Amérique au moment qu'on la découvrit, avec celui où elle étoit en 1767. Au tems de la découverte, du nouveau Monde, ajoute M. de P. on n'y voyoit que des forêts: aujourd'hui il y a ſans doute des terres cultivées, mais elles le ſont par des Africains & des Européens.... Le critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Eſpagnols, étoit une vaſte ſolitude, pourquoi l'eſpece humaine y étoit ſi foible, ſi peu répandue..... Il n'y a qu'a jetter un coup d'œil ſur les Auteurs que le critique cite, pour ſe con-

vaincre, que ce n'eſt pas dans de tels livres, qu'il a pu puiſer des connoiſſances ſur l'ancien état de l'Amérique: tandis que l'Auteur des *Recherches philoſophiques* a taché de s'inſtruire en liſant cequi a été écrit depuis Pierre d'Engleria & Veſpuce jusqu'à nos jours (*).

On a vû ci-devant combien M. de P. a eu tort de citer ces Auteurs pour ſes garants, puisqu'ils lui ſont abſolument oppoſés. *S'il a taché* comme il l'aſſure de s'inſtruire dans ces Auteurs, ayant auſſi mal réuſſi qu'il l'a fait, quelle inſtruction devons nous croire qu'il aît puiſée dans les autres? Le critique avoit-il donc tort de dire, que M. de P. les avoit lus ſans doute trop précipitamment? Mais s'il n'a commencé à prendre ſes inſtructions ſur l'état de l'Amérique, que dans les écrits de Pierre d'Engle-

(*) Défenſe des Recherches philoſ. Ch. 12. p. 54.

ria & d'Americ Veſpuce, peut-être a-t-il ignoré les relations de Cortez; alors il ſeroit au moins un peu excuſable d'avoir metamorphoſé ces beaux & vaſtes pays, ces pays ſi peuplés & ſi remplis de Villes & de Bourgades en d'immenſes déſerts & de vaſtes ſolitudes. Mais non M. de P. connoiſſoit les relations de l'expedition de Cortez; puisqu'il le traite de voleur & de brigand; puisqu'il dit que Temixtitan n'étoit qu'une bourgade, qui avoit quelque forme de cité, & le Palais de Muteezuma une véritable grange.

Mais ſi M. de P. n'eſt pas humeur d'en croire Cortez ſur ſa parole, aumoins pourroit-il être d'aſſez bonne foi pour ne pas tout nier. Quand même il y auroit quelqu'exageration dans le récit de Cortez, il eſt dumoins conſtant que ce Général trouva de grands obſtacles, quand il voulu ſe

rendre maître de Temixtitan, au retour de ſon expédition contre Narvaez: que cette ville étoit prodigieuſement peuplée, qu'elle étoit d'une grande étendue; qu'il y avoit de très-beaux édifices, le Palais, les maiſons des Nobles, les Mesquites, ou Temples; que ces maiſons étoient bâties en pierres liées avec du mortier fait de chaux; qu'elles avoient des fenêtres & des couvertures, malgré l'aſſertion contraire de M. de P.; qu'en diminuant même, s'il le veut, quelque choſe du nombre de quatrevingt mille maiſons, dont Cortez dit que cette ville étoit compoſée, lorsqu'il y fut reçu la premiere fois, elle étoit certainement très conſidérable, lorsqu'il en fit le ſiege, aidé par les Cimpualiens & les Tlaſcaliens ſes amis, qui l'avoient ſuivi en très-grand nombre; & que la réſiſtance vigoureuſe des Mexiquains, qui ſe defendirent

de rue en rue, pendant trois mois, mirent Cortez dans la néceſſité de la ruiner. Que s'il n'eſt pas exactement vrai que le Palais de Muteezuma, les Temples, & les édifices publics ayent eû alors tout l'éclat & toute la magnificence (*), que leur donnent les ré-

(*) La relation de Cortez s'exprime ainſi: Si Majeſtatem veſtram potentiſſime Domine, de variis & mirandis rebus iſtius civitatis Temixtitan dominio, & iſtius Domini Muteezuma obſequio certiorem reddere deberem, ac de ritu & conſuetudine quam obtinent incolæ, ordine & regimine tam civitatis quam aliarum, quæ ſubjiciebantur dicto Domino Muteezuma, longo tempore immorari oporteret, & multos qui eá exponere ſcirent, habere neceſſe eſſet in tali genere exercitatos. Ego non poſſem de mille portionibus minimam recenſere, ſed ut melius potero aliqua ex illis quæ vidi exprimam, quæ quamvis incultè promantur, tamen erunt tantæ admirationi, quod vix credi poterunt; nos enim præſentes propriis oculis intuendo, eas vix intellectu percipimus. Sciat tamen Majeſtas veſtra, quod ſi in aliquo deficiam in prædicta rerum relatione, plus peccabo minuendo, quam augendo, tam in his quam in aliis quæ recenſabo celſitudini veſtræ; quoniam æquum mihi videtur & apparet,

lations, ces édifices prouvent au moins ſans replique à M. de P. que les Mexiquains ſçavoient faire la chaux & l'employer: qu'ils travailloient non ſeulement pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air, mais pour plaire aux yeux, par les ornemens dont ils décoroient les maiſons & les appartemens. S'il y avoit des tapiſſeries, des lambris, des plafonds ornés de feſtons &

ea quæ regi meo & domino recenſere duxi, prævia veritate nil augendo aut minuendo aut interponendo exponere. ib. p. 262.

Habebat tam in civitate quam extra domos plurimas voluptatis gratia, melius conſtructas quam dici poſſit, & quæ vere erant dignæ magno Principe & Domino. Habebat in civitate ad uſum ſuum, palatia tam lata & mirabilia, quod mihi impoſſibile videtur magnitudinem, amplitudinem & magnificentiam recenſere. Hoc unum dicam, quod in Hiſpania non ſunt illis ſimilia. Habebat aliud palatium fere non minus bonum quam illud, in quo erat pulcherrimum viridarium quibusdam proſpectantis eidem conſidentibus, & marmora, reliquaque ornamenta ex jaſpide optime elaborata. ib. p. 275.

de feuillages tant peints qu'en relief, c'eſt une preuve que certains arts même de luxe, n'y étoient pas inconnus; qu'il y avoit des ouvriers aſſez habiles pour travailler les pierres, les marbres, le jaſpe, le bois, en travailler les pieces, & les aſſembler avec une adreſſe, qui ravit d'admiration les Eſpagnols, & qui nous étonneroit encore aujourd'hui. On en conclura donc que M. de P. n'étoit pas fondé à dire que tous les Américains étoient

Civitas eſt tam ampla quantum eſt Hiſpalis aut Corduba; & præterea illius vici ampliſſimi & recto tramite procedentes cernuntur..... Eſt in eadem civitate platea, quæ eſt in duplo major platea Salamanticæ civitatis, undique porticubus circumdata, ubi quotidie ultra ſexaginta millia hominum vendentium, ementiumque cernuntur; ubi eſt invenire omnia genera mercium, quæ in provinciis Illis inveniri poſſint, tam ad eſum, quam ad veſtitum facientia. ib. p. 264. 265.

Sunt plurimi in omnibus publicis foris iſtius civitatis quotidie operarii, & magiſtri cujuscumque artificii præſtolantes, qui operas ſuas conducant. ib. p. 273.

alors, & ſont encore marqués au coin de l'ineptie pour les arts, de la maladreſſe pour les métiers, & de la ſtupidité pour tout. De la difference des conditions admiſe parmi les Mexiquains, des places publiques, où l'on expoſoit en vente les marchandiſes de toutes eſpeces, tant pour les beſoins de la vie, que pour le pur agrément & le plaiſir, & des punitions que l'on y exerçoit contre ceux, qui troubloient la ſocieté; on conclura avec raiſon, qu'il y en avoit une compoſée d'êtres penſants, d'êtres raiſonnables & inſtruits, d'hommes policés, & non d'êtres ſimplement à figure humaine, qui n'ont par deſſus les animaux, que l'uſage de la langue & des mains, à qui M. de P. croit peut-être encore faire une grace que de leur accorder l'inſtinct, en les réduiſant à leur juſte valeur (*). Forcé cepen-

(*) Rech. philoſ. T. I. p. 123. & ſuiv.

dant par les témoignages de tant d'écrivains qui ſur les preuves certaines, ont jugé plus favorablement des indigenes du nouveau Monde, M. de P. a fait une eſpece d'exception en faveur des Peruviens & des Mexiquains; mais pour ne pas affoiblir ſa premiere aſſertion, & pour diminuer les idées avantageuſes que les relations des hiſtoriens, qui nous décriveut les choſes comme témoins oculaires, pourroient avoir fait naitre dans l'eſprit de leurs Lecteurs, M. de P. dit qu'ils n'ont tâché que de briller par l'eclat des penſées, & des images gigantesques, & par la pompe de la narration, qu'ils y ont indignement ſacrifié la vérité de l'Hiſtoire aux vains agrémens d'un ſtyle ampoulé (*). Ignorant, ajoute-t-il l'uſage du fer forgé, de la monnoye, de l'écriture, l'art de bâtir des navires, des ponts, de faire des fenê-

(*) ib. T. II. p. 201.

tres à leurs logis, & des cheminées à leurs foyers, il s'enſuit qu'ils devoient être inférieurs en ſagacité & en induſtrie aux nations les plus groſſieres de notre continent; & la raiſon nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Eſpagnols (*), qui nous ont conté du Mexique autant de fauſſetés & de merveilles que de l'empire des Incas. Cortez avoit donc grand tort d'aſſurer à Charles quint, qu'il avoit vû les choſes, dont il lui faiſoit le détail, que tout cequ'il racontoit, étoit conforme à la pure vérité. On doit donc, ſi nous en croyons M. de P., regarder Cortez comme un fourbe, qui a trompé & ſon Roi, & tous ceux qui n'ont pas penſé comme l'Auteur des Recherches philoſophiques. Celui-ci, qui connoit bien mieux l'état où étoit l'Amérique au tems de ſa découverte, que

(*) ib. p. 184. & 194.

ne l'ont connue Cortez, & les autres Eſpagnols qui l'ont vuë alors, nous aſſure qu'elle n'étoit peuplée que de familles éparſes, que la population y étoit très-peu nombreuſe, qu'il n'y avoit aucune ville, & que s'il y en avoit eu, on en auroit vû aumoins quelques veſtiges, & les emplacemens; qu'on en auroit conſervé les noms. Cortez au contraire & les autres Auteurs nous diſent que les pays qu'ils ont vûs, étoient alors prodigieuſement peuplés, que quoique dans quelques uns qu'il nomme, la culture fut tellement exercée, qu'il n'y avoit pas un coin de terrein inculte, on y reſſentoit quelquefois la diſette; qu'il y avoit trouvé beaucoup de Villes, & de grandes Villes, dont il aſſigne la grandeur, la forme, les noms la ſituation & à peu près le nombre de leurs habitans, le détail de leurs uſages, de leur maniere de vivre, de

faire la guerre. Que M. de P. ſe donne donc la peine de lire cette relation de Cortez, il y trouvera de quoi ſe convaincre qu'il a hazardé bien inconſidérement des aſſertions fauſſes & démenties par tous les Auteurs. Qu'il liſe, ou plûtôt qu'il n'ait pas honte d'avouër, qu'il a lu dans las Cazas & dans les autres, ce qu'il a dit ſi témérairement ne pas y être: Il y verra que las Cazas dit (*), que l'Ile Hiſpaniola ou St. Domingue, comprenoit cinq Royaumes ou provinces, & que le nombre de ſes habitans étoit presqu'infini; que les cruautés des Eſpagnols depuis la mort de la Reine Iſabelle, en 1504. avoient detruit presque tous ces Indiens, dans le tems que cet Auteur écrivoit; comme témoin oculaire. L'an 1509.

(*) Relation des voyages & découvertes des Eſpagnols dans les Indes occidentales page 12. & ſuivantes.

dit-il, les Eſpagnols paſſerent dans les Iles de St. Jean, & de la Jamaique, qui reſſemblent à des *jardins délicieux*..... Ils depeuplerent entierement ces contrées d'habitans où l'on en comptoit plus de *ſix cents mille* avant leur arrivée; à peine pourroit-on aujourd'hui trouver deux cents perſonnes dans ces Iles. Les Eſpagnols paſſerent dans l'Ile du Cuba..... On y voyoit autrefois de belles & floriſſantes provinces, remplies d'une *multitude infinie* de peuples, que les Eſpagnols n'ont pas traités avec plus de douceur & plus d'humanité que les autres.... Il arriva un jour qu'une grande quantité des habitans d'une *Ville célébre*, éloignée de plus de ſix lieuës de l'endroit où nous étions, vinrent au devant de nous, pour nous faire honneur, & pour nous porter des proviſions, qu'ils nous offrirent avec les marques de la plus grande joye, &

nous faiſant mille careſſes: mais le malin eſprit dont les Eſpagnols étoient poſſedés, ſe mit à les agiter; ils furent tout à coup ſaiſis d'une ſi grande fureur, qu'ils maſſacrerent ſur le champ, plus de trois mille perſonnes hommes & femmes, ſans qu'on leur eût donné le moindre ſujet de chagrin. Je fus le témoin oculaire de cette inhumanité; quelque efforts que l'on fit pour les appaiſer, il fut impoſſible de les ramener à leur bon ſens.

L'an 1514. Un Gouverneur impitoyable deſtitué de tout ſentiment d'humanité, que l'on regardoit comme un cruel tyran, & comme l'inſtrument de la colere de Dieu, pénétra dans la terre ferme, & y conduiſit des Eſpagnols, tous animés de ſon eſprit.... Il ne ſe contenta pas de ravager les bords de la mer; il deſola de grands Royaumes, & de vaſtes régions, où il fit périr dans les ténébres

de

de l'idolatrie un nombre infini d'Indiens. Il parcourut plus de cinquante lieuës *du plus beau pays du monde;* porta la déſolation par tout, & ruina la plus belle terre & la plus fertile de l'Inde. On y comptoit avant l'arrivée de ce tyran, *une infinité de Villes, de Bourgs, de Villages.*

Le Gouverneur dont j'ai parlé, ſe mit en devoir d'aſſujettir la province de Nicaraqua l'an 1522. *Il eſt impoſſible de bien exprimer la fertilité de cette terre, la bonté de l'air qu'on y reſpire, & le nombre presqu'infini de ſes habitans.* On voyoit dans cette province des villes longues de quatre lieuës. La quantité des fruits exquis qu'on y mange, y attiroit cette grande multitude de peuple. Comme les villes ſont ſituées dans de vaſtes plaines, on n'a point de montagnes où l'on puiſſe ſe cacher; outre que la douceur du climat eſt ſi grande & le

pays ſi agréable, que les habitans ne peuvent ſe réſoudre qu'avec beaucoup de peine à le quitter; & par conſéquent ils étoient plus expoſés aux outrages & aux perſécutions des Eſpagnols; mais ils les ſouffroient le plus patiemment qu'il leur étoit poſſible: car ce peuple eſt naturellement doux & pacifique. Le Gouverneur, ou plûtôt le tyran avec les miniſtres de ſa cruauté y commit tant de brigandages, tant de maſſacres, qu'il n'y a point de plume aſſez éloquente pour les bien décrire. Ces desordres empêcherent la culture des terres, qui reſſembloient auparavant aux plus charmans jardins. Le pays venant donc à manquer, les Eſpagnols enlevoient aux Indiens tous les vivres qu'ils avoient ramaſſés, cequi fit perir en peu de tems plus de trente mille perſonnes. Une femme preſſée d'une faim inſuportable, tua ſon enfant pour

le manger.... Cequi contribua davantage à la dépopulation de cette province, fut la contrainte où l'on mit les Cacyques de fournir ſans ceſſe une quantité d'eſclaves, que l'on enlevoit, & qui périſſoient bientôt de faim, de travail & de fatigues dans les lieux où on les transportoit. Les Indiens ont beaucoup de tendreſſe pour leurs enfans, & ils les élevent avec de grands ſoins. Comme on exigeoit d'eux ſouvent cette eſpece de tribut, tout le pays fut en peu d'années dépeuplé d'habitans. On tira de cette province, durant un petit nombre d'années plus de cinq cents mille eſclaves. Il en mourut environ 60000 auſſi pendant la guerre qu'on leur fit. La ſervitude à laquelle on a condamné les autres, les a fait périr ſucceſſivement, de maniere que cette province ſi prodigieuſement peuplée autrefois, ſe voit reduite à quatre ou cinq mille

perſonnes, dont il en meurt encore une grande quantité.

Me ſera-t-il permis d'interrompre ici l'extrait que je donne de la relation de Las Caſas, pour demander à M. de P. comment après avoir lu cette relation & celle des autres Auteurs non moins accrédités, qui s'expriment dans le même goût à l'égard de la population nombreuſe de l'Amérique, il a oſé aſſurer le contraire; faire un crime à l'Auteur de la Diſſertation ſur les Américains, d'avoir parlé conformement à ces Auteurs, & de n'avoir pas expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Eſpagnols, étoit, ſelon lui, *une vaſte ſolitude*, & pourquoi *l'eſpece humaine y étoit ſi peu répanduë* (*). Qu'il nous diſe s'il lui plait, comment il a pu hazarder une aſſertion auſſi contraire à ſes propres lumieres, & à la vérité? en attendant ſa réponſe

(*) Défenſe pag. 54.

là-dessus, continuons de montrer au public que l'Auteur de la Dissertation n'a pas cherché à declamer contre celui des Recherches philosophiques, mais à venger la vérité, des atteintes qu'il lui avoit données. Barthelmi de Las Casas va nous en fournir de nouvelles preuves.

La nouvelle Espagne fut, dit-il, découverte l'an 1517. depuis que les Espagnols y sont entrés, ils ont fait périr de mort violente dans cette *vaste solitude* de M. de P., quatre cents cinquante mille personnes. On y voyoit quatre ou cinq Royaumes, qui ne le cedoient point en grandeur, *en fertilité, en abondance de toutes choses* au Royaume d'Espagne. Ce pays où *l'espece humaine étoit si peu répandue*, suiv. M. de P. renfermoit cependant quantité de villes plus peuplées que Tolede, que Seville, que Valladolid, que Barcelonne: quoique

toutes ces villes ſoient remplies d'habitans, celles du nouveau Monde le ſont encore davantage. Le Pays dont je parle, ajoute Las Caſas (*), a plus de dixhuit cent lieuës de tour. Les Eſpagnols y ont fait mourir par le fer, par le feu, ou par d'autres ſortes de morts violentes, plus de quatre millions de perſonnes, y compris les femmes & les enfans, dans l'eſpace de quatre cents quatre vingt lieuës..... Je ne mets point au nombre de ceux qu'ils ont égorgés, les autres qu'ils ont fait périr dans l'eſclavage, ou qui ſont morts de mesaiſe ſous la tyrannie de ces ennemis du genre humain, deſtinés, ce ſemble, pour le détruire.

La floriſſante & célébre ville de Cholula contenoit plus de trente mille familles: les Eſpagnols en firent par ſupercherie, une horrible boucherie,

(*) Page 44. & 45.

dans le tems même que les principaux de la ville étoient venus les trouver comme de bons amis, leur offrir leurs maisons pour logement, & leur donner des vivres avec profusion. Ils ont observé cette coutume barbare dans tous les pays où ils ont passé, de faire quelques grand massacre en y arrivant, afin que ces peuples, qui ont une grande douceur de caractere, ne pussent les envisager qu'avec effroi, & afin de jetter la terreur & l'épouvante dans toute la contrée.

Ils se comporterent de la même maniere dans la ville de Tépéaca plus belle, plus ample, & comprenant dans son enceinte, un plus grand nombre de maisons. Ils en ont fait de même à Mexico, pendant que les Nobles, & les Princes du sang-Royal, & deux mille jeunes gens, l'élite & la fleur de tout le Royaume, & cequ'il y avoit de plus brillant à la cour de

Montezuma, étoient occupés à des jeux & à des danſes, auxquels les Eſpagnols feignirent d'abord de prendre part, pour mieux éxécuter leur barbare deſſein, de faire perir dans un moment cequ'il y avoit de mieux dans tout le Royaume.

Les Provinces de Panuco, de Tute-peca, & celle de Colima, chacune auſſi grande que les Royaumes de Léon & de Caſtille & prodigieuſement peuplés ſe virent expoſées aux mêmes ravages; elles éprouverent la même déſolation. Le Gouverneur de ce nouveau Monde, fondé ſur des titres imaginaires, envoya deux Capitaines, qui ne lui cedoient ni en impieté, ni en cruauté, dans les Royaumes de Guatimala ſitués au Midy, & dans ceux de Naco & de Gaymura vers le Nord. Ces Capitaines les remplirent de carnage, & porterent la déſolation par tout, brûlant les villes égorgeant les

habitans qui ne s'attendoient point à la visite de trois cents furieux, qui ne faisoient grace à qui ce fut. Ces Provinces de Naco & d'Honduras, étoient comme des jardins délicieux; les Espagnols en firent d'affreuses solitudes, quoique ce fut le pays le plus peuplé de tout le monde. Ils y firent périr, en moins de dix années, plus de deux millions de personnes.

Que M. de P. avoue donc son tort, d'avoir voulu se justifier en obligeant son critique de le rappeller au tems de la découverte du nouveau Monde, pour en constater l'état. Il eût en beau jeu, s'il avoit dit que ce nouveau continent est devenu un vaste desert & une affreuse solitude par les déprédations des Espagnols; mais il a bien senti que ce n'étoit pas le moyen de soutenir son hypothese.

La province de Cuzcatan, qui avoit député aux Espagnols trente mille In-

diens chargés de poules d'Indes, & de toutes les proviſions que ce pays fournit en abondance, éprouva le même ſort, parcequ'on n'y trouva point d'or. Le pays qui ne le cede en fertilité à aucun pays du monde, ce pays le plus peuplé de toute l'Inde, plus que le Méxique même, de l'aveu du Gouverneur, a vû périr dans ſon ſein par les cruautés des Eſpagnols, en quinze ou ſeize ans, plus de quatre à cinq millions d'hommes; & l'on continuë tous les jours à eu détruire les déplorables reſtes (*).

On ſeroit étonné de voir tant de maſſacres, tant de déſolations, tant de villes grandes, & bien peuplées réduites à une affreuſe ſolitude par une poignée d'Européens cruels, barbares & furieux, qui ſe piquoient cependant d'être policés, & qui traitoient de Sauvages, de Barbares ceux qu'ils

(*) Ibid. page 62. 63.

alloient ſacrifier à leur faim inſatiable de l'or. Ceux qui ne ſont pas au fait des moyens que les Eſpagnols employoient pour parvenir à leur but, en conclaroient avec M. de P. qu'il y a une exagération outrée dans les récits des Eſpagnols; qu'il n'y avoit ſans doute dans tous ces pays-là que quelques hordes de familles éparſes, qui, loin de s'aſſembler en troupes nombreuſes, pour ſe prêter un mutuel ſecours, s'entredétruiſoient par des guerres inteſtines, & ne ſe trouverent point en état, par défaut de ſocieté, & même de population, de s'oppoſer aux déprédations d'une petite troupe de ſcélerats aguerris, bien armés, & toujours brûlants de la ſoif des richeſſes, dans le tems même qu'ils en regorgeoient.

Cette ſurpriſe doit ceſſer, quand on ſçait, que, ſemblables à des pelottes de neige, qui groſſiſſent à me-

ſure qu'on les roule devant ſoi ; ou comme un petit torrent, qui reçoit des Montagnes voiſines d'où il deſcend, toutes les eaux des pluyes, qui mouillent leur ſurface, & va inonder, renverſer & détruire les Villes & les Villages de la plaine, de même ces petites troupes d'Eſpagnols avoient coutume de ſe faire accompagner du plus grand nombre qu'ils pouvoient, d'Indiens qu'ils avoient vaincus, ou qui s'étoient ſoumis volontairement, ſur tout des nations ennemies de celles qu'ils ſe propoſoient de ſubjuguer. Nous avons vû ci-devant que Cortez en uſa ainſi dans ſon expédition du Mexique, à laquelle il n'auroit jamais réuſſi ſans l'aide des Cinpualiens & des Tlaſcalteliens. Barthelmi de Las Caſas nous l'aſſure lui-même, & nous dit (*) que les Eſpagnols avoient quelquefois parmi eux vingt mille In-

(*) Ib. p. 63.

diens, qui faiſoient la guerre aux autres. Mais que les Eſpagnols ne pouvant leur fournir tous les vivres néceſſaires, ils leur permettoient de manger la chair des autres Indiens; de ſorte qu'ils avoient dans leur camp une boucherie ouverte de chair humaine. Il nous apprend qu'on y égorgeoit de petits enfans, qu'on les faiſoit griller, & qu'on tuoit auſſi les hommes, pour en manger, comme un régal, les pieds & les mains, parceque les Indiens y trouvoient le plus de goût. Les nations voiſines frappées d'épouvante, & ſaiſies d'horreur à ces affreuſes nouvelles, fuyoient devant ces monſtres cruels, pour ſe ſouſtraire à leur pourſuite. Je ſuis très-faché de ceque M. de P. m'oblige de rappeller tant l'horreurs, pour prouver le chimerique de ſon hypotheſe, & le convaincre du faux de ſes aſſertions! S'il n'ignoroit pas & les

massacres sans nombre, & les autres déprédations des Espagnols, aidés du secours de vingt mille Indiens, comment demande-t-il (*), pourquoi & comment la Monarchie du Mexique, ayant contenu trente millions d'habitans en 1518. (il auroit pu dire en 1517. s'il eût voulu consulter Las Casas) pouvoit être deserte en 1521. Il y auroit vû qu'il n'est pas autant absurde, qu'il le pense de supposer que Fernand Cortez, accompagné, non comme il le dit, *de quatre cents assassins seulement* (**); mais de cinq cents Espagnols fantassins & quinze Cavaliers, tous gens bien armés, gens déterminés, qui menoient avec eux plusieurs pieces de canons, & des Balistes, ou Machines propres à jetter des pierres (***),

(*) Rech. phil. T. I. p. 57.
(**) Ibid. p. 58.
(***) Ferd. Cortez narratio secunda p. 182. & suiv.

des coulevrines, d'autres machines & armes meurtrieres Européennes, inconnues, & par elles mêmes & par leurs terribles effets, redoutables à des peuples, qui d'ailleurs faiſoient aux Eſpagnols l'accueil le plus gratieux: accompagné de plus d'Indiens ennemis des Mexiquains, qui avoient ſuivis Cortez, en troupe dabord de huit à dix mille, & dont le nombre augmenta beaucoup, lorsqu'il les mena, pour faire le Siege de Temixtitan, ou Mexico, après qu'il eût été forcé de s'en ſauver à la faveur de la nuit, pour ſe ſouſtraire à la vengeance d'un peuple irrité dont il avoit fait périr le Roi & tout cequ'il y avoit de plus remarquable & de plus honorable parmi eux. Il auroit conçu avec Dapper, qui avoit étudié avec attention les Relations connues de ſon tems, que la population de certains pays de l'Amérique pouvoit ſurpaſſer celle de

l'Europe & égaler celle de l'Asie ; que l'Auteur de la philosophie de l'Histoire, sur le dire duquel M. de P. fonde son hypothese, a eu tort d'avancer qu'en général l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe, defense page 20. Il auroit vû comment il a pu se faire que Cortez & les compagnons de ses Brigandages ayent non pas détruit tant & de si grandes villes par des Sieges, puisqu'on lui en ouvroit les portes dès-qu'il s'y présentoient comme on les ouvre à de bons amis, qu'on y veut bien traitter, mais en les livrant aux flammes. Il auroit été convaincu qu'en agissant de cette maniere, il ne falloit pas aux Espagnols quatre ans, pour s'accager deux ou trois cents lieuës de pays, & y faire périr bien des millions d'hommes.

M. de P. a préféré de contredire les Relations des Auteurs, & d'essayer

de

de nous perſuader par des raiſonnemens, que la population des Péruviens & des Mexicains a été viſiblement exagérée par les Ecrivains Eſpagnols; accoutumés, dit-il, à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Après avoir enſuite traité tous ces Ecrivains avec le dernier mépris, il s'imagine les avoir aſſez décriés dans l'eſprit des Lecteurs de ſes Recherches philoſophiques pour leur avoir ôté toute confiance. Il ſe perſuade qu'il peut en conſéquence avancer des paradoxes tant qu'il lui plaira; & aſſurer avec la plus grande hardieſſe, & avec la plus grande confiance qu'on l'en croira ſur ſa parole, que Cuſco n'étoit *qu'une méchante bourgade & le logement des Rois du Perou un tas de pierres, aux vuides d'entre leſquelles on a fait l'honneur de donner le nom de chambres:* Que le Palais *où cabanoit le*

Roi de Mexico, étoit une grange, & que la Ville, ainſi que celle de Cuſco n'étoit qu'un amas de petites cabanes, ſans lucarnes & ſans fenêtres (*).

Je ſerois bien tenté de tirer le rideau ſur toutes les autres horreurs dont les Eſpagnols ont donné l'affreux ſpectacle à l'univers. Il ſeroit bien plus à propos de les enſevelir dans les ténébres de l'oubli, que de les rappeller, puisque toute la honte en rejaillit ſur les Européens, ces hommes ſi ſpirituels, ſi induſtrieux, ſi civiliſés, ſi prudents, ſi ſages, ſi philoſophes; mais en même tems ſi vains, ſi orgueilleux, ſi ingenieux à imaginer des moyens de s'entredétruire, ſi cruels, ſi inhumains, ſi avides d'amaſſer, d'entaſſer de l'or & de l'argent, qu'ils ſe rendent coupables des excès les plus horribles, pour ſatis-

(*) Rech. philoſ. T. II. p. 178. & ailleurs.

faire leur ambition, & leur avarice insatiable. Quel contraste! quand on voit des Mexicains, des Péruviens que nous regardons comme des Barbares & des Sauvages, qu'il plait à la philosophie de M. de P. de travestir en hommes abrutis, stupides au point de n'avoir de l'homme que la figure, donner cependant à ces Philosophes de notre continent, des leçons d'humanité; les acceuillir de la maniere la plus gratieuse; aller au devant d'eux, leur offrir, les mettre même en possession de tout cequ'ils possédoient, leur rendre enfin toutes sortes de bons offices, & n'en recevoir en retour que des fers, des tourmens, des supplices les plus inouis (*). On frémit d'horreur, on sent glacer le sang dans les veines au recit que Barthelmi de Las Casas nous fait des procédes de ces Sages, de ces Philosophes déteſtables

(*) Las Casas, page 28. 67. 89. 95. & suiv.

de notre Europe, & il parle comme témoin oculaire.

On brûla dit-il dans ce Royaume de Xaliſco *plus de quatre vingt Bourgs ou Villages, pays très peuplé, abondant en fruit, & l'un des plus beaux de toute d'Inde.* Les Indiens vinrent ſelon leur coutume, au devant de ce Tyran: les grands préſens qu'ils lui firent ne purent adoucir ce Tygre: ſon but étoit d'amaſſer beaucoup d'or, c'eſt l'unique idole qu'il adoroit: Tous les moyens lui étoient indifferents, pourvû qu'il en vint à bout. Il mettoit le feu dans toutes les villes où il paſſoit, & les renverſoit de fond en comble; après avoir tourmenté les perſonnes conſiderables, par divers genres de ſupplices.

Nous avons déjà parlé de Yucatan d'après Pierre d'Engleria; qui en fait une deſcription bien avantageuſe, & toute oppoſée par conſéquent à l'idée

que M. de P. nous a donné des contrées de l'Amérique; mais comme Pierre d'Engleria n'en a parlé que sur le rapport d'autrui, M. de P. pourroit peut-être, malgré la célébrité de cet Auteur, recuser son témoignage. Appuyons-le donc de celui de Las Casas, qui a vû de ses propres yeux tout cequ'il en rapporte.

Un homme, dit-il (*) perdu d'honneur & de conscience, fut fait Gouverneur du Royaume de Yucatan l'an 1526. par ses mensonges & par ses artifices..... Le Royaume de Yucatan contenoit une multitude presque infinie de peuple. On y respire l'air le plus doux, & le plus agreable du monde: les fruits & toutes les choses necessaires à la vie, y sont en grande abondance; il est encore plus fertile que le Mexique: on y trouvoit plus de cire & plus de miel que dans

(*) Page 72.

les autres parties des Indes, qui ont été découvertes, juſques à préſent. Le circuit de ce Royaume eſt de trois cents lieuës. Les habitans ſont plus polis, mieux réglés & plus diſciplinés en cequi regarde les mœurs & les maximes de la vie civile, que la plûpart des autres Indiens. *On remarque en eux une prudence, & une juſteſſe d'eſprit* qu'on ne trouve pas communement..... On auroit pu aiſément bâtir dans un Pays ſi beau & ſi commode de grandes & de floriſſantes villes, où les Eſpagnols auroient pu vivre dans les délices & dans l'abondance, comme dans un autre Paradis terreſtre; mais leur ſtupidité leur avarice, leurs crimes énormes les ont rendus indignes de ces avantages; ils attaquerent ces Indiens, qui ne s'y attendoient pas, & en maſſacrerent un nombre prodigieux. Eſt-ce donc là le portrait qu'en fait M. de P. qui

n'a vû en Amérique que des déſerts affreux, un pays dépeuplé, un terrein en horreur à la nature même?

Les Eſpagnols ruinerent ainſi trois cents lieuës du plus beau Pays du Monde, qui étoit très fertile & très-peuplé avant leur arrivée: ils en firent en peu de tems un vaſte ſolitude. Ils ont pouſſé la cruauté & l'humanité jusqu'à tuer des enfans & les depecer pour en nourrir leurs chiens (*).

La province de Sainte Marthe étoit célébre par les riches mines d'or, qui ſont dans ſon voiſinage, & *par la fertilité de ſes campagnes.* Le Peuple y étoit nombreux, & très adroit à tirer l'or des mines. Toutes ces raiſons engagerent les Eſpagnols à paſſer dans un ſi bon Pays. Ils y allerent en très grand nombre, pour la ravager, & y maſſacrerent *une infinité d'habitans.* Ils deſolerent plus

(*) Ib. p. 76.

de quarante lieuës de Pays, & n'y laiſſerent perſonne en vie, quoique cette ptovince fut *très-peuplée*, avant qu'ils y arrivaſſent. Ils ſe ſont comportés de la même maniere dans la province de Carthagene, & dans la presqu'Ile de la Trinité, qui eſt plus *grande & plus fertile que la Sicile.* Elle touche au *Paria.* Les Eſpagnols enleverent de ces côtes *plus de deux millions d'hommes.* C'eſt une choſe digne de compaſſion, & capable d'attendrir les plus barbares, de voir cette côte, autrefois ſi peuplée, reduite en un deſert. M. de P. a-t-il donc bonne grace non ſeulement d'aſſurer que l'Amérique étoit presque dénuée d'hommes avant l'arrivée des Eſpagnols; mais de faire un crime à l'Auteur de la Diſſertation ſur les Américains, de n'avoir pas expliqué, pourquoi l'eſpece humaine y étoit ſi foible, & ſi peu répandue lorsqu'on

en a fait la découverte? Il a bien raiſon d'ajouter que c'eſt là le point de la difficulté (*). C'en ſera toujours une grande pour lui. Mais il auroit pu ſe diſpenſer de faire les frais de tant de raiſonnemens, pour réſoudre une difficulté, qui porte ſur une fauſſe ſuppoſition de ſa part, & ſur une Chymere, qu'il auroit dû s'épargner la peine d'imaginer. Il n'auroit pas été dans le cas de ſe voir démenti par les Auteurs qu'il atteſte pour ſes garants, dont nous avons rapportés les témoignages formels contre lui. Il auroit vû qu'il accuſe mal à propos, ſon *critique* d'avoir changé l'état de la queſtion, d'avoir confondu les époques, & d'avoir par là tellement obſcurci ſes propres idées, qu'on ne comprend pas du tout cequ'il a voulu dire (**). En vain nous dit-il donc

(*) Défenſe pag. 54. & 55.
(**) Ibid.

que pour tenter de réſoudre la difficulté, la chymere qu'il a enfantée pour la combattre, il devoit abſolument faire connoître la ſituation où Colomb & Veſpuce trouverent le nouveau Monde ſur la fin du quinzième Siecle. C'eſt en effet cequ'il devoit faire, mais non cequ'il a fait; puiſque le portrait, que l'Auteur des Recherches philoſophiques a donné de l'Amérique, eſt abſolument contraire à celui de ces deux navigateurs. Continuons celui qu'en a fait Barthelmi de Las Caſas.

L'an 1526. le Roi d'Eſpagne abuſé par les artifices de quelques perſonnes mal-intentionnées, & qui uſerent de mille détours, pour lui cacher les ravages horribles exercés par les Eſpagnols dans le nouveau Monde, donna le gouvernement du Royaume de Vencuela, qui eſt plus grand que toute l'Eſpagne, à certains Marchands

Flamands. Ils entrerent dans ce beau Royaume avec trois cents hommes armés. Ils y trouverent un peuple doux, commode & pacifique, tels que le ſont les Indiens, quand on les laiſſe à leur naturel, & qu'on ne les aigrit pas par des outrages. Ces Flamands encore plus brutaux & plus cruels que les Eſpagnols, ſurpaſſoient en férocité les Tygres, les Loups & les Lyons; il ſemble même qu'ils oublierent qu'ils étoient hommes, tant ils ſe montrerent ſauvages & dénaturés; c'étoit plûtôt des Demons revêtus de la figure humaine. Ils ſe mirent à parcourir ces *belles & riches provinces:* Ils deſolerent en un moment plus de quarante lieuës de Pays; des Vallées fertiles d'une prodigieuſe étendue, des Bourgs, des Villages entiers. Le ravage fut ſi général, qu'ils n'y laiſſerent pas un homme pour porter à d'autres la nouvelle des

cruautés qu'ils y exerçoient. Il n'y eut que ceux qui se cacherent dans des cavernes, & dans les entrailles de la terre, où l'on ne les soupçonnoit pas, qui échapperent en petit nombre à la fureur de ces inhumains; ils se retirerent sur les Montagnes, & tout le Pays fut bientôt désert. Ces Flamands porterent la même désolation dans les Provinces voisines, & partout où ils passerent, quoiqu'ils y vécussent aux dépens des Indiens, qui les recevoient par tout avec autant de zele & d'empressement, que si ces Espagnols leur eussent racheté la vie. Ils y brûlerent un *Bourg de mille maisons*, & ravagerent tous *ces Pays auparavant si peuplés & si fertiles*. Tous ces desordres furent prouvés, & manifestés par le Procureur Fiscal du Conseil des Indes. On conserve encore (ajoute de Las Casas) (*) les

(*) Page 109. ils justifient par conséquent le

actes & les procedures qui furent faites ſur cette affaire. Pendant dix ſept ans que ces Flamands ont ſéjourné dans ce pays le plus fertile & le plus abondant, ils ont chargés bien des navires d'Indiens, qu'ils ont conduits dans la petite Eſpagne, la Jamaique, & l'Ile de St. Jean, où ils périſſoient ſi vîte, de fatigues & de miſere, que le nombre montoit pour le moins *à un million d'hommes*. M. de P. dira-t-il donc encore que c'étoit un deſert dénué d'habitans? Il n'y avoit pas bien réfléchi ſans doute, lorsqu'il a aſſuré que ces pays étoient tels à l'époque de la découverte qu'on en a faite; il auroit mieux fait de ne pas nous y rappeller, c'eſt donc lui qui a confondu les tems & les épo-

recit de Las Caſas; & ſi ces actes ſubſiſtoient encore, M. de P. auroit dû, ou les conſulter avant que d'ecrire, ou s'en rapporter à ce qu'en a dit Las Caſas.

ques, & non pas l'Auteur de la Diſſertation ſur les Américains.

Trois Tyrans impitoyables, pouſſés du même eſprit que les autres entrerent ſucceſſivement dans la Floride depuis 1510. mais Dieu punit ceux-ci viſiblement; car ils y firent tous une fin malheureuſe. *Il y avoient trouvé des Peuples nombreux, ſages, bien diſciplinés, réglés, de bonnes mœurs* (*). Qui témoignerent aux Eſpagnols beaucoup de joye de leur arrivée, leur fournirent abbondament des vivres & tout cequ'ils avoient beſoin, ſans ſoupçonner de la moindre maniere, les cruautés que ces Hôtes inhumains préparoient à ceux qui les avoient comblés de bienfaits. Les Eſpagnols paſſerent au fil de l'épée les hommes & les femmes, les grands &

(*) Ib. p. 112. C'étoit ſans doute les Apalachites, dont il eſt parlé dans la diſſertation ſur les Américains.

les petits au moment qu'ils s'en défioient le moins. De Las Casas raconte ensuite cequi s'est passé le long de la riviere d'argent & au Pérou. Mais comme il n'en étoit pas témoins oculaire; il parle d'après quelqu'un qui s'y étoit trouvé dès le commencement, & qui atteste la vérité du recit qu'il en fait dans sa lettre au Roi de Castille, dont de Las Casas dit avoir en mains l'original. Comme elle renferme, en abrégé les moyens que les Espagnols ont employés pour s'emparer du Perou, on verra par le contenu de cette lettre, qu'il n'est pas surprenant que Pizarre, Almagre & les autres Espagnols, y ayent réussi, malgré leur petit nombre, considéré en proportion avec le nombre prodigieux d'Indiens, habitans de ce vaste Royaume. Voici les termes de cette lettre.

Moi, Frere Marc de Xlicia de l'Ordre de Saint François, Général de tous les réligieux du même Ordre, qui ſont dans le Pérou, & qui ſuis venu en ce Pays avec les premiers Eſpagnols, qui y ſont entrés; je rends témoignage des choſes que j'ai vuës de mes propres yeux, & des traitemens que l'on a fait aux Peuples de ce nouveau Monde. Je ſuis témoin oculaire, & j'ai une connoiſſance certaine du naturel & des mœurs des habitans du Pérou: c'eſt une nation douce, pacifique & commode; elle a beaucoup d'égard pour les Eſpagnols. Je les ai vû dans les commencemens, leur donner avec joye de grandes ſommes d'or & d'argent, & des perles d'un très grand prix, enfin leur rendre tous les ſervices, qu'ils vouloient en exiger. Ces Indiens ne leur ont fait la guerre, & ne ſe ſont mis en état de ſe défendre, qu'après en avoir

reçu

reçu tous les outrages imaginables; & qu'après y avoir été forcés, contre leur naturel, par les injures qu'ils en avoient reçues. Ils ont donné aux Eſpagnols autant d'hommes & de femmes, qu'ils en avoient beſoin pour le ſervice domeſtique: & après leur avoir ouvert leurs Villes, leurs Bourgs & leurs Villages, & les y avoir reçus avec tous les honneurs, dont ils ont pu s'aviſer, ils leur ont encore fourni abondamment toutes les choſes néceſſaires.

Je ſuis encore témoin que les Eſpagnols, ſans que les Indiens leur en ayent donné le moindre ſujet, ſe ſont ſaiſis de leur grand Cacyque Ataliba, dès le commencement qu'ils ſont entrés dans le Pays; & qu'ils l'ont brûlé après en avoir reçu quatre millions d'or, & après avoir enlevé, ſans aucune réſiſtance, des ſommes immenſes de ſa province. Ils ont fait ſoufrir

le même ſupplice à Cochilimaca ſon Capitaine général, qui étoit venu amiablement trouver les Eſpagnols, avec pluſieurs autres Grands du Pérou. Le même malheur arriva peu de jours après à un grand Seigneur de la province de Quitonia, que les Eſpagnols brûlerent auſſi, ſans qu'il leur eût jamais donné aucun ſujet de le traitter ſi cruellement. Ils brûlerent encore avec la même barbarie Schapera Prince des Canaries. Ils brûlerent les pieds d'Aluys, le premier & le plus grand Seigneur de Quitonia, & lui firent ſoufrir une infinité d'autres tourmens, pour l'obliger à déclarer où étoient les tréſors d'Ataliba, cequ'il ignoroit abſolument, comme on le reconnut dans la ſuite. Les Eſpagnols condamnerent au même ſupplice du feu Cocopagaganga, Chef des provinces de Quitonia, lequel s'étant laiſſé perſuader aux prieres de Sébaſtien Ba-

nalcaçar Capitaine Eſpagnol, étoit venu comme ami aux Eſpagnols, ſur la parole de ce Capitaine, qui lui avoit promis qu'on ne lui feroit aucun mal; mais cependant on le brûla vif avec pluſieurs Cacyques: & j'ai appris que l'intention des Eſpagnols étoit de les détruire tous, & de ne faire grace à aucun de tout le Pays.

J'affirme encore d'avoir vû de mes propres yeux les Eſpagnols couper le nez, les mains, les oreilles aux Indiens & aux Indiennes de divers endroits, ſans aucun motif, & ſeulement pour faire du mal de ſang froid, & par une barbarie, qui ne peut trouver d'excuſe. J'ai vû les Eſpagnols lacher des chiens affamés & furieux contre des Indiens, pour les mettre en pieces. Je les ai vû mettre le feu dans un ſi grand nombre *de Bourgs & de Villages, qu'il eſt impoſſible de les*

compter (*). Il eſt encore certain qu'ils arrachoient les enfans des bras de leurs meres, & qu'ils les jettoient à tour debras, le plus loin qu'ils pouvoient, pour ſe divertir, par un jeu ſi barbare. J'ai été le témoin malgré moi, de pluſieurs autres cruautés, qui me rempliſſoient d'horreur, mais il ſeroit trop long & trop ennuyeux d'en faire le détail.

Je proteſte que les Eſpagnols ayant aſſemblé dans trois vaſtes maiſons, le plus grand nombre d'Indiens qu'ils purent, ils y mirent le feu, & les brûlerent tous vifs, ſans aucun ſujet, & ſans en avoir reçu la moindre injure. Un Prêtre nommé Ocana ayant retiré un jeune enfant des flammes, un Eſpagnol le lui arracha, & le rejetta ſur le champ dans le feu. Cet Eſpagnol

(*) Il y en avoit donc & en grand nombre dans ce Pays-là, malgré que M. de P. veuille nous aſſurer le contraire.

mourut de mort ſubite le même jour, en retournant au camp ; je fus d'avis qu'on n'enterreroit pas ſon cadavre.

J'ai vû les Eſpagnols envoyer des députés aux Cacyques & aux principaux des Indiens, pour les engager à venir les trouver en toute confiance, leur promettant leur ſecours envers le Roi d'Eſpagne, & les faire brûler impitoyablement des qu'ils étoient arrivés. J'en vis brûler en ma préſence deux des plus illuſtres, l'un à Andonia, l'autre à Tumbala. Je fis d'inutiles efforts pour les dérober aux flammes, & pour les arracher des mains de ces furieux. Je puis dire en conſcience & ſelon Dieu, autant que je l'ai pu connoître par une longue expérience, que les habitans naturels du Pérou, n'ont jamais excité aucuns desordres, ni aucune rébellion, & qu'ils n'ont fait aucun tort aux Eſpagnols, qui les traitoient ſi inhumainement.

Tout ceque je viens de rapporter, ajoute Las Casas, est tiré de la lettre de ce réligieux, & a été confirmé par l'attestation de l'Evêque du Mexique. Il n'y a rien dans ce recit dont il n'aît été témoin oculaire, puisqu'il a parcouru pendant neuf ou dix ans quatre vingt ou cent lieuës de ce pays-la. Les Espagnols ont détruit dans les provinces du Perou seulement plus *de quarante millions* de personnes (*).

Un grand nombre d'Espagnols partirent de Venecuéla, de l'Ile Sainte Marthe & de Carthagene l'an 1536. pour aller à la découverte du Pérou, & *de ces terres admirables, si peuplées & si fertiles*, habitées par des

(*) Supposons qu'il y aît beaucoup d'exagération dans ce nombre de victimes sacrifiées à l'avidité des Espagnols pour l'or, toujours sera-t-il aisé, en les reduisant au quart de conclure que le Perou étoit un Pays très peuplé, & non une vaste solitude, où l'espece humaine n'étoit pas foible & peu repanduë.

gens d'un caractere doux, & d'une vie aisée. On y trouve de l'or & des pierres précieuses, & principalement des émeraudes en abondance; ils donnerent à ce pays le nom de *nouvelle Grenade;* parceque le Capitaine qui y aborda le premier, étoit natif de Grenade. Les Indiens épouvantés par leurs cruautés fuyoient sur les montagnes. On y fut les solliciter de revenir *dans les Villes*, qu'ils avoient abandonnées, & qu'on ne leur feroit aucun mal. Ces Indiens se fiant à de si belles promesses descendirent de leurs retraites; à mesure qu'on les attrapoit, on leur coupoit les bras. Ils poursuivirent ceux qui n'en étoient pas descendus, & en précipitoient au bas, autant qu'ils en rencontroient; de façon qu'en deux ou trois années ce beau pays fut reduit à une véritable solitude. Il y avoit plusieurs belles villes, qui sont maintenant ense-

velies ſous leurs propres cendres; *à peine voit-on quelques Mazures de celles mêmes, qui comprenoient plus de deux mille maiſons. On parcourt cinquantes lieuës d'un pays, qui étoit rempli de villages, de bourgs & de villes, dont on ne voit plus même les veſtiges.*

Barthelmi, de Las Caſas écrivit à Valence le 8. Decembre 1542. La relation dont nous venons de donner l'extrait. Il la publia, pour engager le Roi d'Eſpagne à prendre des moyens capables de mettre fin aux rapines, aux cruautés & aux Brigandages des Gouverneurs Eſpagnols en Amérique & des Européens ſoumis à leurs ordres. On envoya en conſéquence des ordonnances en faveur des Indiens, & des perſonnes pour les faire exécuter. Mais ceux à qui on en avoit commis le ſoin, prirent l'eſprit de ceux contre qui on les envoyoit, & ſe comporte-

rent eux-mêmes avec des cruautés qui paſſent l'imagination. Ils firent plus; ils ſe détruiſirent entre eux avec la même inhumanité.

Puisque M. de P. demande qu'on lui nomme quelques unes des villes qui ont été détruites; il nous feroit croire qu'il n'a pas lu les relations; on y trouve les noms de ces villes presqu'à chaque page. On en lit beaucoup dans le fragment de lettre, inſéré à la ſuite de la relation de Las Caſas. Tels ſont Lilia, Pelinia, Tulilieni, Quitonia, Bitaconia, & celles qui ſe trouvoient dans les provinces de Paſtonia, de Quilla, de Cangapatra, de Popayo, de Caliſia & d'Anderma; que M. de P. ſe donne donc la peine d'ouvrir ſeulement les relations qui parlent de la découvertes des differens cantons de l'Amérique, ils nous épargnera le ſoin de lui rapporter les noms des Villes, des Bourgs conſidé-

rables qui s'y trouvoient alors en ſi grand nombre. Nous finirons donc cet extrait, par l'idée que Las Caſas & ceux qui ſollicitoient le Roi d'Eſpagne de faire ceſſer les cruautés de ſes ſujets Européens dans le nouveau Monde, vouloient en donner à ce Monarque. Nous ferons connoître évidemment à Votre Majeſté, lui diſent-ils dans leur mémoire (*) nous ferons connoître que les Eſpagnols pendant trente huit ou quarante ans, ont fait mourir injuſtement plus de douze millions de vos ſujets. Je ne parle point du tort inconcevable que ces maſſacres vous ont cauſé, en empêchant que tant d'hommes & de femmes n'ayent multiplié, cequi ſeroit allé à un nombre infini, *parceque les Peuples de ce nouveau Monde ſont très féconds:* ce climat eſt très doux, très tempéré, & par conſéquent très-

(*) Voyages des Eſpagnols dans les Indes p. 170.

propre à la génération des animaux (*). Voyons donc à préſent le portrait de ceux qu'il nous plait d'appeller Barbares & Sauvages, tracé par les Eſpagnols mêmes qui vivoient dans ce tems-là avec eux; comparons-le avec celui des Européens urbaniſés, civiliſés, inſtruits des Sciences & des Arts, qui ont fait la découverte du nouveau Monde. Alors nous pourrons juger ſi M. de P. a eu raiſon d'avancer que la nature a tout ôté à l'Amérique, pour le donner à notre continent. On ſera honteux du contraſte; car le parallele eſt tout entier au désavantage des Européens. Il n'eſt que trop vrai que la nature avoit ôté à l'Amérique cequ'elle a donné aux Européens, l'avidité des richeſſes la faim inſatiable de l'or, l'inhumanité, la barbarie, la cruauté

(*) M. de P. aſſure le contraire. Sans doute qu'il connoît mieux l'Amérique, que ceux qui y ont fait un très-long ſéjour.

les excès les plus déteſtables, dont-ils ne ſe laveront jamais! hà plut à Dieu! que ces ſuperbes, ces ſpirituels, ces vains Européens ſi ſçavans & ſi philoſophes, ſuivant M. de P. euſſent eû alors, & euſſent encore cette humanité des Américains, qui les faiſoient aller au devant des beſoins des Eſpagnols, qui les rendoient ſi empreſſés, ſi zélés à leur rendre tous les bons offices qui dépendoient d'eux; qui n'en attendoient alors d'autre récompenſe que le plaiſir de faire du bien, & dans la ſuite, l'eſperance ſeule d'adoucir leur férocité, & d'en être un peu moins tourmentés. Si ce caractere de douceur, d'urbanité, d'humanité & de généroſité, qui faiſoit que les Américains ne ſe défioient point du tout des promeſſes perfides des Européens, & les faiſoit donner dans les pieges qu'on leur tendoit, pour les maſſacrer ſans risque de l'être,

soit que ce caractere fût chez eux l'effet du tempéramment, ou de la réflexion; que M. de P. nous dise s'il n'est pas préférable à ce caractere de fureur & de barbarie, qui ne tend qu'à la destruction du genre humain. Si nous avons quelque chose à reprocher aux Indiens du nouveau Monde, c'est de n'avoir pas fait usage de la force qu'ils avoient en mains, pour s'opposer aux brigandages des Espagnols; & de s'être laissés égorger comme un nombreux troupeau de moutons l'est par un seul Loup affamé. S'ils l'avoient fait, M. de P. ne nous les auroit pas données pour des gens abrutis, des hommes stupides. Plus ils auroient fait de résistance, & de mal aux Européens, qui alloient envahir leurs possessions, plus ils auroient acquis de droits sur l'estime de l'Auteur des Recherches philosophiques. S'ils s'étoient rendus coupables

de toutes les violences, & de tous les excès horribles auxquels les Eſpagnols ſe ſont portés contre eux, ils n'auroient qu'uſé de repréſailles, M. de P. auroit peut-être fermé les yeux là-deſſus, pour n'enviſager dans eux que le courage, la bravoure, & le mérite qu'il y a à ſçavoir repouſſer la force par la force; puisque c'eſt dans le ſein d'une ſocieté bien policée que les Eſpagnols avoient appris à déployer toute la force de l'eſprit humain, à connoître ſes reſſources, au moyens desquelles ils ont ſoumis à leur puiſſance la plus grande partie de l'univers. Recherch. philoſ. Tom. II. page 188. Mais n'eſt-ce pas un fruit bien funeſte du developpement de l'eſprit humain, & de la connoiſſance de ſes reſſources, acquiſe dans la ſociété policée des Européens, que la tromperie, les perfidies & les maſſacres employées par les Eſpagnols, qui les traittoient de po-

litique, de prévoyance, & de prudence néceſſaire, pour ſuppléer à leur petit nombre, & parvenir plus ſûrement au but de leurs deſirs. Malheureux Mexiquains, malheureux Peruviens pourquoi auſſi n'aviez-vous que la nature pour guide! pourquoi n'aviez-vous pas été à l'école de nos Machiavels!

Vous étiez, ſuivant les témoignages de ceux qui vous ont connus & frequentés (*), des gens doux, pacifiques bienfaiſants, ſans convoitiſe, ſans ambition, vous contentant de peu, francs, ſinceres, équitables, généreux; vous ſeriez devenus comme vos conquérans, des hommes livrés à tous les vices, ſans foi, ſans honneur, cruels, barbares, inhumains. Vous viviez en paix; vous ne ſçaviez

(*) Relat. des Voyages de Las Caſas pag. 166. & ſuiv.

ceque c'eſt que de prendre le bien de votre voiſin, de lui faire quelque tort ou quelque violence. Quels ont donc été vos ſentimens quand vous avez vû arriver chez vous les gens policés de l'Europe, trainant à leur ſuite tous les crimes, toutes les injuſtices, toutes les cruautés, & toutes les abominations! Vous ne vouliez point croire au Dieu qu'ils adoroient, parceque vous le regardiez comme le Dieu le plus méchant & le plus cruel de tous les dieux; puisque ceux qui ſe diſoient ſes adorateurs, étoient les plus méchans & les plus corrompus de tous les hommes. Vous vomiſſiez des maledictions contre ce Dieu; vous lui attribuiez tous les maux que ſes prétendus adorateurs vous faiſoient ſouffrir; vous l'accuſiez d'indolence, d'aveuglement ou d'injuſtice; parcequ'il ne puniſſoit point les outrages que l'on faiſoit à l'humanité, ſous prétexte

texte de vous porter à embraſſer ſa loi (*).

Enfin vous diriez à M. de P. qu'il a eu tort de vous traitter d'hommes abrutis, ſans jugement, ſans mémoire, ſtupides, n'ayant pour tout guide que le ſeul inſtinct animal, que vous n'êtiez pas alors *une petite nation diſperſée ſur une ſurface immenſe*, presque deſtituée d'habitans, & abſolument dénuée de cultivateurs (**), puisque vous étiez doux, civils, humains; que vous formiez un peuple nombreux, ayant des Bourgs, des Villes en grand nombre, des loix, des Souverains, un gouvernement réglé, une police; que vous connoiſſiez les arts utiles, & de pur agrément (***), qu'enfin l'Auteur de la Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, vous a peints

(*) Ib. p. 27. & 28.
(**) Rech. phil. T. II. p. 193.
(***) Las Caſas p. 224. 225.

au naturel, d'après les Auteurs qui vous connoiſſoient parfaitement qui ont vû diſoit-ils, ces Royaumes remplis de peuples comme les ruches le ſont d'abeilles (*) & que l'Auteur des Recherches philoſophiques a fait vôtre portrait d'après ſon imagination. Nous allons en confirmer la preuve par des extraits, & des ſimples citations de pluſieurs autres anciens Auteurs. J'abrégerai ces extraits dans la traduction, ceux qui voudront les voir dans toute leur étendue, pourront avoir recours au texte latin, que j'ai mis en notes au bas de la page, en faveur de ceux, qui n'ont pas les ouvrages des Auteurs.

Lors de la découverte du Mexique, il y avoit un grand nombre de Villes & de Bourgs conſidérables tant ſur les bords du grand Lac, au milieu duquel étoit bâti Temixtitan, réſidence de

(*) Ibid. p. 332.

Montezuma, que dans les Pays soumis à sa domination, & dans les environs: Tels étoient *Chulula* ou Cholula, presqu'aussi grande ville que Temixtitan, puisqu'elle étoit composée de vingt mille maisons & située dans un terrein fertile, couvert d'un nombre infini de maisons de campagne (*). *Tescuco* ayant sa destruction plus grande que Seville, brillante par la beauté de ses édifices, & de ses rues. *Quitlavaca*, occupé par deux mille familles. *Yztacpalapa*, de dix mille maisons. *Mexicaltzingo*, Bourg de quatre mille. *Cuyocan* sur le bord du Lac ayant six mille maisons; environnée du ter-

(*) Chulula, magna olim civitas & ipsimet Metropoli pene æqualis, præcipuumque novæ Hispaniæ dominium post Rempublicam Tlascalensem; incolis olim frequentissima, fere viginti millibus domiciliis constans, præter immuneras in vicinia villas, hac illac sparsas; & plurimis templis decorara, cum suis turribus, quas dies anni numero æquasse ferunt. Laet. p. 237. & suiv.

Voyez aussi Ant. Herrera, cité par Laet. p. 255.

rein le plus agréable & le plus fertile. *Huicilopucho*, Bourg de cinq cents maiſons. Ces trois derniers lieux étoient décorés de beaucoup de temples ſurmontés de tours: les Eſpagnols les ont changés presque tous en couvents. On y voyoit auſſi *Guatitlan*, *Tenianca*, *Ezcepuzalco*, *Tamba* & *Suchimilco* toutes villes plus ou moins remarquables, dont M. de P. auroit pu ſe diſpenſer de nier l'exiſtence, & de dire qu'on n'en a pas même conſervé les noms, puisqu'il ne faut qu'ouvrir les Auteurs, pour ſe convaincre du contraire.

Dans l'étendue de l'evêché de Tlaſcala, on comptoit, ſuivant Antoine Herrera, deux cents Bourgs principaux & plus de mille villages occupés par les Indiens, au nombre de plus de cent cinquante mille, qui payoient tribut aux Eſpagnols. Pierre de Ciéça dit que la Province *d'Uraba*, étoit

extrémement fertile, & que les Vallées, au tems de la découverte, étoient peuplées d'une immenſe quantité de ſauvages, ainſi que les Provinces de *Tatabe*, & de Zeme. Laet. Ch. 13. p. 363. Cet Auteur en dit autant des Provinces d'Uraba, de Sainte Marthe, de Popayan, & du nouveau Royaume de Grenade. Il dit entre autre que la Ville d'Anzerma eſt ſituée dans une vallée d'une grande étendue, & des plus charmantes, très-cultivée par les Indiens, qui y étoient en très-grand nombre, avant l'arrivée des Eſpagnols, & que les maiſons y étoient fort élevées, vaſtes & conſtruites de pierres (*). La grande province de Picara; celle de Quimbaya & ſurtout la belle vallée de Cali, laquelle,

(*) Circa Anzermæ civitatem, eſt vallis ampliſſima & peramena; incolis quondam frequentiſſima, quum ab Hiſpanis adiretur, & multis magnisque ædificiis culta, abundans commeatu & Mayſii atque radicum quibus Barbari veſcuntur feraciſſima,

suivant Pierre de Ciéca, étoit remplie de villages au tems de sa découverte. Tous les Pays voisins de Popayan, les Xamundes & ceux de Guambia étoient extrémement peuplés, & ne le sont guere aujourd'hui, par la raison que nous avons dite. Cette cruauté des Espagnols fit une impression si effrayante sur l'esprit des Indiens des Vallées & de la belle plaine *d'Arma* que les hommes & les femmes aimerent mieux se pendre volontairement, que de tomber entre les mains de ces Barbares, qui en trouverent le terrein d'une fertilité admirable. Laet. liv. 9. ch. 12. pag. 388.

La vallée de *Putia*, & les pays circonvoisins étoient habités par les

nunc pene deserta, postquam Hispanorum Sævitia maximam partem indigenarum absumsit. Laet. p. 388.

Armæ provincia incolarum frequentia, & solum hujus regionis fertilissimum. Soli ubertate & Maysii aliarumque frugum feracitate nulli secunda. ibid. p. 389.

Maſteles, les Chorrores, les Pichilumbuys, tous peuples extrémement nombreux, ſe logeant en ſocieté dans de grandiſſimes Bourgs, & dans des Villages, ainſi que ceux des pays, qui s'étendent juſquà la Mer du Sud. On les nommoit *Paſtos*: la ville qu'on y voit aujourd'hui, en a pris ſon nom. ibid. p. 393. Herrera nous aſſure qu'on comptoit encore de ſon tems, vingt quatre mille Indiens, payant tribut & corvées gratuites aux Eſpagnols dans le ſeul dioceſe de Saint Jean de *Paſto*. Quel devoit donc en être le nombre, avant que les Eſpagnols y euſſent porté le fer, le feu & la déſolation? Ce pays eſt frontiere du Pérou, qui en étoit ſéparé jadis par le fleuve *Angasmayo*, comme il l'étoit du côté du Chili, par le fleuve *Maule*.

Ce n'eſt pas l'idée que M. de P. s'efforce de nous donner de l'Amérique.

En avouant que Las Casas dit que les Castillans y massacrerent douze millions d'hommes; il aime mieux dire qu'il y a de l'exagération dans ce calcul, (Rech. philos. T. I. p. 93. & suiv.) que de convenir que cette partie de notre globe étoit très-peuplée. Si nous l'en croyons, la nature entiere y étoit sauvage, l'air grossier & malsain, les forêts épaisses d'une etendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du Soleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles. La terre étoit jonchée d'insectes & de serpens: les animaux quadrupedes en beaucoup moins grand nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abatardis, & on n'en avoit reduit que deux seules especes en servitude:

les hommes moins nombreux encore que les animaux, ſe diſtinguoient par leur foibleſſe & leur épuiſement : ils manquoient de genie, pour forger le fer, dont ils connoiſſoient les mines, ſans pouvoir en exploiter le métal. Sur la ſurface entiere de l'Amérique, qu'il évalue à 2140212. lieuës quarrée, on n'a trouvé dit-il (*), que deux nations réunies en une eſpece de ſocieté politique, & celle des Peruviens, l'une des deux, n'étoit encore qu'une *petite nation* diſperſée ſur une ſurface immenſe (**). Tout le reſte errant, & diſperſé en hordes ou en familles, ne connoiſſant que la vie ſauvage, végetoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine aſſez d'intelligence pour ſe procurer ſa nourriture.

(*) Rech. philoſ. T. I. p. 94. & 95.
(**) Ib. T. II. p. 193.

Nous avons ci-devant, préſenté d'après les Auteurs, témoins oculaires, un portrait de l'Amérique abſolument different de celui qu'en a fait M. de P. Ces Auteurs nous diſent avoir vû de grandes Villes, des Bourgs très-vaſtes & des villages, dans la Virginie, chez les Apalachites, à Cozumelle, dans la presqu'Ile d'Yucatan, dans le pays des Tlaſcaliens, d'Honduras, de Paria, au continent voiſin, où Chriſtophe Colomb trouva la ville de *Cariari*, dont les habitans étoient doux, bienfaiſants & très-urbaniſés. Dans le nouveau Mexique, où les maiſons des villes étoient conſtruites en pierres, & d'une maniere élegante, ayant juſques à quatre étages, des veſtibules, des appartemens très-bien diſtribués, & des habitans civiliſés; enfin le long du lac Coibas, où Jean de Onnate & les Eſpagnols, qui l'accompagnoient en grand nom-

bre, trouverent une ville remplie d'édifices ſuperbes, & ſi grande & ſi peuplée que la place publique étoit toujours couverte d'allants & de venants, *in platea ingens hominum multitudo ſe communicaverat.* Dans la province de Los Cumanes, où la ville de Cia étoit ſi vaſte & ſi peuplée, qu'on avoit été obligé d'y pratiquer huit places publiques, ou Marchés, pour y expoſer en vente les choſes néceſſaires à la vie, ou à d'autres uſages; tant d'autres enfin qu'il ſeroit ennuyeux de rappeller; qui prouvent ſi clairement, & ſans replique, qu'outre le Mexique & le Pérou, on trouvoit dans l'Amérique des pays très peuplés, des hommes vivant en ſociété, & non errants & diſperſés en hordes ou en familles éparſes, végetant à l'ombre des forêts, & montrant à peine aſſez d'intelligence, pour ſe procurer leur nourriture.

Voyons à préſent ſi M. de P. étoit mieux fondé à nous dire, que la nature entiere y étoit ſauvage, l'air groſſier & malſain, & que les campagnes ne produiſoient que des joncs & des herbes nuiſibles; que les arbres fruitiers à noyaux qu'on y a transportés de notre continent n'ont proſpéré qu'en l'Ile de Juan Fernandez; que les autres n'y ont pas réuſſi, ou y ont abſolument dégénéré, & que le ſeigle & le froment n'ont réuſſi qu'en quelques quartiers du Nord (*).

Je ne répetterai point ici les preuves rapportées dans la diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, contraires à l'aſſertion de M. de P. quelque ſuffiſantes qu'elles puiſſent être; cet Auteur eſt difficile à contenter; il faut lui ſervir des mets en qualités & en quantité. J'en diminuerai cependant le nombre, pour ne pas les

(*) Ibid. T. I. p. 14.

multiplier jusqu'à l'ennui, & comme on dit, *usque ad nauseam.* Je ne citerai donc ici des témoignages qu'en faveur des pays, dont il n'est point ou peu parlé dans la dissertation ci-dessus.

La Pensilvanie est située 600 miles plus au midi que l'Angleterre, environ au même dégré de latitude que Montpelier en France, l'air y est généralement clair & agréable; l'été est plus long, plus chaud, l'hyver plus court, & quelquefois aussi froid qu'en Angleterre. La terre y est aussi bonne qu'en ces quartiers: elle produit communément des chênes, des cedres, des meuriers, des châtaigniers, des noyers, des sapins, des ciprès, des frênes, des hêtres, des peupliers, des sassafras, des néfliers, des *pruniers* (*),

(*) Cependant M de P. nous dit, dans sa Défense page 56. qu'il y a encore des provinces entieres, & nomme précisément la Pensilvanie, où l'on ne peut élever des pruniers.

des pêchers, de la vigne, des fraiſes, des framboiſes, des groſeilles, du houblon &c. les fruits d'Angleterre y viennent fort bien, & y croiſſent *en abondance.* Les bois y ſont fournis de quantité d'oiſeaux ſauvages, comme poulets d'Inde d'une grandeur extraordinaire, faiſans, coqs de bruyere, perdrix, pigeons &c..... Le bled de cette province, dont uſe les Indiens, multiplie *à quatre cents pour un*; le boiſſeau y vaut deux Schelins. Il y a auſſi du bon bled d'Angleterre, du froment, du ſeigle, de l'orge & de l'avoine. La mine du froment s'y vend 28 Sols, l'orge, l'avoine & trois ſortes de blé d'Inde 16 Sols (*)..... On a ſçu par des perſonnes intelligentes, qui ont viſité ces parties de l'Amérique, & qui ont fréquenté les

(*) Recit de la Penſilvanie, pages 18. & 23. inſeré dans le Recueil de diverſes pieces concernant cette partie de l'Amérique. La Haye 1684.

provinces de l'Europe ſituées ſous le même dégrés, qu'on y peut receüillir de la Soye, du vin, du ſafran, & peut-être de l'huile &c. M. Penn nous inſtruit auſſi dans ſa lettre à ſes amis d'Angleterre (*), de l'état où étoit alors la Penſilvanie & de ſes habitans naturels. A l'égard de la terre, dit-il, de l'air & de l'eau, des ſaiſons de l'année, & de ceque la terre produit, ſoit d'elle même, ſoit par la culture, ce pays n'eſt point du tout à mépriſer. Il y a pluſieurs ſortes de terres, qui ne reſſemblent pas mal à celles des fertiles valons d'Angleterre..... les avantages ſe trouvent partagés, en ſorte que le terroir du dedans du pays, eſt trois fois auſſi bon que celui qui eſt le long des grandes rivieres navigables.

L'air y eſt pur & ſerein, & le ciel auſſi clair & net que dans les parties

(*) Ibid. p. 52.

méridionales de la France ; il y eſt rarement couvert.

Les eaux ſont fort bonnes généralement, parceque les rivieres & les ruiſſeaux, ont un lit de ſable, ou de pierre, ou de roche.

Les arbres qui ſont dans la plus grande eſtime ſont les noyers noirs, les cedres, les cyprès, les ſaſſafras, les châtaigners d'Eſpagne, *les pruniers*. Les fruits qui y croiſſent naturellement, ſont les meures blanches, les meures noires, les châtaignes, les noix, les prunes, les noiſettes, & des raiſins de differentes ſortes, le gros raiſin rouge, qui eſt actuellement mûr. Quand on voudra lui ajouter les ſoins de la culture, on en pourra faire d'excellent vin ; puisque celui que l'on en fait, s'il n'eſt pas auſſi doux que celui de Frontignan, au moins ne lui eſt-il gueres inférieur en bonté. Pourquoi M. de P. vient-il donc

donc nous assurer que l'on n'a encore pu parvenir à faire du vin même passable, dans aucun canton de l'Amérique.

Nous avons aussi, continue M. Penn, des pêches très-bonnes & en grande quantité; à peine trouve-t-on un plantage des Indiens sans qu'il y aît des pêchers. Ces pêches sont aussi bonnes, que les meilleures d'Angleterre, excepté celles de Newington (*). J'espere soit en cultivant la vigne, qui croit naturellement ici, soit celle que j'y ferai venir des pays étranger, avoir d'aussi bon vin, qu'il en croisse en aucun endroit de l'Europe.

(*) M. de P. voudroit nous persuader, que les arbres fruitiers à noyaux n'ont prospéré que dans l'Ile de Juan Fernandez, dans la Mer du Sud. Nous lisons encore dans l'Hist. gen. des Voyages T. 14. p. 558. qu'à German Town Ville de la Pensilvanie, composée de Quakers Allemands & Hollandois, dont on fait monter le nombre à 300 familles, on observe comme une rareté singuliere, que toutes ses rues sont plantées de pêchers.

Pour cequi eſt des animaux, il y en a de pluſieurs ſortes. De la premiere ſont les Elans, & les Bœufs tant grands que petits, de *la ſauvagine plus grande que la nôtre* (*).

Les indigenes ſont ordinairement grands & très-bien proportionnés. Ils marchent ferme & bien, avec un viſage élevé. J'y ai vû dans l'un & l'autre ſexe, des viſages auſſi agréables & mignons que dans l'Europe. Leur langage eſt mâle, court, ſerré, plein d'énergie.... Je me ſuis appliqué à apprendre leur langue, afin de pouvoir me paſſer de trucheman; & je puis dire que je ne connois point de

(*) M. Penn ne les avoit pas conſidérés avec les yeux de M. de P. qui nous dit que les animaux du nouveau continent avoient été atteints d'un abatardiſſement général, qu'ils y étoient tous petits, beaucoup moins grands que ceux de l'ancien monde; qu'une alteration ſenſible avoit fait dégénérer tous les quadrupedes, & y avoit attaqué jusqu'aux premiers principes de la génération. Rech. philoſ. T. I. p. 8. 9. 12. & ailleurs.

langue dans l'Europe, qui aît plus de douceur & de grandeur que celle-là comme on peut en juger par le noms des lieux qui ſuivent: *Octorokon*, *Rancocus*, *Oricton*, *Skakamaxon*, *Poqueſſin*, dans le ſon desquels il y a je ne ſçai quoi de grand & de majeſtueux. Les mots qui ont de la douceur ſont ceux-cy: *Anna*, c'eſt-à-dire mere, *Iſſinus* frere, *Netap* ami, *Queoret* tres bon, *Paſſajon* nom de lieu, *Poye* du pain, *Metſe* ſerment, *Hatta* avoir, *Payo* venir, *Tamane*, *Secane*, *Menanſe*, *Secatareus*, noms de perſonnes. Si on leur demande quelque choſe qu'ils n'ont pas, ils répondent: *Matta ne Hatta.*

Les enfans commencent à marcher & à courir ordinairement à l'âge de neuf mois. Les garçons ne ſe marient qu'après avoir donné des preuves de leur courage, & de leur force. Les filles demeurent auprès de leurs meres,

& leur aident à travailler la terre; elles font bien de s'accoutumer de bonne heure à un métier qu'elles ſont obligées de faire toute leur vie; car les femmes ſont les fideles ſervantes de leurs maris; à cela près les maris *témoignent beaucoup d'affection à leurs femmes.*

M. de P. l'ignoroit ſans doute, ou il a voulu de deſſein prémédité, nous les préſenter ſous un point de vuë oppoſé, lorsqu'il a dit: (T. I. p. 113.) Les Américains n'aimant point leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puiſſant lien de la ſociabilité, & vivoient comme les animaux, qui s'aſſemblent en de certaines ſaiſons, & ſe ſéparent enſuite, pour chaſſer chacun à part. Voyez auſſi les pages 67. 68. & ſuiv. & la Défenſe de cet Ouvrage.

Si ces Indiens, ainſi que les Breſiliens, les Caraibes &c. ne peuvent

ſonger à ſe marier, ſans avoir donné des preuves de force & de courage, & qu'ils ne trouvent point de filles qui veuillent les épouſer avant cette épreuve, les femmes ſont donc pour eux une récompenſe, par conſéquent une choſe qu'ils eſtiment, & qu'ils recherchent; s'il les eſtiment & les recherchent, ils les aiment, ils ont de l'affection pour elles. Pourquoi M. de P. vient-il donc nous dire (*) que chez eux la condition des femmes eſt ſi malheureuſe, qu'on ne peut y penſer ſans s'attendrir, qu'ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout la fardeau d'une famille errante de forêts en forêts; qu'ils les mépriſent, & les abbandonnent très ſouvent lorsqu'elles ſont enceintes. Penn, Leri, & beaucoup d'autres nous aſſurent que les Américains aiment ſi fort leurs enfans, qu'ils leur ſouffrent abſolument

(*) Défenſe p. 19.

tout; & qu'ils ſont charmés, quand le nombre en augmentent. Comment accorder cela avec le mépris, que M. de P. dit qu'ils ont pour les femmes, les mauvais traitemens qu'ils leur font eſſuyer, & le prétendu abandon qu'ils font d'elles, quand elles ſont enceintes? M. de P. a imaginé ces traits-là pour prouver que les Américains ſont des gens abrutis, & des animaux à figure humaine, puisqu'il a voulu les réduire au pur inſtinct animal. Mais s'il y avoit bien penſé, il auroit vû, que c'eſt préciſément dans le tems de la groſſeſſe, que les animaux mâles fixés à une femelle, en ont le plus de ſoin: il auroit fait réflexion que tous les animaux mâles reſpectent, aiment les femelles; que par conſéquent, plus il rapproche les Américains de l'inſtinct animal, plus il devroit leur donner de penchant, d'amour & d'affection pour les femmes. C'eſt d'eux

proprement qu'il auroit du dire conſequemment, cequ'il dit des hommes civiliſés, qu'ils ne connoiſſent ni meſure, ni diſcretion, ni moderation dans l'amour. *Quis enim modus adſit amori.* Car c'eſt véritablement le caractere de la brutalité (*). Si l'empire de la beauté, & cet invincible penchant qui réunit les ſexes, eſt une inſtitution de la nature, par où la ſociété commence, qui pourroit y être plus livré, & plus aſſujetti que ceux, qui n'ont que la nature pour guide; & comment ce grand principe de la ſociabilité pourroit-il donc avoir manqué aux ſauvages? comment ſe ſeroit-il affoibli dans leur ame? & comment en conclure qu'ils n'en ſont tombés que plus avant dans l'abrutiſſement, & dans un desordre, qui comprend tous les desordres poſſibles? quand on avance des aſſertions, aumoins faut-il

(*) Défenſe p. 18. & 19.

être conſéquent. Je finirai l'extrait de la lettre de Penn par l'article qui regarde plus particulierement la qualité du terrein de la Penſilvanie, & ſa fertilité, pour prouver à M. de P. que les arbres fruitiers & les animaux d'Europe y proſperent, & y proſperoient très-bien dès le commencement de la découverte du pays.

Maintenant, dit-il (*), je m'en vais vous rendre compte ſimplement & ſans paſſion de ce pays, comme je l'ai trouvé. J'ai bâti une petite maiſon ſur ma terre. Je puis dire en vérité, que depuis que je ſuis parti de Briſtol, je n'ai jamais ſouhaité d'y retourner.... On a ici de deux ſortes de froments, celui d'hyver que l'on ſeme en Automne, & le froment d'été que l'on ſeme en mars : on les recueille l'un & l'autre au mois de Juin, après quoi on laboure de rechef la terre, & on

(*) Page 106. & ſuiv.

y ſeme du blé ſarraſin, que l'on receuille en Septembre. J'ai mangé ici d'auſſi bon pain, & bû d'auſſi bonne biere qu'en Angleterre; on y a auſſi d'auſſi bon beurre, & d'auſſi bons fromage..... J'ai achetté ici de la *bonne chair* de Bœuf, de Pourceau, & de Moutons pour deux Sols la Livre, & quelquefois pour moins.... Il y a ſi grande quantité d'oiſeaux qu'à peine daigne-t-on tirer ſur les pigeons, ramiers & ſur les faiſans.... J'ai eu quatre Cerfs pour trois aulnes de groſſe étoffe, qui me coûtoyent moins de trois florins; la plûpart du tems, on les a à meilleur marché... On a vendu depuis peu ici beaucoup de chevaux pour la Barbade, d'où on nous envoye abondance de Bœufs, de Sucre, & de Melaſſes, ou Syrop de Sucre.

Nos jardins nous fourniſſent toutes ſortes d'herbages, & même quelques uns, qui ne ſe trouvent point en An-

gleterre.... On a ici des *pêches* de trois ſortes, & en ſi grande quantité, qu'on en laiſſe tomber qui ſe pourriſſent à terre, & que les pourceaux mangent. *Si on plante un noyau de péche, on a du fruit au bout de trois ans.* C'eſt un pays cependant bien éloigné de l'Ile de Juan Fernandez, ſeul endroit, où M. de P. dit que les Pêchers & les Abricotiers ayent fructifié; & qu'ils ont dégéneré partout ailleurs: que les Ceriſiers, les Pruniers & les Noyers n'ont que foiblement proſpéré dans l'Amérique, & prèsque pas du tout (*).

On tire de ces pêches, continue M. Penn, on tire de ces pêches un bon eſprit avec des Alambics, comme on y en tire auſſi du blé, des *Ceriſes, des Prunes & des Raiſins*, pour lequel effet prèsque chacun a une chaudiere de cuivre dans ſa maiſon. On

(*) Rech. philoſ. T. I. p. 14.

y a auſſi des poires & des pommes en grande abondance, des ceriſes & griottes les unes noires, les autres rouges, & des coings.... Il y a ici des Caſtors, des Racons, des Loups, des Ours, & une ſorte de Lions, des Chats ſauvages, des Rats muſqués, des Elands, des Martres, des Fouines.

Les Indiens ſont gens doux & paiſibles, ayant un bon entendement & beaucoup de bonnes qualités; mais quand on les maltraitte ils ſe vangent.... Pour les ſaiſons de l'année, je puis dire que depuis que nous ſommes ici, nous avons joüi d'un tems fort agréable.... Signé Thomas Paskel, à Penſylvanie le 10. Fevr. 1683.

Voilà donc un pays en Amérique qui ne reſſemble pas, non plus que ceux dont nous avons parlé, au deſert ſterile de M. de P. Voyons ſi les autres ſont moins fertiles.

La Province de Tlaſcala & la Vallée Atliſca ſurtout, qui n'a qu'une lieuë & demi de large ſont ſi fertiles, & ſous un ſi beau ciel, que dans cette vallée, on ramaſſe, tous les ans, plus de cent mille ſeptiers de froment. Les troupeaux y ont tellement proſpévé en peu d'années, qu'on a été obligé d'y établir un corps de Bergers & de Pâtres, que les Eſpagnols appellent *Conſcio de Meſta.* Il s'aſſemble tous les ans à *Napulma.*

Herrera nous dit encore que la Province *Tepeaca* eſt ſi fertile, que 400. Septiers de froment ſémés dans la Vallée de St. Paul, en donnent quatre vingt mille.

Le froment vient également bien dans les pays voiſins; & le terrein y ſeroit ſans doute, propre à la culture de l'olivier & de la vigne, puisque tous les arbres fruitiers & les legumes d'Europe y proſperent parfaite-

ment (*). Il faut bien que ce pays-la ſoit bon, puisque du tems d'Herrera, on y comptoit 350. Bourgs conſidérables plus de 300 Hameaux, ou métairies, & au moins cent cinquante mille Indiens payant tribut aux Eſpagnols.

L'air eſt admirable dans le Méchoacan. Le Sol y eſt auſſi d'une fertilité ſurprenante; auſſi le froment & tous les autres grains y viennent ſi prodigieuſement, que quatre boiſſeaux en produiſent ſix cent. Sur l'épic du froment l'Europe il en pouſſe ſouvent jusqu'à quatre autres. Voyez Fr. Ximenes (**).

Le même Auteur en dit autant du pays habité aujourd'hui par les In-

(*) Laet. pages 254-259.

(**) In Mechoacan aëris temperies ubique jucunda & ſalubris. Cæli clementiæ accedit eximia ſoli ubertas; quod nunc in planiciem & lætiſſima paſcua ſe ſternit, nunc aſſurgit in modicos colles... maxima hic annonæ copia. Nam triticum, hor-

diens, nommés Chichimecs; & ajoute que tous les pays, dont je viens de parler étoient autrefois remplis de villes, de Bourgs & de Bourgades, dont on voit encore les triſtes ruines: ce qui prouve que les anciens habitans les cultivoient avec grand ſoin, & qu'ils étoient plus ingénieux, plus cultivés & plus habiles dans l'art de bâtir & dans les autres, que ne l'étoient les Chichimecs de ſon tems (*). M. de P.

deum atque alia farris genera tanto cum favore a tellure redduntur, ut quatuor hanegas tritici ſatas, in meſſem ſexcentarum hanegarum exuberaſſe & Fr. Ximeneo teſtatur. Tritici Europæi ſpicas tres quatuorve alias ex ſe veluti parire. Laet. p. 263.

(*) Inſigni ſoli ubertate & cæli temperie, magis calida quam frigida, ſicca quam humida gaudet iſta regio, ideoque ſalubri. In hiſce autem regionibus paſſim magnorum oppidorum & municipiorum veſtigia & rudera ab Hiſpanis obſervata, produnt indicio minime vano, & agros olim laborioſe cultos fuiſſe, & ædificia illa quondam a gentibus magis induſtrioſis & cultoribus fuiſſe ſtructa, quam ſunt Chichimecæ, qui hodie hic agunt. Laet. p. 268-69.

dira-t-il encore que tous ces pays n'étoient qu'une vaſte ſolitude, un deſert ſtérile, où l'air étoit nuiſible aux hommes & aux animaux?

On trouve dans les Auteurs des témoignages auſſi précis ſur la province de *Culuacan* & toute la nouvelle Galice, dont l'air eſt ſi ſalubre, que ſes habitans y vivent jusqu'à l'âge le plus avancé. Les fruits d'Europe, non ſeulement n'y ont pas dégéneré, quoiqu'en diſe M. de P. mais s'y ſont perfectionnées au point d'être beaucoup ſupérieurs à ceux d'Eſpagne (*).

Que M. de P. ſe donne la peine de parcourir les relations de Milo Phi-

(*) Caluacan regio fertiliſſima, populoſaque nimis & beneculta erat, & crebris pagis, quibus Hiſpani miſeram vaſtitatem intulerunt, ubertate ſoli & annonæ abundantia nulli ſecunda. Laet. p. 285.

Porro cidonia mala, pyraque, perſica præcocia.... aliique fructus Europæi hic tam ubertim proveniunt, atque perfecte maturantur, ut Hiſpanienſes fructus longe præcellant. Ibid. pag. 280.

lippides, des courſes qu'il fut obligé de faire après avoir été abbandonné avec cent autres, ſur la côte, par le Chr. Haukin; qu'il liſe celle de Jean Chilton, il trouvera comme eux non ſeulement des veſtiges de villes ruinées, mais des villes encore extrémement peuplées, telles que celle de *Meſtilan* habitée ainſi que ſes environs par trente mille Indiens. Il y verra celle de *Clanchinoltapec* & beaucoup de Bourgs & villages, où l'on reſpire l'air le plus ſalubre, & dont tout le territoire eſt extrémement cultivé. Il trouvera dans ſon chemin quarante mille Indiens, qui vont porter leur tribut dans la Ville, dont je viens de parler. Si ces pays-là ont paru déſerts à M. de P. que ſera donc à ſes yeux la moitié au moins de notre continent?

La province d'Uxitipam, & la nouvelle Biſcaye regorgent de fruits de toutes eſpeces; les champs y ſont cou-

couverts de cailles, de perdrix, de tourterelles & d'autres oiſeaux; les poules y ont multiplié prodigieuſement; & les bois ſont remplis de bêtes fauves. Herrera Decad. 8. lib. 10. ch. 24. & ſuiv. Laet. page 287.

Las Caſas Evêque de Chiapa ne ſçauroit trop exalter la beauté de la province de ce nom, qu'il appelle le plus beau pays du Monde, & ſon témoignage eſt confirmé par celui des Auteurs qui en ont parlé. Ils diſent tous, contre l'aſſertion de M. de P. que les pommiers, les poiriers, les coignaſſiers, les pêchers, & les autres arbres fruitiers, qu'on y a transportés d'Europe, y ont auſſi bien réuſſi que le froment. Voyez Laet. p. 325.

Guatimala & ſes environs ont les mêmes avantages, quant à la bonté du Sol, eu égard à la fertilité. Les arbres fruitiers qu'on y ad portés de notre continent, y ont proſpéré com-

me ceux du pays, mais l'air y eſt mauvais & très-contraire à la ſanté de ſes habitans, c'eſt un pays qui pourroit figurer à cet égard, dans le portrait que M. de P. a fait de l'Amérique en général. Si nous en croyons Laet. page 335. Tout ce pays n'a pas ce desavantage; l'air y eſt très-ſain, malgré les Tonnerres, qui y ſont fréquents; & les troupeaux s'y plaiſent & y multiplient d'une maniere étonnante. On peut voir auſſi cequ'il dit de Sanſalvador, & d'Honduras. C'eſt dans ces pays autrefois ſi peuplés, que Las Caſas accuſe les Eſpagnols d'avoir fait périr aumoins deux millions d'hommes, en très-peu d'années. Il eſt vrai que les habitans de ces grandes & agréables provinces étoient jadis ſi pareſſeux, ſi laches, qu'ils aimoient mieux lutter contre la faim, que de cultiver la terre, où le froment, le Mays & les autres grains,

ainſi que toutes les ſortes de fruits proſperent admirablement.

Le pays des environs de Valladolid, à 15. degrés de latitude ſeptentrionale eut beaucoup plus de charmes aux yeux d'Alfonſe de Carceres qu'à ceux de M. de P. La ſalubrité de l'air & la bonté du Sol engagerent cet Eſpagnol à y établir une Colonie, qui y a cultivé les champs avec tout le ſuccès poſſible. La vallée *Naco* à dix huit lieuës ou environ du *Port de Cavallos*, préſente la perſpective la plus agréable, & le coup d'œil le plus charmant, ſuivant Herrera (*).

Il en eſt de même du pays où eſt *Truxillo*, où à quinze d'égrés de latitude vers le Nord, le froment, vient très bien, & où les beſtiaux, en

(*) Latis ſemitis, vernantibus agris, & florum eleganti varietate, frugumque abundantia, amænitate Valentiæ Hiſpaniæ non abſimilis. Laet. p. 339.

dépit de M. de P. non ſeulement n'ont pas dégéneré, & n'y ſont pas venus plus petits & tout rabougris, mais y ont acquis une grandeur & une qualité fort ſuperieures aux Vaches d'Eſpagne. La vigne y donne des raiſins mûrs deux fois l'an, & les fruits, même étrangers, de toutes ſortes y ſont des plus exquis (*).

Il faut être de bonne foi, & reconnoître que ſi M. de P. dans le portrait qu'il a fait de l'Amérique entiere, ne nous avoit préſenté que celui de l'Iſthme de Panama, des environs & de quelques autres Cantons ou Montagneux, ou Marécageux, comme

(*) Regio temperata tam hybernis quam æſtivis temporibus, ager ſuburbanus frumenti, pecoris omniumque rerum copia opulentus: abundat melle & cera: armenta hic valde proficiunt; ita ut vaccæ hiſpanienſibus magnitudine & bonitate dicantur præcellere; vites bis quotannis dant uvas..... denique peregrinæ arbores aurantiæ..., præſtantiſſimos ferunt fructus. Laet. lib. 7. cap. 17.

ceux-là, il n'auroit pas éprouvé de contradictions, ni de critique. Mais devoit-il nous préſenter toute l'Amérique ſous un point de vûe auſſi désagréable, auſſi désavantageux, & vouloir nous perſuader, que parceque l'air eſt malſain à Panama & dans quelques autres lieux, que le terrein y eſt marécageux ou montueux & peu propre à la culture; il l'eſt auſſi dans toute l'étendue du nouveau continent? que parceque le froment ne peut réuſſir dans la province de Nicaragua ils ne vient que dans quelques Cantons du Nord? Il ſçavoit, ou il pouvoit apprendre, que les habitans de cette province en tirent du Pérou, où il croit abondamment & excellent, quoique ſitué au delà de l'Equateur & ſous l'Equateur même. Laet. page 341.

La Province de Darien, qui n'eſt pas fort éloignée de Nicaragua, eſt bien differente: puisque beaucoup

d'Auteurs font l'éloge de la température de l'air de ce pays-là & de sa fertilité.

C'est dans ces Cantons que Christophe Colomb descendit, en remontant d'Honduras à l'Ile Quibiri, puis au continent, à Cariari, où il trouva des Indiens assez civilisés. Puis dans le mois de Janvier 1503. au fleuve Yebra, qu'il nomma *Belen*, enfin à un autre fleuve, nommé Veragua par les habitans, qui n'ont pas encore été subjugués. C'est encore dans ce pays de Darien, que les Melons & les autres fruits de cette espece germent poussent & parviennent à leur maturité en vingt jours de tems; la vigne & les arbres fruitiers y poussent également avec une promptitude étonnante, & produisent néantmoins d'excellens fruits.

A sept lieuës du fleuve Darien, celui de *Las Annades* roule ses eaux

dans un pays très-agréable, & Herrera nous apprend que le fleuve *Corabari* arroſe auſſi des champs très-fertiles & très-gras, que l'air y eſt ſi ſain, que les malades du Darien y vont pour recouvrer la ſanté. Mais toute la côte de Panama eſt un pays ſujet à des orages continuels, presque toujours couvert de nuages, & rempli de marécages & de forêts. C'eſt là ou Pizarro avec ſa troupe d'Eſpagnols ſoufrirent les horreurs de la faim, & eſſuyerent des maladies, qui en firent périr un grand nombre. Les Iles voiſines, celle de Tabago & les Iles des Perles abondent en Mays, en Yuca & en toutes ſortes de choſes néceſſaires à la vie. Les perles qu'on y pêchoit autrefois, étoient ſi grandes & ſi parfaites, qu'on y en a trouvé du poids de 31 Carats. Ces Iles jadis ſi peuplées n'ont aujourd'hui aucun de leurs anciens Indigenes. Laet. p. 360.

La province de Popayan, quoiqu'à deux dégrés ſeulement de l'Equateur, produit des grains en abondance, & le bled s'y ſeme & vient en maturité deux fois l'année; les fruits tant naturels au pays que ceux qu'on y a portés y réuſſiſſent parfaitement.

Je ne répetterai pas ceque j'ai dit de la province de Sainte Marthe & du nouveau Royaume de Grenade. Le territoire même de Rio de la Hacha n'eſt pas moins fertile que ceux dont nous avons parlé, & les arbres fruitiers d'Eſpagne y viennent auſſi également bien Laet. p. 373. & ſuiv.

Enfin nous voici arrivés au Pérou après avoir parcouru tous les pays ſeptentrionnaux de l'Amérique, & ſans les avoir reconnus au portrait que nous en a tracé M. de P. celui qu'il nous a fait du Pérou n'eſt pas plus reſſemblant. Il eſt aiſé de s'en convaincre par la lecture de la dé-

ſcription qu'en ont faite Acoſta, & pluſieurs autres. J'abrégerai les témoignages pour ne pas augmenter l'ennui en multipliant les preuves.

Je ſuis fort éloigné d'imitter M. de P. & de vouloir perſuader que tout ce vaſte pays eſt parfaitement reſſemblant aux échantillons, que je préſenterai. Je ſçai qu'il y avoit beaucoup de Montagnes & de côtes de la Mer ſtériles, telles par exemple, que celles des environs du port Morromorene à 22. dégrés de latitude auſtrale; & qu'aux habitans de cette côte convient très-bien le caractere de ſtupidité, que M. de P. attribue généralement à tous les Américains; car ſi nous en croyons Laet. Page 467. les Indiens de cette côte ſont ſi lourds & ſi peſants d'eſprit, qu'ils n'ont quaſi que la figure humaine & l'uſage de la parole, pour exprimer le peu qu'ils ont de penſées.

Mais il n'eſt pas poſſible d'applaudir au ſentiment de l'Auteur des Rech. philoſ. ſans d'ementir les Auteurs ſur lesquels il voudroit nous faire croire qu'il l'a appuyé, lorsqu'il nous aſſure poſitivement qu'il n'y a jamais eu ni villes ni palais, ni culture des champs dans ce payś-là, & que Cuſco même, que les Auteurs Eſpagnols ont tant célébré, n'étoit qu'une ſimple Bourgade, un amas de pierres placées prèsque ſans ordre & ſans intelligence les unes ſur les autres, d'où il ne réſultoit pas des palais, mais ſeulement des taudis, des cabanes, ſans fenêtres & ſans toit; où l'on ne pouvoit par conſéquent recevoir la lumiere ſans être expoſé à toutes les injures de l'air (*).

Les troupeaux de Vigognes couvrent les Montagnes du Pérou; & le *Coca*, cette herbe ſi prétieuſe y croit

(*) Recherch. philoſ. T. I. p. 324. & ſuiv. & T. II. p. 178.

abondamment. Entre ces Montagnes ſont des Vallées où la température de l'air eſt ſi douce, & ſa ſalubrité ſi reconnue qu'elles étoient jadis extrémement peuplées; elles étoient auſſi très-cultivées; aujourd'hui le froment & le Mays y croiſſent en abondance; quoique M. de P. nous diſe que notre froment & notre ſeigle n'ont réuſſi que dans quelques Cantons du Nord de ce nouveau continent.

La province de Quito même, qui paroît ſtérile au premier aſpect, eſt très-fertile, très-bonne pour les Beſtiaux. Le pays eſt fort agréable, & tant par ſa temperature que par ſon Sol, il differe peu de l'Eſpagne. *Les Péchers*, les Orangers, les Citronniers, les Grenadiers & les autres arbres fruitiers qu'on y a transportés d'Europe y ont tellement proſpéré que l'abondance de leurs fruits eſt étonnante: & le terrein leur eſt auſſi fa-

vorable, ainſi qu'à toutes les eſpeces de légumes, qu'il l'eſt aux plantes naturelles au pays (*).

C'eſt de ce pays que M. de la Condamine parle dans l'introduction hiſtorique de ſon voyage au Pérou, pour la meſure du Meridien, page 14. & 15.

„Parvenu, dit-il, au haut de la „Côté, je fus ſaiſi d'un étonnement „mêlé d'admiration, à l'aſpect d'un „long Vallon de cinq à ſix lieuës de „large, entrecoupé de ruiſſeaux, qui „ſe réuniſſent pour former une riviere. „Je voyois tant que ma vûe pouvoit „s'étendre, des campagnes cultivées,

(*) Fructus itîdem Europæi, mala Perſica, Aurantia, Granatenſia, Cidonia, alii perplures maxima fœcunditate hic quidem matureſcunt. Vites quoque variis locis naſcuntur. Benigniſſime autem tolerat triticum, hordeum, mayzium, ſataque reddit inſigni fœcunditate. Denique olera, omnisque generis herbas ex Hiſpania huc traductas haud ſecus alit quam ſuas. Laët. pag. 409. 411.

„diverſifiées de plaines & de prairies;
„des coteaux de verdure, des villa-
„ges, des hameaux entourés de hayes
„vives & de jardinages; la ville de
„Quito dans le lointain, terminoit
„cette riante perſpective. Je me
„crus transporté dans nos plus belles
„provinces de France: à meſure que
„je deſcendois, je changeois inſenſi-
„blement de climat, en paſſant par
„dégrés d'un froid extrême à la tem-
„perature de nos beaux jours du mois
„de Mai. Bientôt j'apperçus tous
„ces objets de plus près & plus diſ-
„tinctement: chaque inſtant ajoutoit
„à ma ſurpriſe: je vis pour la pre-
„miere fois, des fleurs, des boutons
„& des fruits en pleine campagne, ſur
„tous les arbres: je vis ſemer, labou-
„rer & recueillir dans un même jour
„& dans un même lieu."

Comment M. de P. n'y avoit-il vû qu'un déſert ſtérile? & comment a-t-il

pu dire avec tant d'assurance, après la lecture du texte ci-dessus & de tant d'autres, que les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cerisiers, les Noyers ont foiblement & presque pas du tout prospéré en Amérique, lui qui a du sçavoir que les Noyers & les Pruniers sont indigenes dans la Virginie, la Pensilvanie & ailleurs?

Mr. Ulloa (Tom. II. p. 58.) s'exprime à peu près dans les mêmes termes à l'égard du Chili: Nous avons vû ailleurs, dit-il, l'extrême fertilité du terroir de la Conception, où il n'y a pas un petit coin de terre, qui ne soit un sujet d'admiration: il en est de même du terroir de Santiago. Le Climat y étant le même, on y recueille les mêmes fruits & les mêmes denrées. On seme dans quelques métairies; dans d'autres on éléve du bêtail. Ici il y a des haras, là des vignes & des

arbres fruitiers. Le Chili fournit au Pérou du froment, du ſaindoux, des cordages.... Les pays les plus ſeptentrionaux de ce Royaume, tel que celui de Coquimbo, outre le froment & autres grains, produiſent encore des Olives, dont l'huile, quant à la qualité, eſt préferable à celle du Pérou. Mais on n'y en transporte point, à cauſe de la quantité qu'il en a de ſon cru. A Santiago & dans le voiſinage, on recueille auſſi des Olives, dont on tire de la fort bonne huile. L'auteur des Recherches philoſophiques, mieux inſtruit apparemment que M. Ulloa, qui a demeuré dix ans dans ce pays là, nous aſſure cependant tout le contraire. Mais dans cette circonſtance ci, Don Juan Ulloa ne ſera que *l'Eſpagnol Ulloa* (Rech. phil. T. II. p. 180.) & dans une autre endroit plus favorable à M. de P. il ſera Don Juan. (Défenſe p. 15.)

o

Pierre Cieca & Laet, ſur le rapport d'un Hollandois, qui avoit voyagé dans tous ces pays-là, pour en prendre une exacte connoiſſance (*), nous rendent les mêmes témoignages ſur les Vallées de Vechillo, Languazi, ſur les pays des *Cannars*, de Chuquimayo, de la *charmante* vallée Cuxibamba, de celles de Mala, de Chiuca, de Valverda ſi belle, ſi renommée par la ſalubrité de l'air qu'on y reſpire & par la quantité des fruits excellents & des vins qu'on y recueille; telles ſont auſſi celles de Caſma, des environs de Cannetes, où le pain, fait du froment qu'on y ramaſſe, a tant de réputation. Celle qui eſt arroſée par le fleuve Lunaguanam, où *le vin eſt excellent* ſuivant Acoſta lib. 4. ch. 37. & Laet (**).

Ceux

(*) Page 412. & ſuiv.

(**) Vallis ejusdem nominis (Sunaguanam)

Ceux qui ont fait un long séjour à Lima ne tarissent pas sur les louanges & les belles choses qu'ils disent de la vallée de ce nom, en égard à la bonté de l'air & à sa fertilité. La vigne, l'olivier & les autres fruits y viennent parfaitement. Le blé y est au plus bas prix: & l'on y fait les vendanges au mois d'Avril. La vallée d'Yca ne cede en rien à la précédente, ainsi que celles de Villacuri & de Pisco, desquels le vin est exquis (*). Il n'est donc pas vrai quoiqu'en dise M. de P. que le vin que l'on cueille en quelques cantons de l'Amérique soit très foible,

optimis fructibus abundat, præsertim uvis, qui cæteris omnino peruanis fructibus palmam præripiunt: unde & optimum vinum hic premitur, non minus tritici, Mayzii & paparum radicum fœcundum esse solum, autor meus est quidam, qui has partes nuper lustravit. Laet. L. X. C. 25.

(*) Pisco habet vallem conjunctam, quæ vina ferte generosissima, & generosiora quam sunt Ycensia, quæ ad omnes provincias montanas traducuntur. ibid. pag. 437.

& très mauvais. Les vallées Hacari, Oconna, Camara, Quilca ne ſont pas moins fertiles en grains & en vins; elles ne le cedent en rien aux autres cantons du Pérou. La Province de Caxamalca ſi célébre par la victoire que Pizarre y remporta ſur le dernier des Rois du Pérou; par la priſon & le ſupplice de cet Incas, qui y avoit un Palais ſuperbe, & où étoit ce temple magnifique du ſoleil, desquels il reſtoit encore les ruines, du tems d'Acoſta, d'Herrera & des autres Auteurs qui en ont parlé; cette Province n'eſt pas moins fertile que la Sicile (*).

Telles ſont auſſi les vallées entre Xauxa & Guamachuco, & le pays de Piſcobamba, où tous les fruits transportés d'Europe, & la vigne même

(*) Hîc ſumptuoſiſſimum Palatium, cum magnificentiſſimo ſolis templo, balneis, aliisque regiis ædificiis, quorum hodie tantùm rudera viſuntur. Ager ſupra modum fertilis, & tritici haud minus ferax quam Sicilia. Lact. p. 440.

prosperent à merveille. ibid. p. 441. 444.

Il en est de même du pays habité par les Canches, celui de la Plata, de Cochabamba & de Moxotoro, si nous en croyons Zaratte; celui de la Sainte Croix de la Sierra, suivant Herrera. Quant à la Serena dans la vallée de Coquimbo, nous renvoyons au témoignages rapportés dans la Dissertation sur l'Amérique & les Américains.

Le Chili n'est pas moins fertile que le Perou. On y trouve en abondance d'excellents grains, des fruits de toutes sortes, tant indigenes qu'étrangers, & l'on y cueille aussi du *vin exquis*, surtout non loin de la ville de Los Infantes, où l'on prépare aussi des raisins secs ou de passe, que l'on envoye en beaucoup d'endroits. Voyez les Auteurs que j'ai cités ci devant. On le dit avec autant de fondement

du Gouvernement de Rio de la Plata, du Tucuman, & du Paraguay; le blé & les fruits même transportés d'Europe, y viennent auſſi bien que dans leur terrein naturel. Les paturages mêmes & le climat de la préfecture de Rio de la Plata ſont ſi favorable aux animaux transportés d'Eſpagne que trente juments & ſept Etalons y multiplierent tellement qu'aubout de quarante ans, tout le pays vers le midi ſurtout, en étoit déjà plein. Les Taureaux & les Vaches y ſont auſſi prèsque innombrables (*).

On ne peu cependant pas dire que tout le terrein tant du Pérou que du

(*) Solum omnium harum provinciarum admodum fœcundum & tritici aliarumque frugum Europæarum feraciſſimum, nec vitium impatiens; Sacchari quoque cannarum egregiè fertile. Abundat regio omnis generis armentis atque pecudibus, quæ ob paſcuorum copiam & bonitatem ingens incrementum cœperunt: jumentorum hic quoque ingens copia. Lupus enim Vazius teſtatur, & res palam

Chili & de la partie orientale de l'Amérique au de la de l'Equateur, ſoit généralement auſſi bon & auſſi fertile que ceux dont j'ai parlé. Le Pérou eſt ſéparé du Chili par une eſpece de deſert, où Amalgra perdit beaucoup de ſon monde, lorsqu'il voulu paſſer de la province des Charas au Chili. Le Sol y eſt nitreux, âpre & ſtérile. Il retourna au Pérou par le deſert d'Atacama, où il perdit encore la plus grande partie de ceux qui lui reſtoient. Voyez Acoſta. La province même des Charcas n'eſt que peu fertile, & la plûpart des Montagnes des Andes ou Cordelieres ne le ſont

eſt, triginta equas & ſeptem Caballos ab Hiſpanis, quum Buenos-Ayres oppidum ſuperioribus annis deſererent, hic relictos; quadraginta circiter annis ita fœtificaſſe, & tantum incrementum cœpiſſe, ut omnis vicina ad Auſtrum regio Equis pene compleretur, & innumeri indomitorum equorum equarumque greges vicinas ſylvas & campeſtria loca hodie pervagentur. Laet. p. 521.

prèsque point. Mais il n'eſt pas auſſi exactement vrai que l'aſſure M. de P. (*) que dans les parties méridionnales & dans la plûpart des Iles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaiſantes & même mortelles; que le climat fut très contraire à la plûpart des animaux quadrupedes, & pernicieux aux hommes; & que la terre enfin ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un deſert ſterile & immenſe. S'il ſe trouve quelques terreins marécageux au Bréſil & vers l'Iſthme de Panama, ainſi que des forêts immenſes, de même que dans certains cantons de l'Amérique ſeptentrionale, M. de P. pouvoit ſe diſpenſer d'aſſurer la même choſe du nouveau Monde en général, puisque dans les parties méridionales ſurtout, dans

(*) Rech. philoſ. T. I. p. 4. & 5.

les plaines immenſes des Pampas qui regnent à l'Occident, depuis l'embouchure de Rio de la Plata juſqu'au Chili (*), & au midi prèsque juſqu'au détroit de Magellan, il n'y a ni montagnes, ni forêts conſiderables, ni Lacs, ni Marecages d'une certaine étendue.

(*) L'air de la conception eſt merveilleux, les campagnes & les jardins de la ville y ſont remplis d'arbres fruitiers transportés d'Europe, chargés toutes les années, d'une ſi grande quantité de fruits que les branches en caſſent: les hauteurs des environs ſont couvertes de vignes, qui donnent un vin excellent. A Buenos Ayres, de tous les fruits de l'Europe les plus communs & les plus abondans ſont les pêches. Feuillée pages 545. & 547. cependant ſi nous en voulions croire M. de P. la vigne n'a jamais proſpéré en Amérique, & les pêchers n'ont réuſſi que dans l'Ile de Juan Fernandez. M. de P. aſſure formellement le contraire dans ſa défenſe, page 56. où il dit: quant à la vigne on n'a pu nulle part la faire proſperer. Gaſpard Barlæc (Hiſt. du Breſil page 443.) dit: Angola provincia in interioribus eſt..... ſolum inſigni fœcunditate luxuriat, tritici, ficuum, vini aliorumque fructuum benigna mater.

Avant que de paſſer au Breſil, voyons s'il eſt vrai, comme M. de P. voudroit nous le faire croire, qu'il n'y avoit réellement aucune maiſon royale, aucun Palais dans le Pérou; que tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne nous ont conté que des fables à cet égard; & qu'il n'y avoit que des barraques, pour loger *une petite nation diſperſée ſur une ſurface immenſe* (*) *& que les Princes ſe logeoient entre des* tas de pierres, où il y avoit quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres.

Nous ne rappellerons pas contre M. de P. les témoignages de Mrs. de la Condamine, Bouguer & Ulloa. On peut avoir recours à leurs ouvrages, & ſurtout au Mémoire du premier, cité dans la Diſſertation ſur les Américains. Mais nous nommerons les Palais & les lieux où étoient ſituées

(*) Rech. philoſ. T. II. p. 179. & ſuiv.

les Maiſons Royales des Incas, dont il reſtoit encore des veſtiges & des ruines, par lesquelles on pouvoit juger à peu près de leur état précédent.

A Tacunga, éloigné d'environ quinze lieuës de la Metropole (*) étoit

(*) Voyez Didac Fernandez. Paululum progreſſis occurrit Tacunga ſumptuoſum olim palatium, & Quitenſi nequaquam inferius, uti e ruinis illius hodieque apparet, nam & foramina videntur in parietinis, quæ dum res jugarum ſtarent, aureas avium imagines continebant. Hic templum ſolis fuit, cum Veſtalibus, quas Mamaconas vocabant... A Mocha venitur ad Rhiobambam magnifico palatio olim ſpectabilem.... aditur palatium Tiquicambi. Laet p. 413.

Denique a Pago Chanaham devenitur ad palatium Tomebamba. Inter palatia quæ ab Ingis Peruviæ Monarchis complura per totum regnum paſſim fuerant conſtructa, cum adjunctis ædificiis, in quorum unis arma militaria varii generis, in alteris veſtimenta & annona maxima copia congerebantur, principem locum ſuo merito flagitat magnificentiſſimum & opulentiſſimum Palatium Thomebamba in provincia Cannarum ſitum, de quo Barbari licet multa mirabilia & ſtupenda referant, tamen illius reliquiæ, vel potius rudera eorum viſa admirationem ſupra modum augere dicuntur.... Templum

un ſuperbe palais, qui ne le cédoit en rien à celui de Quito. On voyoit encore des niches pratiquées dans les murs, où l'on avoit placé jadis des figures d'or repréſentant des oiſeaux. Là même étoit auſſi un Temple du Soleil, ſervi par des Veſtales, que les Péruviens appelloient *Mamaconas*. En allant plus loin, on trouvoit ſur ſa route les Palais *Mocha, Rhiobamba*; enſuite celui de Tiquicambi, à la droite duquel eſt la ville de Guayaquil. Puis ceux de *Tomebamba*, nommé *Tumi-pampa* par Garcilaſſo, dont les Indiens racontoient beaucoup

hic erat ſoli dicatum, e majoribus ſaxis, quorum quædam nigra erant inſtar lapidis Lydii, alii colore jaſpidis virentis. Veſtibula eleganter picta, & variis gemmis atque aliis ornamentis diſtincta. Parietes autem non modo hujus Templi ſed & regiæ aulæ interius auro erant tecti; in quibus variæ figuræ ſculptæ erant..... refert Cieca ingentia illa ſaxa, e quibus magnificum hoc palatium & templum ſolis fuiſſe congeſta, inde a Cuſco longiſſimo & difficillimo itinere fuiſſe deducta. ib. p. 414.

de merveilles; mais dont les ruines en font conjecturer bien davantage; ainſi que celles du temple du Soleil, qui y étoit auſſi. Ce temple étoit conſtruit de pierres les unes noires comme la pierre de touche, les autres ſemblables à du Jaſpe vert. On avoit couvert de lames d'or l'intérieur des murs, & ſur ces lames étoient des figures en bas relief. Cieca nous apprend qu'on avoit même transporté là de Cuſco les maſſes énormes de pierres dont ce Palais & ce temple avoient été bâtis.

Mr. de la Condamine s'exprime à peu près dans les mêmes termes à l'égard des ruines voiſines de Cannar. Je crois, dit ce ſçavant inſtruit par ſes propres yeux, je crois devoir prévenir le Lecteur, que la deſcription que je vais faire des ruines voiſines de Cannar, peut bien donner une idée de la nature, de la forme, & peut-

être de la ſolidité *des Palais & des Temples* bâtis par les Incas ; mais non de leur étendue ni de leur magnificence (*). En croirons nous à ce ſçavant Académicien, ou à M. de P. qui ne veut pas qu'il en reſte non ſeulement des veſtiges, ni les noms-mêmes. Nous ne ſommes cependant pas au bout de l'enumeration, & M. de la Condamine a eu bien raiſon de dire qu'on en trouvoit encore en divers endroits. On en voit en effet dans la province des Pultas. Les Eſpagnols l'avoit nommé le Palais de *Las Pedras*, à dix lieuës duquel on trouve celui de *Tangroblanco*, où le grand chemin décline vers le fleuve Catamayo, ſur la rive duquel eſt ſituée la ville de Loxa. On voit enſuite les

(*) Mémoire de M. de la Condamine ſur quelques ruines du Pérou, inſéré dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Pruſſe 1746.

ruines de celui qui étoit à Caxas; & pas loin delà celles de Guancabamba. Laet p. 418.

Pouſſons encore plus loin, nous trouverons, ſuivant Zarate, dans la Vallée Solanam, autrement Mayabilca, une grande ville, jadis très belle & prodigieuſement peuplée.

La Vallée de Parmonga nous offrira encore les triſtes débris d'un beau Palais, & celle de Pachamaca les ruines de ce temple célébre d'où l'on dit que Pizarre enleva de l'or pour plus de neuf cent mille Ducats. ib. p. 430. 434. Dans la vallée de Mala étoit bâtie la forteresſe, & tout auprès le Palais, où les Incas fermoient leurs richeſſes. On rencontre enſuite le Bourg *Cannetes*, autrefois nommé *Guarco* à 25 lieuës de Lima vers le Sud; jadis ſi grand & ſi peuplé, que l'on y comptoit juſqu'à trente mille habitans. Tous les Peruviens ne lo-

geoient donc pas dans des Baraques, & dans des Cabanes par hordes de familles éparſes. Les maſures d'un ſuperbe Palais ſe préſentent encore dans la province de Caxamalca, ou Athualpa, dernier Monarque Peruvien, fut détenu priſonnier dans ſon magnifique Palais par Pizarre. ib. p. 440.

On voit auſſi les ruines d'un autre Palais dans le territoire de Guananga, ſur le bord de la riviere de *Vinaque*. Les Indiens diſoient qu'il étoit plus ancien que les Incas-mêmes; cequi paroît vraiſemblable, dit le même Auteur, puisque le goût de l'architecture & de la bâtiſſe differe beaucoup de celui des Incas. On trouve enſuite les débris des Palais de *Pico*, de Parcos, de Bilcas, qui eſt placé à peu près au milieu du Perou.

Nous ne ferons point entrer en ligne de compte celui de Cuſco & tant d'autres; quand nous en nommerions en-

core des milliers, M. de P. nous aſſureroit avec la même confiance, que ce n'étoit jadis même que des tas de pierres, entre lesquels ces Princes ſe nichoient & placeoient auſſi la figure du Soleil, leur divinité; qu'on en doit dire autant des fortereſſes, qui, au rapport de quelques Auteurs, étoient très-multipliées dans le Perou; il conclu même que celle de Cuſco n'étoit qu'un miſerable taudis, de ce que Pizarre s'en empara, ainſi que de la ville, en un ſeul jour, ſans tirer un coup de fuſil: comme ſi une ville quelque fortifiée qu'elle fût, ne ſeroit plus une citadelle, ni une ville forte, dès qu'un Général ennemi s'en ſeroit emparé par des intelligences ſecretes, & par ſurpriſe, ſans tirer un coup de canon. C'eſt cequi arriva à Pizarre par ſes intelligences avec la Sœur, même d'Atabaliba.

Mais pourquoi M. de P. eſt-il donc ſi peu d'accord avec les Auteurs ou contemporains, ou qui ont écrit peu de tems après? en voici la raiſon: ces Auteurs, ont vû les choſes, par eux mêmes, ou par les yeux de ceux qui en avoient été témoins oculaires, & M. de P. ne les a vûes que par les yeux de ſon imagination; mére d'une hypotheſe favorite, qu'il ne pouvoit allaitter que d'eaux corrompues, malfaiſantes & même mortelles aux hommes & aux animaux; nourrir que ſur une terre frappée de putréfaction, inondée de Léſards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'Inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon. Il falloit de toute néceſſité la ſubſtanter de Chenilles, de Mille-pieds, de Scarabés, d'Araignées, de Grenoüilles & de Crapaux d'une taille Gigantesque dans leur eſpéce, & pour ſatisfaire ſon appetit dévorant,

dévorant, les multiplier au delà de l'imagination. Elle ne pouvoit vivre que ſur une terre ou hériſſée de Montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages: il falloit récréer ſes yeux, qui ne ſe plaiſoient que dans des deſerts ſtériles & immenſes; habités ſeulement de quelques familles éparſes d'animaux à figures humaines, abſolument ſtupides, hébétes, à qui, par grace, la nature avoit laiſſé l'inſtinct. Les Palais, & les beaux édifices l'auroient éblonie. Pour lui plaire, il falloit loger les Rois & les Monarques entre de tas de pierres comme ceux du Pérou, ou les cabanner dans des taudis & des granges comme ceux du Mexique. Le tumulte & le fracas des villes bien peuplées l'auroit étourdie. Il étoit donc néceſſaire de les faire diſparoître de devant elle, & d'un trait de plume, bien plus puiſſant que les canons & les armes

des Eurpéens, en effacer jusqu'aux noms-mêmes (*).

Cependant ſi M. de P. a lu les Auteurs, il a du penſer avant que de mettre aujour ſon hypotheſe, qu'on pouvoit les avoir lus comme lui; que ne prenant pas le même intérêt, & n'ayant pas tout à fait la même tendreſſe pour le fruit de ſon imagination, on pourroit l'accuſer d'avoir manqué de mémoire ou de bonnefoi; ſurtout quand il a nié l'exiſtence des choſes qui ſubſiſtoient encore au tems que ces Auteurs écrivoient.

Tels étoient, outre ceux dont nous avons parlé, ces édifices ſuperbes de Mohina, dont Pizarre enleva une ſi grande quantité d'or. Laet. p. 454. Ce Bourg autrefois ſi célébre par la

(*) Recherches philoſ. T. I. pag. 4. 5. 6. 7. Tom. II. p. 178. 191. 192. 193. 202. &c. Défenſe des Recherch. philoſ. Ch. IV. VI. XII. XVI. XXII. XXIX.

magnificence des tombeaux qui y étoient élevés, duquel les Eſpagnols ont changé le nom Indien en celui de *Las Sepulturas*. On y voit encore ces maſſes énormes de pierres, dont le travail étonne, & ravit jusqu'à l'admiration; puisqu'on ne ſçauroit comprendre comment les Péruviens ont pu executer ce travail ſans outils de fer, & qu'il faut, au ſentiment de M. de la Condamine, qu'ils les ayent polies par le frottement. Tels ſont encore ces édifices ſi beaux de *Tagumaca* dont parle Cieca Chap. 105. & Garcilaſſo Lib. 3. Ch. 1. auprès des quels on voyoit encore de leur tems, ces ſtatues coloſſales de pierre, ſi bien traittées, qu'on les auroit crû travaillées par les plus habiles ſculpteurs (*).

(*) Ibi ſunt adhuc duæ ſtatuæ humanæ, e ſaxo tam eleganter cælatæ, ut a peritiſſimis ſtatuariis merito videantur effictæ.' Præterea Gigantea mole, & veſtibus oblongis, & velamentis capitum

Je finirai cet article des villes de l'Amérique & de ſa fertilité par l'extrait ſuivant de Laet. où il dit que les Péruviens cultivoient, avec beaucoup de ſoins les lieux qu'ils habitoient; que lorsque la commodité de l'eau leur manquoit, ils avoient l'adreſſe d'y ſuppleer par des aqueducs, au moyen desquels ils conduiſoient l'eau partout où ils vouloient (*). Cet Auteur admiroit avec tout ceux qui n'enviſagent pas les objets par les yeux de la prévention, le grand travail, & l'intelligence qu'avoient exigé ces

peregrinis, atque a conſuetudine Peruvianorum multum diverſis. Juxta has viſuntur veſtigia antiquiſſimi ædificii, cujus hodie tantum parietes ſuperſunt; pluraque antiquitatis monumenta. Laet. p. 459.

(*) Maximam dabant operam Ingæ ut agri diligentiſſime colerentur, & larga Mayzii ſementis fieret; & quia hic aquarum penuria eſt, famoſiſſimos ubique moliebantur aquæ ductus, qui licet ævo & Hiſpanorum incuria, plerique jam conciderint, tamen ruderibus ſuis magnificentiam operum ſatis demonſtrant. Pag. 473.

Palais & les pierres, dont leurs murailles étoient faites, ſi bien jointes, qu'on les croyoit unies ſans ciment; & que comme ces pierres paroiſſoient avoir des veines d'or, les Eſpagnols trop avares pour les laiſſer ſubſiſter, les avoient détruites pour en retirer ce métal (*).

Quant à la fertilité de la plus grande partie du Chili, je ne penſe pas

(*) Regalia ædificia ſupra modum magnifica fuerunt, & longe ſumptuoſiſſima, nam primo conſtructa erant e grandibus ſaxis elegantiſſime politis & levigatis: quod mirabile in gentibus, quæ ferri uſum ignorabant; & tam apte conjunctis & concinnatis, ut junctura vix apparerent: unde Hiſpani nullo cimento fuiſſe colligata opinati ſunt. Verum quidem eſt Peruvianos calcis aut cementi uſum ignoraſſe; utriusque tamen loco adhibuerunt nunc argillæ quoddam genus valde tenue & glutinoſum, quod vocabant Elanc Allpa, nunc plumbo, argento, auro permixtum: quæ res occaſionem dedit ut plurima ædificia ab avaris Hiſpanis penitus corrupta fuerint, atque deſtructa, ut narrat Petr. de Cieca Cap. 42. 50. & 94.

que M. de P. puiſſe en douter. L'air y eſt ſi tempére que les herbes & les arbres y conſervent leurs feüilles près-que toute l'année. Les grains, le vin & les fruits de toutes ſortes y croiſſent & meuriſſent en abondance. On peut voir cequ'en diſent Frezier, le Pere Feuillée, témoins oculaires. Herrera, Laët & tant d'autres.

Il ne me reſte plus que le Bréſil à parcourir; mais comme j'en ai dit quelque choſe en paſſant à l'occaſion de la navigation d'Américic Veſpuce, & de Pinſon, je paſſerai legerement ſur ce pays-là (*); d'autant plus que

(*) Cependant comme M. de P. a cité Guillaume Piſon comme favorable à ſon hypotheſe; nous allons mettre le Lecteur en état d'en juger; ſur les termes-mêmes de Piſon qui commence ainſi ſon Traité du Climat du Breſil &c. Mis à la ſuite de l'Hiſtoire de cequi s'y eſt paſſé ſous le gouvernement de J. Maurice de Naſſau, par Gaſpard Barle in 8. à Cleves 1660. page 574. Braſiliæ continens, ut

l'on peut ſans conſéquence, y laiſſer en paix la chymere de M. de P. puiſqu'elle ſe plait dans les forêts où le Soleil n'a jamais pénétré, dans les terreins marécageux, & parmi les Antropophages, qui étoient autrefois plus communs dans cette partie du nouveau Monde, que dans les autres: puiſqu'elle aime à ſe repaître d'inſectes & de reptiles venimeux. Je n'imagine pas qu'on aît trouvé dans ce pays-là, au tems de ſa découverte, des villes conſidérables & prodigieuſement peuplées, comme elles l'étoient au Mexique & au Pérou, ou comme elles le ſont aujourd'hui dans les lieux

maxima & præſtantiſſima totius novi orbis pars magno ſuo merito cenſetur: ita ſi penitius conſpiciatur, non minus jucunda atque ſalubris deprehenditur. Adeo etiam ut aëris, aquarumque & locorum cum temperie tum ſalubritate poſſit cum quibuslibet Europeæ vel Aſiæ regionibus certare. Ce n'eſt-pas ce que lui-fait dire M. de P.

habités par les Portugais : mais on ne doit pas en conclure que c'étoit une terre deſerte & ſterile ; puisque dans ce tems-là comme aujourd'hui elle produiſoit d'elle même & ſans culture toutes ſortes de beaux & bons fruits ; & que la racine du Maniot, que l'on y cultive encore à préſent avec tant d'abbondance & de ſuccès, étoit, & eſt encore une excellente nourriture, quand elle eſt préparée. On a auſſi parlé aſſez au long, de la Guyane dans la Diſſertation ſur les Américains. Je pourrois renvoyer à la relation fort étendue, que Mr. Fermin vient de donner de ces pays-là. Il y a fait un ſéjour aſſez conſidérable pour pouvoir en parler avec connoiſſance de cauſe ; mais M. de P. ne veut que des témoignages d'Auteurs contemporains à la découverte qu'on en a faite. S'il a lieu d'être ſatisfait de ma complai-

ſance à cet égard, il ne doit pas l'être autant d'eux, puiſqu'ils lui ſont ſi contraires.

Quant au Paragai & aux pays circonvoiſins, perſonne ne doute de leur fertilité. Alvare Nonnius Cabeca de Vacca les trouva tels en 1541. quand il les parcourut. Après avoir été contraint d'aborder entre le promontoire de Sainte Marie & le Bréſil, à vingt lieuës de l'Ile Sainte Catherine, au fleuve *Itabucu*, il parvint au fleuve *Yguaſu*, de là à riviere *Taquarion*, ſur la rive de laquelle il trouva un village conſidérable, nommé *Abangobius*, & tout auprès, celui de Tocanguſir à 24 dégrés de l'Equateur. Il fut de là dans le pays des *Guaranies*, qui cultivoient leurs champs avec beaucoup de ſoins; ainſi que les *Cacoves*, & ceux de la province Xaray; où les

habitans étoient plus humains, plus civiliſés, & ou l'agriculture étoit auſſi en grande récommandation. Les hommes labourent & ſement, & les femmes y recueillent. Laet p. 526. & 527. Voyez auſſi Herréra.

Si quelques-uns nous ont préſenté le Breſil comme un pays où l'humidité & la chaleur travaillent de concert à en rendre la température fort malſaine, d'autres nous le donnent pour un pays très-agréable & très-ſalubre. Il y a des hautes montagnes & des plaines fort étendues, où le ſol eſt extrémement fertile. Un Auteur Portugais qui en a donné la déſcription depuis quelques années, dit Laet page 542, eſt du dernier ſentiment, & aſſure que les habitans naturels y pouſſe communément le terme de leurs années jusqu'à quatre vingt dix & cent ans; & qu'il n'y a

de dangereux pour la ſanté que le ſerein de la nuit. Les Hollandois, qui s'étoient établis à Pernambuc, rendoient le même témoignage que l'Auteur Portugais. Regio ob cœli temperiem amæniſſima eſt & ſaluberrima; indicium longævitas, quæ interdum ſæculi eſt. Gaſp. Barlæus Res geſtæ ſub C. Mauritio in Braſilia page 33. edit. in 8. Clivis 1660. D'ailleurs la nation des Thomomymi, qui habite les Iles du fleuve Paraeva & les environs, en ont trouvé le terrein ſi agréable & ſi ſalubre, qu'ils y ont bâti beaucoup de villes, aſſez conſidérables, pour ne pouvoir pas s'en emparer, ſans en faire le ſiege. Knivet, qui s'eſt trouvé avec 500 Portugais & 3000 Sauvages, au ſiege de l'une de ces villes nommée Morogehen, dit que les murailles des maiſons ſont très-bien travaillées,

parietes affabrè conſtructæ opere Topiario; & de maniere qu'on peut du dedans des maiſons, tirer des fleches, par les interſtices pratiqués à cet effet. Laet p. 549.

Nous avons dit auſſi deux mots du pays appellé *Paria*, &c. faiſant l'extrait de l'hiſtoire de la navigation de Chriſtophe Colomb, qui y trouva diverſes nations d'Indiens les unes plus les autres moins civiliſées. La temperature du climat, & la beauté du pays, dit Pierre Martyr Decad. I. liv. 6. p. 74. les nombreuſes peuplades, qui ſe préſentoient à lui chaque jour de ſa navigation, l'engagerent à y deſcendre; il conjecture de tout cela que le pays méritoit toute ſon attention, & lui promettoit de grandes choſes. En effet ils ne ſe trompoient pas. Un beau matin, que l'odeur ſuave qu'exhaloient les fleurs,

dont la verdure du terrein étoit émaillée, les avoit ravit, ils debarquerent. Auſſitôt une troupe d'Indiens extrémement nombreuſe, vint ſe préſenter à eux, avec un air engageant; deux députés du Cacique offrirent de ſa part à Colomb le ſervice de leurs perſonnes, & tout cequ'ils avoient. Tous ces Indiens avoient des colliers & des bracelets d'or & de perles. Après avoir traité de leur mieux Colomb & toute ſa troupe, ils les inviterent à s'établir parmi eux; & voyant qu'ils ne pouvoient réuſſir à les y déterminer, ils en témoignerent une véritable affliction. ibid. p. 75. Ceux qui ſont curieux de voir une deſcription plus étendue de ces beaux pays, peuvent lire les Decades de l'Auteur que je viens de citer. On y trouvera un portrait du Sol & des Indiens qui l'habitoient alors,

abſolument différent de celui qu'en a fait M. de P. Examinons plus en détail la Défenſe de ſes Recherches ſoit diſant philoſophiques.

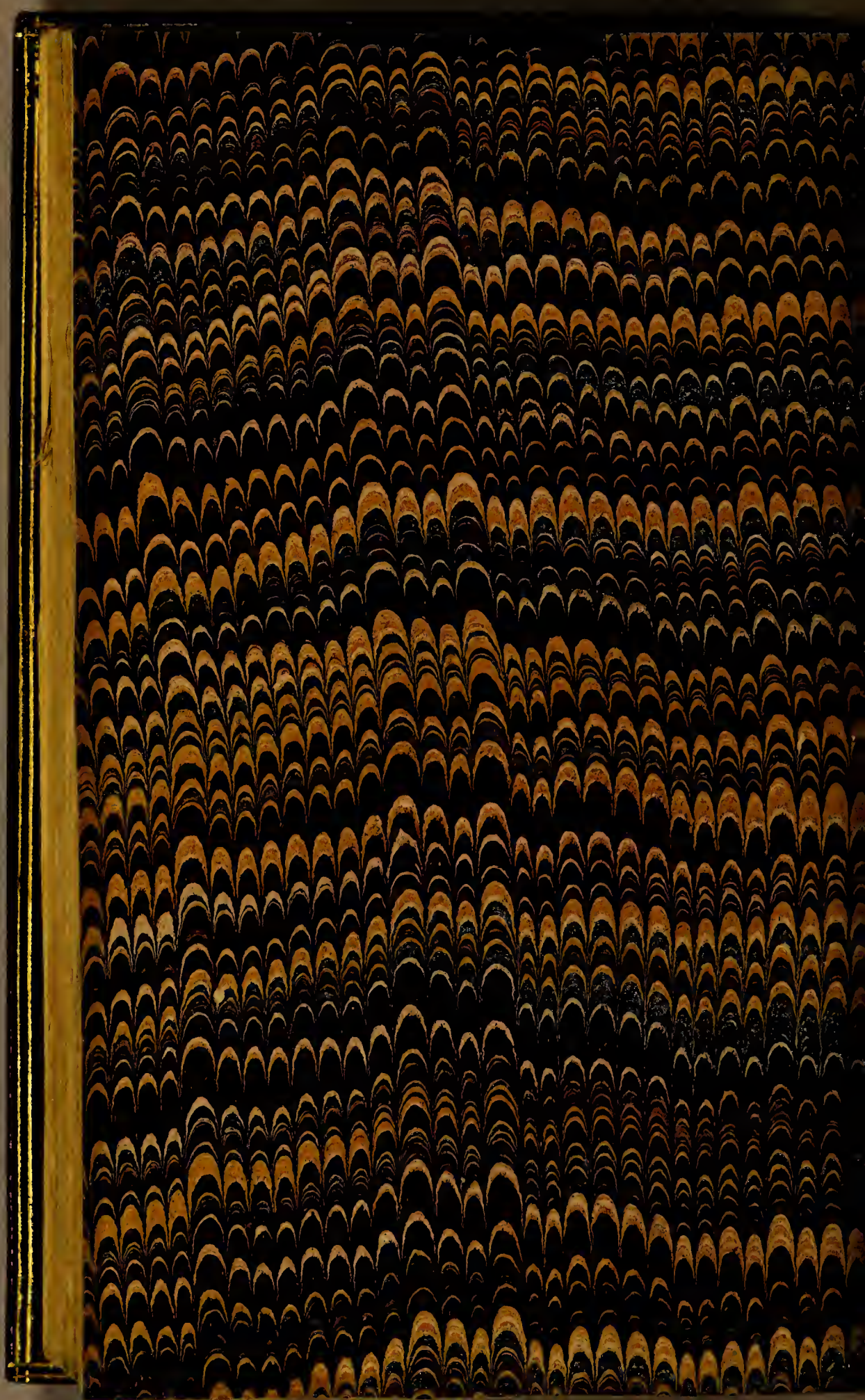
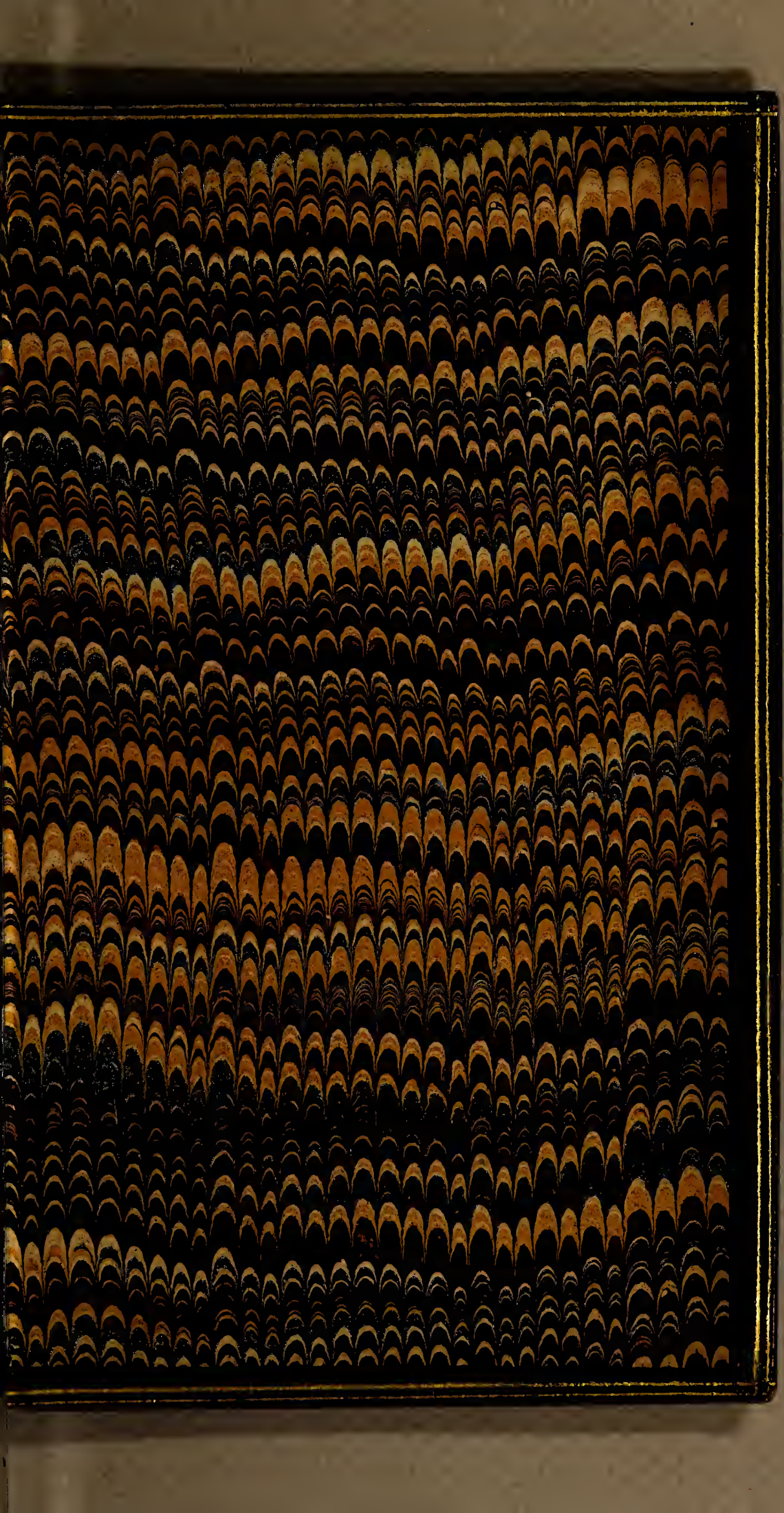
Fin de la Premiere Partie.

Corrections & Additions de la premiere Partie.

Page	9	Ligne	5	faut	liſez faux.
—	25	—	12	effroit	— offroit.
—	28	—	8	priſon	— poiſon.
—	33	—	14	Sermina	— Semina.
—	58	—	8	parlent	— parle.
—	62	—	20	1489	— 1589.
—	81	—	18	vipam	— ripam.
—	114	—	15	transportée	— transportés.
—	119	—	20	parabat	— parebat.
—	123	—	1	aſſurée	— aſſuré.
—	130	—	10	haſtilités	— hoſtilités.
—	134	—	16	leurs	— leur.

Au bas de la page 151. ajoutez : S'il eſt vrai qu'ils écrivirent & ſignerent un Traité, il eſt donc vrai auſſi, contre le dire de M. de P., qu'ils avoient une écriture propre, non ſeulement à rappeller les objets à la mémoire par des traits qui préſentoient leur figures à l'œil, mais faite pour exprimer leurs penſées quelconques. Leur écriture n'étoit donc pas purement hiéroglyphique.

Page	167	—	24	adoriferis	— odoriferis.
—	174	—	12	Son	— Sa.
—	181	—	16	humeur	— d'humeur.
—	203	—	5	conclaroient	— concluroient.
—	233	—	20	découvertes	— découverte.
—	273	—	23	adportés	— a portés.
—	289	—	4	en	— eu.

04272

E771
P452e
v. 1